GAUDEO
John Carter Brown.

BOUND BY F. BEDFORD

35:2

Not on Rich

cat. p. 8.

RPJCB

CARTE GENERALE DE CANADA A PETIT POINT
Marque des villages Sauvages
Marque des portages d'un lieu a un autre
Marque des etablissement Francois
Echele de 100 lieues a 20 au degré
20 40 60 80 100
LAC SVPE RIEVR
Saut Ste Marie
Missil Malinac
LAC DES ILI NOIS
LAC DES IIVRENS
Fort St Ioseph
Grande Riviere des Outaouas
Fort Frontenac
LAC DE RONTE NAC
Fort Niagara
PAIS DES IROQVOIS
LAC ERRIE
Quebec
Les 3 Riviere
Monreal
Fleuve
Montz Notre Dame
PAIS DES ANGLOIS
Baston
Manat
LA MER

MEMOIRES
DE
L'AMERIQUE
SEPTENTRIONALE,
OU SUITE
DES VOYAGES DE Mr. LE
BARON DE LA HONTAN.

JOHN CARTER BROWN

Qui contiennent la Description d'une grande étenduë de Païs de ce Continent, l'intérêt des *François* & des *Anglois*, leurs Commerces, leurs Navigations, les Mœurs & les Coutumes des Sauvages, &c.

Avec un petit DICTIONAIRE *de la Langue du Païs.*

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

TOME SECOND.

Seconde Edition, augmentée des CONVERSATIONS *de l'Auteur avec un Sauvage distingué.*

A AMSTERDAM,
Pour JONAS L'HONORE' à la Haye.
M DCC V.

RPJCB

RPJCB

CARTE GENERALE DE CANADA.
DEDIÉE AU ROY DE DANEMARK Par son tres humble et tres obeissant et tres fidele serviteur Lahontan
TERRE DE LABRADOR OU DES ESKIMAUX
GRAND ESPACE DE TERRE.
Sont des villes Francoises ou angloises
Sont des villages anglois ou Francois
Sont des villages des sauvages
Sont des nations sauvages detruites par les yroquois
Sont des pais propres a faire les chasses de castor
ie n'ay mis sur cette carte que ceux qui me sont connus
Ces forts avec de petites croix sont abandonez
Sont des saults ou cataractes dans les rivieres
Sont les lieux ou lon porte les canots dune riviere l'autre
BAYE DE HUDSON
Port de Nelson
FORT DE NELSON
Iles Danoises
Port aux Danois
FLEUVE DE ST LAURENS
LAC DE LE NEMIPIGON
FLEUVE DE MISSISIPI
LAC SUPERIEUR
Ile Minong
Chagouamigon
Fort de Kamamistigoyan
Fort tantost aux Anglois tantost aux Francois
Machandibi
Tabitibi
Temiskamine
MATAOVAN
MISSILIMAKINAK
LAC DES HURONS
LAC DES ILINOIS
Fort St Ioseph
Fort de Crevecoeur
LAC OU DE ERRIE CONTI
LAC ONTARIO OU DE FRONTENAC
PAIS DES IROQUOIS
LIMITES DE CANADA SELON LES FRANCOIS
Ces limites font justement la route que les ilinois ouamamis et autres sauvages viennent allant faire la guerre aux yroquois par terre de meme celle que les yroquois suivent pour aller porter la guerre chez les nations sauvages les plus eloignees jusqu'au delà du mississipi.
Echelle de 100 lieues a 20 par degre selon
Les navigateurs François
BAYE DE ST LAURENS
FLEUVE
Iles Mingans
Ile Danti Costie
Ile Percee
Ile Bonaventure
Ile de Miscou
Ile de Capbreton
ACADIE ET SES COSTES
LIMITES DE CANADA
NOUVELLE ANGLETERRE
BOSTON
NOUVELLE YORK
MANATE
OCEAN
Tom 2 Pag

MEMOIRES DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE,

OU LA SUITE DES VOYAGES DE Mr. LE BARON DE LA HONTAN.

JE vous ai parlé des Colonies *Angloises* & *Françoises*, du Commerce de *Canada*, de la Navigation des Fleuves & des Rivières de ce Païs-là, de celle de l'*Europe* dans l'*Amerique Septentrionale*, des Entrepriſes que les *Anglois* ont fait pour ſe rendre les Maîtres des Colonies *Françoiſes*, des incurſions que les *François* ont fait à la

Nouvelle Angleterre & chez les *Iroquois:* En un mot j'ai dit tant de choſes qui juſqu'à préſent ont été cachées par raiſon d'Etat ou de Politique, qu'il ne dépendroit que de vous de me faire de très-mauvaiſes affaires à la Cour, ſi vous étiez capable de me ſacrifier à ſon reſſentiment par la production de mes Lettres.

Tout ce que je vous ai écrit, & tout ce que vous verrez encore dans ces Mémoires ſont des véritez plus claires que le jour. Je ne flatte ni n'épargne perſonne. Je ne ſuis point partial, je loüe des gens qui ne ſont pas en état de me faire du bien, & je condamne la conduite de pluſieurs autres qui pourroient indirectement me faire du mal; je n'ai point cet eſprit d'interêt & de parti qui fait parler certaines gens; je ſacrifie tout à l'amour de la Verité; je n'ai point d'autre but que celui de vous marquer les choſes comme elles ſont; je n'ai diminué ni altéré les faits contenus dans les Lettres que je vous écris depuis 11. ou 12. ans ni dans ces Mémoires. J'ai eu ſoin de faire des Journaux très-particulariſez pendant le cours de mes Voyages; le détail en ſeroit ennuyeux pour vous, & la peine de les copier avant que de vous les envoyer demanderoit trop de temps. Vous trouverez ici dequoi vous former une idée parfaite du vaſte Continent de l'*Amerique Septentrionale*. Je vous ai écrit vingt-cinq Lettres depuis l'année 1689. juſqu'à préſent, j'en garde les copies avec beaucoup de ſoin. Je ne me ſuis attaché qu'à vous mander les cho-

choſes les plus eſſentielles pour ne pas jetter vôtre eſprit dans mille embarras d'affaires extraordinaires qui ſont arrivées en ce Païs-là. Si vous conſultez mes Cartes à meſure que vous relirez les Lettres que je vous ai écrites depuis l'année 1683. vous trouverez tous les lieux dont je fais mention: elles ſont très-particulariſées, & j'oſe vous aſſurer qu'il n'en a jamais paru de ſi correctes. Mon voyage de la *Riviére longue* m'a donné lieu de faire la petite Carte que je vous ai envoyée de *Miſſilimakinac* en 1699. dans ma 16. Lettre. Il eſt vrai qu'elle ne marque ſimplement que cette Riviére & celle des *Miſſouris*, mais il falloit plus de tems que je n'en ai eu pour pouvoir la rendre plus parfaite par la connoiſſance des Païs circonvoiſins, qui juſqu'à préſent ont été inconnus à toute la Terre, auſſi bien que cette grande Riviére dans laquelle je n'aurois pas eu la témerité d'entrer ſans en avoir été inſtruit à fond, & ſans une bonne eſcorte. Je mets la Carte du *Canada* à la tête de ces Mémoires; la grace que je vous demande, c'eſt de ne la communiquer à perſonne ſous mon nom. J'ai ajoûté à la fin de ces Mémoires l'explication des termes de *Marine* & autres qui y ſont contenus, auſſi bien que dans mes Lettres; ainſi vous la pourrez conſulter lorſque vous lirez des mots que vous n'entendrez pas.

Description abregée du Canada.

VOus croirez, Monsieur, que j'avance un paradoxe en vous disant que la *Nouvelle France* vulgairement appellée le *Canada*, contient plus de terrain que la moitié de l'*Europe*, mais voici comment je le prouve. Vous savez que l'*Europe* s'étend du Midi au Septentrion depuis le 35. degré de Latitude jusques au 72. & de Longitude depuis le 9 degré jusques au 94. Cependant à prendre l'*Europe* en sa plus grande largeur d'Orient en Occident, par exemple du Canal imaginaire du *Tanais* au *Volga*, jusqu'au *Cap d'Angle-Bay* en *Irlande*, elle n'a que 66. degrez en Longitude, qui contiennent plus de lieuës que les degrez qu'on lui donne vers le Cercle Polaire, quoiqu'ils soient en plus grand nombre, parce que les degrez de longitude sont inégaux; & comme c'est par l'espace du terrain qu'on doit mesurer les Provinces, les Isles, & les Royaumes, il me semble qu'on en devroit faire de même à l'égard des quatre parties du Monde. Messieurs les Géographes qui partagent la Terre au gré de leur imagination dans leur Cabinet, auroient bien pû prendre garde à ce que j'avance, s'ils y avoient fait plus d'attention. Venons au *Canada*. Tout le monde sait qu'il s'étend depuis le 39. degré de latitude jusques au 65. c'est à dire du Sud du *Lac Erriè* jusqu'au Nord de la *Baye de Hudson*; & en longitude depuis le 284. degré jusqu'au 336. savoir du fleuve de *Mississipi* jusqu'au

Cap

Cap de Raſe, en l'Iſle de *Terre-Neuve*. Je dis donc que l'*Europe* n'a que onze degrez de latitude & 33. de longitude plus que le *Canada*; où je joints & comprens l'Iſle de *Terre-Neuve*, l'*Acadie*, & toutes les autres Terres ſituées au Nord du *Fleuve de Saint Laurent*, qui eſt la grande Borne ou Limite prétenduë des Païs des *François* d'avec ceux des *Anglois*. Si je voulois compter toutes les terres du Nord-Oüeſt de ce *Canada*, je le trouverois beaucoup plus grand que l'*Europe*, mais je me renferme en ce qui eſt établi, découvert & pratiqué, ne comprenant que les Païs où les *François* vont trafiquer des Caſtors avec les Sauvages, & où ils ont des Forts, des Magaſins, des Miſſions, & de petits établiſſemens.

Il y a plus d'un ſiécle & demi que le *Canada* a été découvert; *Jean Veraſan* fut le premier qui le découvrit; mais à ſon malheur, car les Sauvages le mangerent. *Jaques Cartier* y alla enſuite, mais après avoir monté plus haut que *Quebec* avec ſon Vaiſſeau, il repaſſa en *France* fort degouté de ce Païs-là. A la fin on y envoya d'autres Navigateurs qui reconnurent mieux le *fleuve de Saint Laurent*, & vers le commencement de ce ſiécle il partit de *Roüen* une Colonie qui eût aſſez de peine à s'y établir, à cauſe des Sauvages. Quoi qu'il en ſoit, il eſt aujourd'hui ſi peuplé qu'on y compte 180000. ames. Je vous ai déja dit dans mes Lettres quelque choſe de ce Païs-là, ainſi je ne m'appliquerai qu'à vous marquer les principaux endroits, & ce qui peut ſatisfaire davantage vôtre curioſité.

La source du *Fleuve Saint Laurent* nous a été inconnuë jusqu'à present ; car quoiqu'on l'ait remonté jusqu'à sept ou huit cens lieuës, on n'en a pû trouver l'origine. Le plus loin que les Coureurs de bois ayent été, c'est au *Lac de Lenemipigon* qui se décharge dans le *Lac Superieur* ; le *Lac Superieur* dans celui des *Hurons* ; le Lac des *Hurons* dans le *Lac Errié* ou de *Conti* ; le *Lac Errié* dans le *Lac de Frontenac*, & celui-ci forme ce grand Fleuve qui coule vint lieuës assez paisiblement, & ensuite trente autres avec beaucoup de rapidité jusqu'à la Ville de *Monreal*, d'où il continuë son cours avec moderation jusqu'à *Quebec*, s'élargissant de là peu à peu jusqu'à son embouchure, qui en est éloignée de plus de cent lieuës. S'il en faut croire les Sauvages du Nord, ce Fleuve sort du grand Lac des *Assinipouals*, qu'ils disent être plus vaste qu'aucun de ceux que j'ai nommé, & ce *Lac des Assinipouals* est situé à 50. ou 60. lieuës de celui de *Lenemipigu*. Ce Fleuve a 20. ou 22. lieuës de largeur à son embouchure, au milieu de laquelle on voit l'Isle d'*Anticostie*, qui en a vint de longueur. Elle appartient au Sieur *Joliet*, *Canadien*, qui y a fait faire un petit Magasin fortifié, afin que les marchandises & sa famille soient à l'abri des surprises des *Eskimaux*, dont je vous parlerai dans la suite : c'est avec d'autres Nations Sauvages, savoir les *Montagnois* & les *Papipanachois*, qu'il trafique d'armes & de munitions pour des peaux de Loups Marins, & quelques autres Pelleteries.

Vis

Vis-à-vis de cette Isle, on trouve *l'Isle percée* à la Côte du Sud. C'est un gros rocher percé à jour sous lequel les Chaloupes seulement peuvent passer. Les *Basques* & les *Normands* ont accoûtumé d'y faire la Pêche des Moruës en tems de Paix. Elle y est très-abondante, & ces Poissons y sont plus grands & plus propres à faire secher que ceux de *Terre-Neuve*; mais il y a deux grandes incommoditez, l'une que les Vaisseaux y courent du risque, s'ils ne sont amarrez à de bons cables & arrêtez par de bonnes ancres. L'autre inconvénient, c'est qu'il n'y a ni gravier ni cailloux pour étendre ces Poissons au Soleil, & qu'on est obligé de se servir de vignaux, qui sont des espéces de clayes.

Outre ce lieu de Pêche, il y en a d'autres du même côté à quelques lieuës plus haut dans le Fleuve, savoir celui de *Gaspé*, où les équipages des Vaisseaux font quelquefois le commerce de Pelleteries avec les *Gaspésiens*, ce qui porte préjudice aux Propriétaires de cette Riviére. Les autres sont vers les *Monts Nôtre-Dame* dans les petites Bayes ou Riviéres qui se déchargent dans le Fleuve.

De l'autre côté du Fleuve, on voit la grande terre de *Labrador* ou des *Eskimaux*, qui sont des Peuples si féroces qu'on n'a jamais pû les humaniser. Il semble que le bon homme *Homere* veuille parler de cette malheureuse Nation Sauvage, en parlant de ses *Cyclopes*, car il y a trop de rapport entre eux, comme il paroît par ces qua-

tre vers du neuviéme Livre de ſon *Odyſſée*, que je trouve trop beaux pour ne pas les rapporter ici :

Τοῖσιν δ' ἔτ' ἀγοραὶ βουληφόροι ἔπε θεμιστες.
Ἀλλ' οἵγ' ὑψηλῶν ὀρέων νάιουσι κάηνα
Ἐν σπέεσι γλαφυροῖσι· θεμιστεύῃ δὲ ἕκαστος
Παίδων ἠδ' ἀλόχων· ἐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσι.

Cela veut dire que ces Peuples ne s'embarraſſent pas de Plaidoyers, ni de multitudes de Loix, qu'ils ſe plaiſent ſeulement d'habiter le ſommet des Montagnes ou les Cavernes les plus profondes, que là chacun borne ſon droit à régler ſa Famille ſans ſe mettre en peine de ſon Voiſin. Les *Danois* ſont les premiers qui l'ont découverte, elle eſt remplie de Ports, de Havres & de Bayes, où les Barques de *Quebec* ont accoûtumé d'aller troquer les peaux de Loups marins durant l'Eté avec ces Sauvages. Voici comment cela ſe fait; dès que ces Barques ont mouillé l'ancre, ces Démons viennent à bord dans de petits Canots de peaux de Loups marins couſuës enſemble, qui ſont faits à peu près comme des navettes de tiſſeran, au milieu deſquels on voit un trou en forme de celui d'une bourſe, où ils ſe renferment aſſis ſur les talons avec des cordes. Ils rament de cette maniére avec de petites palétes, tantôt à droit & tantôt à gauche, ſans pancher le corps, crainte de renverſer. Dès qu'ils arrivent près de la Barque

ils

ils montrent leurs Pelleteries au bout de l'aviron & demandent en même tems les coûteaux, la poudre & les balles dont ils ont beſoin, des fuſils, des haches, des chaudiéres, &c. enfin chacun montre ce qu'il a, & ce qu'il prétend avoir en échange; le marché conclu, ils reçoivent & donnent tout, au bout d'un bâton. Si les coquins ont la précaution de ne pas entrer dans nos Bâtimens, nous avons auſſi celle de ne nous pas laiſſer inveſtir par une trop grande quantité de Canots, car ils ont enlevé aſſez ſouvent de petits Vaiſſeaux, pendant que les Matelots étoient occupez à manier & à remuer les Pelleteries & les Marchandiſes. Il faut ſe tenir bien ſur ſes gardes durant la nuit, car ils ſavent faire de grandes Chaloupes, qui vont auſſi vîte que le vent, & dans leſquelles ils ſe mettent trente ou quarante. C'eſt pour cela que les *Malouïns*, qui font la Pêche des Moruës au petit Nord & les *Eſpagnols* à *Portochoua*, ſont obligez d'armer des Barques longues pour courir la Côte & les pourſuivre, car il n'y a guéres d'années qu'ils ne ſurprennent à terre les équipages, & qu'ils ne les tuent, enlevant auſſi quelquefois les Vaiſſeaux. Il eſt conſtant qu'ils ſont plus de trente mille Combattans, mais ſi lâches & ſi poltrons que cinq cens *Cliſtinos* de la *Baye de Hudſon*, ont accoûtumé d'en battre cinq ou ſix mille. Leur Païs eſt grand, car il s'étend depuis la Côte, qui eſt vis-à-vis des *Iſles de Mingan*, juſques au Détroit de *Hudſon*. Ils paſſent

tous les jours à l'*Isle de Terre-Neuve* par le Détroit de *Bellisle*, qui n'a que sept lieuës de traverse, & s'ils ne viennent pas jusqu'à *Plaisance*, c'est qu'ils craignent d'y trouver d'autres Sauvages.

A cette terre *de Labrador*, est jointe la *Baye de Hudson*, qui s'étend depuis le cinquante-deuxiéme degré de latitude, & trente minutes jusqu'au soixante-troisiéme. Voici d'où cette Baye a tiré son nom. Le Capitaine *Henri Hudson*, *Anglois* de Nation, obtint un Vaisseau *Hollandois* pour aller à la *Chine* par un Détroit imaginairement situé au Nord de l'*Amérique Septentrionale*. Ce fut sur les Mémoires d'un Pilote *Danois* son ami, qu'il abandonna le premier dessein qu'il avoit formé de prendre sa route par la *Nouvelle Zemble*. Celuici, qui s'appelloit *Fréderic Anschild*, étoit parti de *Norvegue* ou d'*Islande*, quelques années auparavant, à dessein de trouver un passage pour aller au *Japon*, par le Détroit *de Davis*, qui est ce Détroit chimérique, dont je parle. La premiére terre qu'il découvrit, fut la *Baye Sauvage* située sur la Côte Septentrionale de la Terre de *Labrador*; de là rangeant cette Côte, il entra dans un Détroit qu'on appella vingt ou trente ans après le Détroit de *Hudson*. Ensuite naviguant toûjours vers l'Oüest, il aborda certaines Côtes situées Nord & Sud. Alors il courut au Nord, se flatant de trouver un chemin ouvert pour traverser à la Mer de *Jesso*; mais après avoir finglé jusqu'à la hauteur du Cercle Polaire, &

& couru risque de perir mille fois dans les glaces, sans trouver aucune ouverture ni passage, il prit le parti de retourner sur ses pas. Mais comme la saison étoit fort avancée, & que les glaces couvroient déja la surface de l'eau, il fut obligé d'entrer dans la *Baye de Hudson*, & de passer l'Hiver dans un Port où plusieurs Sauvages fournirent à son équipage durant l'Hiver, des vivres & de très-belles Pelleteries. Dès que la Navigation fut libre pour les Vaisseaux, il s'en revint en *Danemarc*. Cependant *Hudson* l'ayant connu dans la suite, entreprit sur les Journaux de ce *Danois*, de passer au *Japon* par le Détroit de *Davis*, mais son entreprise échoüa, de même que celle d'un certain *Button*, & de quelques autres. Quoi qu'il en soit, *Hudson* entra dans la Baye de ce nom, où il reçût quantité de Pelleteries des Sauvages, ensuite il fit la découverte de la *Nouvelle Hollande*, appellée aujourd'hui la *Nouvelle York*, & de quelques autres Terres de la *Nouvelle Angleterre*. Cependant, on a tort d'appeller du nom de *Hudson*, ce Détroit & cette Baye, puis que celui qui les a premiérement découverts, est le Danois *Fréderic Anschild*, dont je viens de vous parler, étant le premier *Européen* qui ait vû les Terres de l'*Amérique Septentrionale*, & frayé le chemin aux autres. Ce fut ensuite, sur les Mémoires de ce *Hudson*, que les *Anglois* firent des tentatives pour établir un commerce avec les *Amériquains*. La quantité de Castors & d'autres belles Pel-

Pelleteries qu'il trafiqua durant l'Hiver avec les Sauvages, donnérent dans la vûë à quelques Marchands *Anglois*, qui formérent une Compagnie pour entreprendre ce nouveau Commerce. Ils fournirent pour cet effet quelques Bâtimens au Capitaine *Nelſon*, qui en perdit quelques-uns dans les glaces vers le Détroit, après avoir failli lui-même à périr. Cependant, il entra dans la Baye & ſe plaça à l'embouchure d'une grande Riviére, qui prend ſa ſource vers le Lac des *Aſſinipouals*, & ſe décharge dans cette Baye à l'endroit où il fit conſtruire une redoute défenduë par quelques Canons. Au bout de trois ou quatre ans les *Anglois* firent d'autres petits Forts aux environs de cette Riviére ; ce qui apporta un préjudice conſidérable au Commerce des *François*, qui ne trouvoient plus au Nord du *Lac Supérieur* les Sauvages, avec leſquels ils avoient accoûtumé de trafiquer des Pelleteries. Je ne ſai par quelle avanture, les nommez des *Grozeliers* & *Ratiſſon* rencontrérent dans ce grand Lac quelques *Cliſtinos*, qui leur promirent de les conduire au fond de la Baye, où les *Anglois* n'avoient pas encore pénétré. En effet, ils leur tinrent parole, ils les y menerent & leur montrerent pluſieurs autres Riviéres, au bord deſquelles il y avoit apparence de faire des établiſſemens propres pour y attirer un grand Commerce de Peaux avec pluſieurs Nations Sauvages. Ces *François* s'en retournérent au *Lac Supérieur* par le même chemin, & de là ils paſſe-

passerent à *Quebec* où ils proposerent aux principaux Marchands de conduire dans la Baye de *Hudson* des Vaisseaux, mais on se moqua de leur projet. Enfin se voyant rebutez, ils allerent en *France*, croyant qu'on les écouteroit mieux à la Cour ; cependant après avoir presenté Mémoires sur Mémoires, & dépensé beaucoup d'argent, on les traita de Visionnaires. Dans ce tems-là, le Ministre du Roi d'*Angleterre* ne perdit point l'occasion de les persuader d'aller à *Londres*, où ils furent si bien écoutez, qu'on leur donna plusieurs Vaisseaux qu'ils y menerent avec assez de difficulté, & construisirent en differens endroits plusieurs Forts très-avantageux pour le Commerce. On se repentit alors en *France*, mais trop tard, de n'avoir pas fait assez d'attention à leurs Mémoires, & ne pouvant plus y remédier, on se résolut d'en chasser les *Anglois* à quelque prix que ce fut : En effet, on y réüssit après les avoir vigoureusement attaquez par Mer & par Terre, à la réserve du Fort de *Nelson* où il n'y avoit point d'apparence de mordre si facilement. Les *Anglois*, quelques années après se résolurent de faire tout leur possible pour reprendre ces postes, à quoi ils réüssirent heureusement ; car ne voulant pas en avoir le démenti, ils débusquerent à leur tour les *François* ; & aujourd'hui ceux-ci se préparent à leur rendre le change. Au reste, ce Païs-là est si froid durant sept ou huit mois de l'année, que la Mer se glac dix pieds d'épaisseur, que les arbres

&

& les pierres mêmes se fendent, qu'il y tombe dix ou douze pieds de neige qui couvrent la terre plus de six mois, & que pendant ce tems on n'oseroit sortir de sa maison, sans risquer d'avoir le nez, les oreilles & les pieds gelez. La Navigation est si difficile & si dangereuse d'*Europe* en ce Païs-là, à cause des glaces & des courans, qu'il faut être réduit à la derniére misére, ou possedé d'un aveuglement jusqu'à la folie, pour entreprendre ce déteſtable Voyage.

Il est tems de passer maintenant de la *Baye de Hudson* au *Lac Supérieur*. Ce voyage est plus facile à faire sur le papier que réellement, car il faut remonter près de cent lieuës la Riviére des *Machakandibi*, qui est si rapide & si pleine de Cataractes, qu'à peine six Canoteurs dans un Canot allegé, peuvent-ils en venir à bout en trente ou trente-cinq jours. On trouve à la source de cette Riviére un petit Lac de même nom, d'où on est obligé de faire un portage de sept lieuës pour attraper la Riviére de *Michipikoton*, qu'on descend ensuite en dix ou douze jours, quoi qu'on soit obligé de faire quelques portages. Il est vrai qu'on saute plusieurs Cataractes en descendant, où l'on est contraint de porter les Canots ou de les traîner en remontant. Nous voici donc à ce grand Lac *Supérieur* qu'on estime avoir cinq cens lieuës de circuit, y comprenant le tour des Anses & des petits Golfes. Cette petite Mer douce est assez tranquille depuis le commencement

ment de Mai jusqu'à la fin de Septembre. Le côté du Sud est le plus assuré pour la Navigation des Canots par la quantité de Bayes & de petites Riviéres où l'on peut relâcher en cas de tempête. Je ne sache point qu'il y ait aucune Nation Sauvage sédentaire sur les bords de ce Lac, il est vrai que durant l'Eté plusieurs Peuples du Nord, vont chasser & pêcher en certains endroits où ils apportent en même tems les Castors qu'ils ont pris durant l'Hiver, pour les troquer avec les Coureurs de bois qui ne manquent pas de les y joindre tous les ans. Ces lieux sont *Bagouasch*, *Lemipisaki* & *Chagouamigon*. Il y a déja quelques années que Mr. *Dulhut* avoit construit un Fort de pieux, dans lequel il avoit des Magazins remplis de toutes sortes de Marchandises. Ce poste, qui s'appelloit *Camanistigoyan*, faisoit un tort considérable aux *Anglois* de la *Baye de Hudson*, parce qu'il épargnoit à quantité de Nations la peine de transporter leurs Pelleteries à cette Baye.

Il y a sur ce Lac des Mines de cuivre, dont le métal est si abondant & si pur qu'il n'y a pas un septiéme de déchet. On y voit quelques Isles assez grandes, remplies d'Elans & de Caribous, mais il n'y a guéres de gens qui s'avisent d'y aller exprès pour chasser, à cause du risque de la traverse. Au reste, ce Lac est abondant en Eturgeons, Truites & Poissons blancs. Le froid y est excessif durant six mois de l'année, & la neige se joignant à la gelée, glace ordinairement les

eaux

eaux de ce Lac juſqu'à dix ou douze lieuës au large.

Du *Lac Supérieur*, je paſſe à celui des *Hurons*, auquel je donne quatre cens lieuës de circonference. Or pour y aller il faut deſcendre le *Saut Sainte Marie*, dont je vous ai parlé dans ma quinziéme Lettre. Ce Lac eſt ſitué ſous un très-beau climat, comme vous le voyez ſur ma Carte. Le côté du Nord eſt le plus naviguable pour les Canots, à cauſe de la quantité d'Iſles ſous leſquelles on peut ſe mettre à l'abri du mauvais tems. Celui du Sud eſt le plus beau & le plus commode pour la Chaſſe des Bêtes fauves, qui y ſont en aſſez grande quantité. La figure de ce Lac, eſt à peu près celle d'un triangle équilatéral. Parmi ſes Iſles, celle de *Manitoualin* eſt la plus conſidérable. Elle a plus de vingt lieuës de longueur & dix de largeur. Les *Outaouas* de la Nation du *Talon* & du *Sable* y habitoient autrefois, mais la crainte des *Iroquois* les a contraints de ſe retirer avec les autres à *Miſſilimakinac*. Vis à vis de cette Iſle habitent en terre-ferme les *Nockés* & les *Miſſitagues* en deux Villages différens, éloignez de vingt lieuës l'un de l'autre. Vers le bout Oriental de cette même Iſle, on trouve la *Riviére des François*, dont je vous ai parlé en ma ſeiziéme Lettre; elle eſt auſſi large que la *Seine* à *Paris* & de ſa ſource, qu'elle tire du Lac des *Nepicerini*, juſqu'à ſon embouchure, elle n'a tout au plus que quarante lieuës de cours. On voit au Nord-Eſt de cette Rivié-

Riviére la Baye de *Toronto* qui a vingt ou vingt cinq lieuës de longueur & quinze d'ouverture, il s'y décharge une Riviére qui sort du petit Lac de même nom, formant plusieurs Cataractes impratiquables, tant en descendant qu'en montant. Cette tête d'homme, que vous voyez marquée sur ma Carte au bord de cette Riviére, désigne un gros Village de *Hurons*, que les *Iroquois* ont ruïné. De sa source on peut aller dans le Lac de *Frontenac* en faisant un portage jusqu'à la Riviére de *Tapaouaté* qui s'y décharge. Vous pouvez remarquer au côté Méridional de la Baye de *Toronto* le *Fort supposé*, dont je vous ai fait mention dans ma vingt-troisiéme Lettre; A trente lieuës de là vers le Sud, l'on trouve le Païs de *Theonontate* que les *Iroquois* ont tout à fait dépeuplé de *Hurons*. De là, je passe droit à mon Fort, sans m'arrêter à vous faire une description inutile des Païsages différens qu'on voit dans l'espace de plus de trente lieuës. Je vous ai parlé tant de fois de ce poste, que je sauterai droit à la Baye du *Sakinac*, sans vous parler de la quantité de battures & de rochers qu'on trouve cachez sous l'eau jusqu'à deux lieuës au large. Cette Baye a seize ou dix-sept lieuës de longueur & six d'ouverture, au milieu de laquelle on voit deux petites Isles très-utiles aux Voyageurs qui seroient obligez le plus souvent de faire le tour de la Baye, plûtôt que de s'exposer à faire cette traverse en Canot. La Riviére du *Sakinac* se décharge au fond de la

la Baye. Elle a soixante lieuës de cours assez paisible n'ayant que trois petites Cataractes qu'on peut sauter sans risque. Elle est aussi large que la *Seine* au Pont de *Seve*. Les *Outaouas* & les *Hurons* ont accoutumé d'y faire tous les deux ans, de grandes chasses de Castors. De cette Riviére à *Missilimakinac* il n'y a point d'endroit qui mérite la peine d'en parler; je vous ai dit tout ce qu'on pouvoit dire de ce poste, si utile pour le commerce, en vous en envoyant le plan. Ainsi je passerai à la description du *Lac Errié*, me souvenant de vous avoir fait celle du *Lac des Ilinois* dans ma seiziéme Lettre.

L'on n'a point eu tort de donner au *Lac Errié* un nom aussi illustre que celui de *Conti*, car c'est assûrément le plus beau qui soit sur la terre. L'on peut juger de la bonté de son climat par les latitudes des Païs qui l'environnent. Son circuit est de deux cens trente lieuës, mais par tout d'un aspect si charmant qu'on voit le long de ses bords des Chênes, des Ormeaux, des Chataigniers, des Noyers, des Pommiers, des Pruniers, & des Treilles, qui portent leurs belles grapes jusqu'au sommet des Arbres sur un terrain uni comme la main, ce qui doit suffire pour s'en former l'idée du monde la plus agréable. Je ne saurois d'ailleurs vous exprimer la quantité de bêtes fauves & de Poulets d'Inde qu'on voit dans ces bois & dans les vastes prairies, qu'on découvre du côté du Sud. Les Bœufs Sauvages se trouvent au fond de ce Lac sur les bords de deux belles Riviéres qui

s'y

s'y déchargent sans rapides ni Cataractes. Il est abondant en Eturgeons & Poissons blancs, mais les Truites y sont rares aussi bien que les autres Poissons qu'on pêche dans les *Lacs des Hurons* & des *Ilinois*. Il est aussi sans batures, sans rochers ni bancs de sable ; sa profondeur est de 14. à 15. brasses d'eau. Les Sauvages assûrent que les gros vents n'y soufflent qu'en Décembre, Janvier & Février, quoique rarement, ce que j'ai lieu de croire par le peu qu'il en fit durant l'Hiver que je passai à mon Fort en 1688. quoiqu'il fut exposé au *Lac des Hurons*. Les bords de ce Lac ne sont ordinairement fréquentez que par des guerriers, soit *Iroquois*, *Ilinois*, *Oumamis* &c. & le risque de s'y arrêter à la chasse est trop grand. Ce qui fait que les cerfs, les chevreuils & les poulets d'Inde courent en troupeaux le long du Rivage dans toute l'étenduë des Terres dont il est environné. Les *Erriéronons* & les *Andastogueronons* qui habitoient au bord de ce Lac aux environs ont été détruits par les *Iroquois*, aussi bien que d'autres Nations marquées sur ma Carte. On découvre une pointe de terre du côté du Nord qui avance quinze lieuës au large ; & à trente lieuës de là vers l'Orient, on trouve une petite Riviére qui prend sa source près de la Baye de *Ganaraske* située dans le *Lac Frontenac*. Ce seroit un passage assez court d'un Lac à l'autre si elle n'avoit point de Cataractes. De là au détroit, c'est-à-dire à la décharge de ce Lac, il y a trente lieuës. Ce détroit en a 14. de longueur & une

une de largeur. Ce fort supposé que vous voyez sur ma Carte en ce lieu-là, est un de ceux dont je vous ai parlé dans ma vingt-troisiéme Lettre. De ce pretendu Fort à la Riviére de *Condé* il y a vint lieuës. Cette Riviére a soixante lieuës de cours sans Cataractes, s'il en faut croire les Sauvages, qui m'ont assuré que de sa source, on pouvoit aller dans une autre qui se décharge à la Mer, n'y ayant qu'un portage d'une lieuë. De l'une de ces Riviéres à l'autre je n'ai été qu'à l'embouchure de celle de *Condé* où nos *Outaouas* éprouverent leurs jambes, comme je vous l'ai expliqué dans ma quinziéme Lettre. Les Isles que vous voyez sur ma Carte situées au fonds du Lac sont des parcs de chevreuils, & des arbres fruitiers que la Nature a pris plaisir de faire pousser pour nourrir de leurs fruits les Dindons, les Faisans, & les Bêtes fauves. Enfin si la Navigation des Vaisseaux étoit libre de *Quebec* jusques dans ce Lac, il y auroit dequoi faire le plus beau, le plus riche & le plus fertile Royaume du Monde: car outre toutes les beautez dont je vous parle, il y a de très-bonnes mines d'argent à 20. lieuës dans les terres le long d'un certain côteau d'où les Sauvages ont aporté de grosses pierres qui ont rendu de ce précieux metal avec peu de dechet.

Du *Lac Erié* je tombe dans celui de *Frontenac*, dont je n'ai pû m'empêcher de vous parler dans mes septiéme & troisiéme Lettres. Ce Lac a, comme je vous ai déja dit, 180. lieuës de circuit; sa figure est ova-

le,

le, & sa profondeur de 20. à 25. brasses d'eau. Il s'y décharge du côté du Sud plusieurs petites Riviéres, savoir celles des *Tsonontouans*, des *Onnontagues* & de *la Famine*: du côté du Nord, celles de *Ganaraské* & de *Téonontaté*. Ses bords sont garnis de bois de haute futaye sur un terrain assez égal, car on n'y voit point de côtes escarpées, y ayant plusieurs petits Golfes du côté du Nord. On peut aller dans le *Lac des Hurons* par la Riviére de *Tanaouaté* en faisant un portage de sept ou huit lieuës jusqu'à celui de *Toronto*, qui s'y décharge par une Riviére de même nom. On peut aussi passer dans le *Lac Erié* par la baye de *Ganaraské*, en faisant un autre portage jusqu'à une petite Riviére pleine de Cataractes. Les Villages des *Onnontagues*, *Tsonontouans*, *Goyoguoans* & *Onnoyontes*, ne sont pas fort éloignez du Lac *Frontenac*. Ces Peuples *Iroquois* sont très-avantageusement situez. Leur Païs est beau & fertile; mais les Chevreuils & les Dindons leur manquent aussi bien que les Poissons, car leurs Riviéres n'en portent point, de sorte qu'ils sont obligez de faire leurs pêches dans le Lac, & de les boucaner ensuite pour les pouvoir garder & transporter à leurs Villages. Ils sont obligez aussi de s'écarter de leurs terres pour faire chasser des Castors durant l'Hiver soit du côté de *Ganaraské*, du Lac *Torento*, ou de la grande *Riviére des Outaouas*, où il seroit facile de leur couper la gorge, si l'on s'y prenoit de la maniére que je vous l'ai expliqué. Je vous ai

aussi parlé des *Forts de Frontenac* & de *Niagara*, & du *Fleuve Saint Laurent*, qui semble avoir abandonné les Lacs pour courir plus étroitement le long du *Monreal* & de *Quebec*, où ses eaux se mêlant avec celles de la Mer, deviennent si salées qu'on n'en sauroit plus boire.

Il ne me reste plus qu'à faire la description de l'*Acadie* & de l'*Isle de Terre-Neuve*, qui sont des Païs bien différens l'un de l'autre. Les Côtes de l'*Acadie* s'étendent depuis *Kenebeki*, qui est la Place frontiére de la *Nouvelle Angleterre*, jusqu'à l'*Isle Percée*, située vers l'embouchure du *Fleuve St. Laurent*. Ce Païs d'*Acadie* contient près de trois cens lieuës de Côtes Maritimes, le long desquelles on trouve deux grandes Bayes naviguables, savoir la *Baye Françoise* & celle *des Chaleurs*. Il y a quantité de petites Riviéres, dont les entrées sont saines & profondes pour les plus grands Vaisseaux : elles abondent en Saumons, dont on pourroit faire des Pêches considérables si on vouloit l'entreprendre, on pêcheroit aussi, dans la plûpart de ces Riviéres & des petits Golfes qui les précédent, quantité de Moruës telles qu'à l'*Isle Percée*. Car ces Poissons donnent à la Côte en abondance durant l'Eté, & sur tout aux environs des *Isles du Cap Breton* & de *Saint Jean*. Il est vrai que les Ports de la premiére ne peuvent servir qu'à retirer des Barques, & que la seconde n'en a point du tout, mais si ces deux Isles étoient peuplées, leurs Habitans pourroient envoyer

tous

tous les jours leurs Chaloupes à la Pêche, & lors que leurs Moruës seroient prêtes à la fin d'Août, les Vaisseaux pourroient mouiller près de terre & s'en charger. La Riviére de *Saint Jean*, où les Sieurs *d'Amour* de *Quebec* ont un établissement pour le Commerce des Castors, est très-belle & très-fertile en grains, elle est naviguable jusqu'à douze lieuës de son embouchure. Entre la Pointe de l'*Acadie* & *l'Isle du Cap Breton*, il y a un Canal ou Détroit de Mer d'environ deux lieuës de largeur, assez profond pour porter le plus grand Vaisseau de *France*, on l'appelle le *passage de Canseaux*, il seroit plus fréquenté qu'il n'est, si les Navires Marchands qui vont en *Canada*, vouloient partir de *France* vers le 15. de Mars, car ils pourroient passer par là, étant assurez de trouver en toute saison ce passage libre, au lieu que le chênal du *Cap de Raze* est souvent rempli de glace en Avril. De cette maniére, les Vaisseaux devroient arriver à *Quebec* au commencement de Mai. Presque toutes les terres de l'*Acadie* sont fertiles en bled, pois, fruits & légumes; on y distingue assez bien les quatre saisons de l'année, quoi que les trois mois d'Hiver y soient extrémement froids. On tire de plusieurs endroits des mâtures aussi fortes que celles de *Norvege*; & l'on y pourroit construire toutes sortes de Bâtimens s'il en étoit besoin, car les Chênes surpassent en bonté ceux de nôtre *Europe*, s'il en faut croire les Charpentiers: En un mot, ce Païs-là est tout à fait

beau; le climat paſſablement tempéré, l'air pur & ſain, les eaux legeres & claires, & la Chaſſe & la Pêche y ſont abondantes. Les Caſtors, les Loutres, & les Loups Marins, ſont les Animaux qui s'y trouvent le plus communément, ils y ſont même en très-grand nombre; ceux qui en aiment les viandes, ſont bien redevables aux Docteurs qui perſuadérent aux Papes de métamorphoſer ces Animaux terreſtres en Poiſſons, car ils en peuvent uſer librement & ſans ſcrupule pendant le Carême. Au reſte, la connoiſſance que j'ai de ce Païs-là, me fait prévoir que tôt ou tard les *Anglois* s'en rendront les Maîtres. Les raiſons que j'en pourrois donner ſont très-plauſibles; ils ont déja commencé à ruïner le Commerce des Pelleteries que nos *François* avoient accoûtumé de faire avec les Sauvages, & ils acheveront bien-tôt de le perdre entiérement. Nos *François* veulent vendre trop cher leurs Marchandiſes, quoi qu'elles ne ſoient pas ſi bonnes que celles des *Anglois*, qui les donnent pourtant à meilleur marché. Ce ſeroit dommage de laiſſer aux *Anglois* un Païs dont le Commerce des Pelleteries & les Pêches de Moruës leur en ont fait ſi ſouvent tenter la conquête. Il eſt impoſſible qu'on les empêche d'enlever les établiſſemens des Côtes de l'*Acadie*, par l'éloignement où ils ſont les uns des autres, ils y réüſſiront comme ils ont déja fait. Les Gouverneurs *François* ont les mêmes vûës que ceux de bien d'autres poſtes d'Outre-Mer. Ils conſidérent

rent leur emploi comme une mine d'or qu'on leur donne pour en tirer de quoi s'enrichir ; ainſi le Bien public ne marche jamais qu'après leur intérêt particulier. Mr. *de Meneval* laiſſa prendre le *Port-Royal* aux *Anglois*, parce que la Place n'étoit revêtuë que de ſimples paliſſades, & pourquoi n'étoit-elle pas mieux fortifiée ? C'eſt qu'il croyoit avoir le tems de remplir ſa bourſe avant que les *Anglois* s'aviſaſſent de l'attaquer. Ce Gouverneur avoit relevé Mr. *Perrot*, qui fut caſſé honteuſement pour avoir fait ſa principale occupation de s'enrichir, & qui étant repaſſé enſuite en *France* revint avec pluſieurs Vaiſſeaux chargez de Marchandiſes, pour faire en ce Païs-là la profeſſion d'un Négociant particulier. Celui-ci dans le tems de ſon Gouvernement, laiſſa prendre aux *Anglois* pluſieurs poſtes avantageux ſans ſe donner aucun mouvement ; il ſe contentoit d'aller dans ſes Barques de Riviére en Riviére pour trafiquer avec les Sauvages, & après ſa caſſation, non content de faire ſon Commerce ſur les Côtes de l'*Acadie*, il voulut aller ſur celles des *Anglois*, mais il lui en coûta cher, car quelques Corſaires l'ayant ſurpris, enlevérent ſes Barques & lui donnerent enſuite la *Galle ſeche*, dont il mourut ſur le champ. Les trois principales Nations Sauvages qui habitent ſur les Côtes, ſont les *Abenakis*, les *Mikemak*, & les *Canibas*. Il y en a quelques autres errantes, qui vont & viennent de l'*Acadie* à la *Nouvelle Angleterre*, qu'on appelle *Mahingans*,

gans, *Soccokis* & *Openango*. Les trois premiéres, & qui ſont fixées dans leurs Habitations, ſont étroitement liées d'amitié & d'intérêt avec les *François*, & l'on peut dire, qu'en tems de guerre ils font des incurſions ſi dommageables aux Colonies *Angloiſes*, que nous devons avoir ſoin d'entretenir ſans ceſſe une bonne intelligence avec eux. Le Baron de *Saint Caſteins* Gentilhomme d'*Oleron en Bearn*, s'eſt rendu ſi recommandable parmi les *Abenakis* depuis vingt & tant d'années, vivant à la Sauvage, qu'ils le regardent aujourd'hui comme leur Dieu tutelaire. Il étoit autrefois Officier de *Carignan* en *Canada*, mais dès que ce Régiment fut caſſé, il ſe jetta chez ces Sauvages dont il avoit appris la Langue. Il ſe maria à leur maniére, préférant les Forêts de l'*Acadie* aux Monts *Pirenées* dont ſon Païs eſt environné. Il vêcut les premiéres années avec eux d'une maniére à s'en faire eſtimer au delà de tout ce qu'on peut dire. Ils le firent grand Chef, qui eſt comme le Souverain de la Nation, & peu à peu il a travaillé à ſe faire une fortune dont tout autre que lui ſauroit profiter, en retirant de ce Païs-là plus de deux ou trois cens mille écus qu'il a dans ſes coffres en belle monnoye d'or. Cependant il ne s'en ſert qu'à acheter des Marchandiſes pour faire des préſens à ſes Confréres les Sauvages, qui lui font enſuite, au retour de leurs chaſſes, des préſens de Caſtors d'une triple valeur. Les Gouverneurs Généraux de *Canada* le ménagent,

&

& ceux de la *Nouvelle Angleterre* le craignent. Il a plusieurs filles & toutes mariées très-avantageusement avec des *François*, ayant donné une riche dot à chacune. Il n'a jamais changé de femme, pour apprendre aux Sauvages que Dieu n'aime point les hommes inconstans. On dit qu'il tâche de convertir ces pauvres Peuples, mais que ses paroles ne produisant aucun fruit, il est donc inutile que les Jesuites leur prêchent les véritez du Christianisme : cependant ces Peres ne se rebutent pas, ils estiment que le Baptême conféré à un enfant mourant, vaut dix fois la peine & le chagrin d'habiter avec ces Peuples.

Le *Port-Royal*, Ville Capitale ou l'unique de l'*Acadie*, n'est, au bout du compte, qu'une très-petite Bicoque, qui s'est un peu agrandie depuis le commencement de la guerre 1689. par l'abord de quantité d'Habitans des Côtes du voisinage de *Baston*, Capitale de la *Nouvelle Angleterre*. Il s'y en jetta beaucoup, dans la crainte qu'ils eurent que les *Anglois* ne les pillassent & ne les amenassent en leur Païs. Mr. *de Meneval*, comme j'ai déja dit, rendit cette Place aux *Anglois*, ne pouvant soûtenir ce poste avec le peu de *François* qu'il avoit, parce que les palissades étoient basses & mal en ordre. Il fit sa Capitulation avec le Commandant du Parti qui l'attaqua ; mais il lui manqua de parole, car il en fut traité avec toute sorte d'ignominie & de dureté. Cette Ville est située au 44. degré & 40. minutes de latitude sur le

bord d'un très-beau Baſſin de deux lieuës de longueur, & une de largeur, à l'entrée duquel il peut y avoir ſeize ou dix-huit braſſes d'eau d'un côté, (car l'*Iſle aux Chevres* qui eſt au milieu, ſemble le partager en deux) & de l'autre ſix ou ſept. Le mouillage eſt très-bon en tous les endroits de ce Baſſin, au fond duquel on voit une langue de terre, qui fait la ſéparation de deux Riviéres, où la Marée monte dix ou douze lieuës. Elles ſont bordées de très-belles Prairies où l'on trouve au Printems & en Automne toutes ſortes d'Oiſeaux de Riviéres. Le *Port-Royal* n'eſt donc qu'un petit nombre de maiſons à deux étages, & où peu de gens de diſtinction habitent. Il ne ſubſiſte que par le Commerce de Pelleteries que les Sauvages y viennent échanger pour des Marchandiſes d'*Europe*. La Compagnie des Fermiers y avoit autrefois des Magazins dont les Gouverneurs étoient les Commis. Il me ſeroit aſſez facile d'en nommer quelques-uns, ſi je ne craignois que d'autres que vous vinſſent à lire ces Mémoires.

L'*Iſle de Terre-Neuve* a trois cens lieuës de circonférence. Elle eſt éloignée de *France* d'environ ſix cens cinquante lieuës, & de quarante ou cinquante du *grand Banc* de même nom. La Côte Méridionale appartient aux *François*, qui y ont pluſieurs établiſſemens pour la Pêche des Moruës. L'Orientale, eſt habitée par les Anglois, qui occupent pluſieurs poſtes conſidérables ſituez en certains Ports, Bayes & Havres qu'ils ont eu le ſoin de fortifier. La Côte

Occi-

Occidentale eſt deſerte & n'a jamais eu de Maître juſqu'à préſent. Cette Iſle, dont la figure eſt triangulaire, eſt remplie de Montagnes & de Bois impratiquables. On y trouve de grandes Prairies, ou pour mieux dire, de grandes Landes, plûtôt couvertes de mouſſe que d'herbe. Les terres n'y valent rien du tout, car elles ſont mêlées de gravois, de ſable, & de pierres; ainſi ce n'eſt qu'à cauſe de l'utilité qu'on retire de la Pêche, que les *Anglois* & les *François* s'y ſont établis. La Chaſſe des Oiſeaux de Riviére, des Perdrix & des Liévres eſt aſſez abondante; mais pour les Cerfs il eſt preſque impoſſible de les ſurprendre, à cauſe de l'élevation des Montagnes & de l'épaiſſeur des Bois. On trouve en cette Iſle, comme en celle du *Cap Breton*, du Porphyre de diverſes couleurs. On a pris ſoin d'en envoyer en France quelques blocs d'échantillon qu'on a trouvé fort beaux, quoi que durs à tailler. J'en ai vû de rouge tacheté de verd de Ciboulle, qui paroiſſoit le plus curieux du monde, mais par malheur il éclate ſi fort en le tirant de la Carriére qu'on ne peut l'employer que par incruſtation.

On tire auſſi de l'Iſle du *Cap Breton* un Marbre noir, ou eſpéce de Bréche vené de gris, qui eſt dur & reçoit mal le poli. Cette pierre eſt ſujette à s'éclater, à cauſe des fils qui s'y rencontrent, & même elle eſt difficile à tailler, par l'inégalité de ſa dureté & des cloux qui s'y trouvent. Il n'y a point de Sauvages ſédentaires en l'Iſle de

Terre-Neuve. Il eſt vrai que les *Eskimaux* y traverſent quelquefois par le Détroit de *Belliſle* avec de grandes Chaloupes, pour ſurprendre les équipages des Vaiſſeaux Pêcheurs au petit Nord. Nos établiſſemens ſont à *Plaiſance*, à l'*Iſle St. Pierre*, & dans la *Baye des Trépaſſez*. Du *Cap de Raze* juſqu'au *Chapeau Rouge* la Côte eſt fort ſaine, mais du *Chapeau Rouge* au *Cap de Raze* les rochers la rendent aſſez dangereuſe. Il y a deux obſtacles aſſez grands pour aborder cette Iſle. La premiére, que les brouillards y ſont ſi épais juſqu'à vingt lieuës au large durant l'Eté qu'il n'y a point de Navigateur, quelque habile ou expert qu'il puiſſe être, aſſez hardi pour porter le Cap à terre pendant qu'ils durent. Ainſi l'on eſt toûjours obligé d'attendre quelques jours ſerains pour atterrer. Le ſecond obſtacle & le plus fâcheux, ce ſont les Courants qui portent de côté & d'autre, ſans qu'on s'apperçoive de cette variation, ce qui fait que les Vaiſſeaux donnent à la Côte dans le tems qu'on ſe croit à dix lieuës au large; mais ce qu'il y a de plus mauvais, c'eſt que le * Reſſac les jette inſenſiblement ſur les rochers, ſans qu'on puiſſe l'éviter; parce que n'y ayant point de fonds, il eſt impoſſible de mouiller l'ancre: C'eſt ainſi que périt le Vaiſſeau du Roi *le Joli* en 1692. comme quantité d'autres en differentes occaſions.

* *Reſſac, mouvement inſenſible de la Mer, ou vagues dormantes qui roulent ſur la ſurface de la Mer.*

Plaiſance eſt le poſte le plus avantageux & le plus utile au Roi de toute l'*Amerique Septentrionale*, par rapport à l'azile qu'y trouvent

vent les Vaiſſeaux obligez de relâcher quand ils vont en *Canada* ou quand ils en rétournent, & même pour ceux qui reviennent de l'*Amérique Méridionale*, ſoit qu'ils faſſent de l'eau ou qu'ils manquent de vivres, ou qu'enfin ils ayent été dematez ou incommodez par quelque coup de vent. Cette Place eſt ſituée au 47. degré & quelques minutes de latitude, preſque au fond de la Baye du même nom, qui a vint & quelques lieuës de longueur & dix ou douze de largeur. Le Fort eſt placé ſur le bord d'un *Goulet* ou petit détroit de ſoixante pas de largeur, & de ſix braſſes de profondeur. Il faut que les Vaiſſeaux raſent, pour ainſi dire, l'angle des Baſtions pour entrer dans le port, qui peut avoir une lieuë de longueur & un demi quart de largeur. Ce port eſt précedé d'une grande & belle Rade d'une lieuë & demi d'étenduë, mais tellement expoſée au vent de Nord-Oüeſt & Nord-Nord-Oüeſt (qui ſont les plus terribles & les plus opiniâtres de tous les vents) & au furieux ſoufle deſquels ni cables ni Ancres ni gros Vaiſſeaux ne ſauroient reſiſter; ce qui n'arrive guere que dans l'arriere-ſaiſon. Il en couta un ſecond Vaiſſeau au Roi de 64. Canons nommé *le Bon* la même année que *le Joli* ſe perdit; & ſi les quatre ou cinq autres de cette Eſquadre n'euſſent eu la précaution d'entrer dans le port ils auroient infailliblement couru le même ſort. Cette Rade qui n'eſt donc expoſée qu'à ces vents de Nord-Oüeſt & Oüeſt-Nord-Oüeſt cache quelques rochers de la

bande de Nord, outre ceux de la *pointe verte*, où plusieurs Habitans ont accoûtumé de faire la pêche. Vous pouvez considérer toutes ces choses sur le plan dont j'accompagnai ma vingt-troisiéme Lettre. Il vient pour l'ordinaire trente ou quarante Vaisseaux de *France* à *Plaisance* tous les ans, & quelquefois plus de 60. Les uns y viennent pour faire la pêche, & les autres pour faire la troque avec les Habitans, qui demeurent l'Eté de l'autre côté du Fort. Le terrain des Habitations s'appelle *la Grande Grave*, parce qu'en effet ce n'est que du gravier sur lequel on étend les moruës pour les faire sécher au Soleil après qu'elles sont salées. Les Habitans & les Vaisseaux pêcheurs envoyent tous les jours leurs Chaloupes à la pêche à deux lieuës du port. Elles reviennent quelquefois si chargées qu'elles paroissent comme ensevelies dans la Mer, ne restant que les sargues. Cela surpasse l'imagination. Il faut avoir vû la chose pour la croire. Cette pêche commence à l'entrée de Juin & finit à la mi-Août. On pêche la beete dans le Port, c'est-à-dire, les petits Poissons dont on se sert pour garnir les Hameçons des moruës. Les graves manquent à *Plaisance*, ce qui fait qu'il n'est pas si peuplé qu'il le devroit être: si les Gouverneurs préferoient le service du Roi à l'avidité du gain on en feroit un poste considerable, & où bien des gens viendroient faire des graves à leurs dépens; mais pendant que les Gouverneurs pilleront le bien des particuliers, sous le beau pré-

texte

texte du ſervice du Roi qu'ils nomment par tout, je ne voi point d'apparence que cette Habitation groſſiſſe & s'étende jamais. N'eſt-ce pas deshonorer ſon Prince & ſon Emploi, que de faire le Pêcheur, le Marchand, le Cabarétier & cent autres métiers de la plus baſſe méchanique ? N'eſt-ce pas une tyrannie, de forcer les Habitans d'acheter d'un tel ou tel Vaiſſeau les marchandiſes dont ils ont beſoin, & de vendre les moruës à d'autres Vaiſſeaux où Meſſieurs les Gouverneurs ont le principal interêt ? N'eſt-ce pas contrevenir aux Ordonnances de *Louïs XIV.* que de s'aproprier les agrêts & les apparaux des Vaiſſeaux qui periſſent à la côte ; de retenir les équipages des Navires Marchands pour faire ſa pêche ; de vendre les Habitations, d'empêcher de hauſſer les encheres des effets vendus à l'encan pour ſe les approprier de pure autorité ; de changer les vivres des troupes dans les Magazins, y prenant de bon biſcuit pour y en remettre de mauvais, en faire autant du bœuf & du lard deſtinez à l'entretien de la garniſon ; obliger les Habitans à donner leurs Valets & leurs Charpentiers pour les employer à des travaux où le ſervice de Sa Majeſté a moins de part que celui de la bourſe. Voila des abus qu'on devroit reformer, ſi l'on veut que le Roi ſoit bien ſervi. Cependant on ne le fait pas ; j'en ignore la raiſon ; qu'on la demande aux Commis de Monſieur de *P****. Je ſuis perſuadé que toutes ces pirateries ne viennent point à la

connoiſſance du Roi, car il eſt trop juſte pour les ſouffrir. Au reſte il ne croit ni bled, ni ſeigle, ni pois à *Plaiſance*, car la terre n'y vaut rien. Outre que quand elle ſeroit auſſi bonne & auſſi fertile qu'en *Canada*, perſonne ne s'amuſeroit à la cultiver, car un homme gagne plus à pêcher des Moruës durant l'Eté que dix autres à travailler à la terre. Il y a quelques autres petits ports dans la grande *Baye* de *Plaiſance* où les *Baſques* vont auſſi faire la pêche. C'eſt le petit & le grand *Burin*, *Saint Laurent*, *Martyr*, *Chapeau rouge* &c.

Table des Nations Sauvages de Canada.

De l'Acadie.

Les Abenakis.
Les Mikemac.
Les Canibas.
Les Mahingans.
Les Openangos.
Les Soccokis.
Les Etechemins.

} Ceux-ci ſont bons Guerriers, plus alertes & moins cruels que les *Iroquois*. Leur Langage differe peu de la Langue *Algonkine*.

Du Fleuve Saint Laurent depuis la Mer juſqu'à Monreal.

Les Papinachois.
Les Montagnois.
Les Gaſpeſiens.
} Langue *Algonkine*.

Les Hurons de Loreto, Langue *Iroquoiſe*.

Les Abenakis de Sciller
Les Algonkins.
} Langue *Algonkine*.

Les

Les Agniez du Saut S. Louis, Langue *Iroquoise*, braves & bons Guerriers.
Les Iroquois de la Montagne du Monreal, Langue *Iroquoise*, bons Guerriers.

Du Lac des Hurons.

Les Hurons, Langue *Iroquoise*.
Les Outaouas. } Langue *Algonkine*.
Les Nockes.
Les Miſſiſagues.
Les Attikamek.
Les Outehipoues, appellez *Sauteurs*, bons Guerriers.

Du Lac des Ilinois *& des environs.*

Quelques Ilinois à Chegakou. } Langue *Algonkine*, alertes.
Les Oumamis, bons Guerriers.
Les Maskoutens.
Les Kikapous, bons Guerriers.
Les Outagamis, bons Guerriers.
Les Malomimis.
Les Pouteouatamis.
Les Ojatinons, bons Guerriers.
Les Sakis.

Aux environs du Lac de Frontenac.

Les Tſonontouans. } Langue différente de l'*Algonkine*.
Goyoguans.
Onnotagues.
Onnoyoutes & Agniés, un peu éloignez.

Aux

Aux environs de la Riviére des Outaouas.

Les Tabitibi.
Les Monzoni.
Les Machakandibi.
Les Nopemen d'Achirini.
Les Nepiſirini.
Les Temiskamink.
} Langue *Algonkine*, tous poltrons.

Au Nord du Miſſiſipi, *& aux environs du* Lac Superieur *& de la* Baye de Hudſon.

Les Aſſimpouals.
Les Sonkaskitons.
Les Ouadbatons.
Les Atintons.
Les Cliſtinos, braves Guerriers & alertes.
Les Eskimaux.
} Langue *Algonkine*.

Table des Animaux des Païs Meridionaux du Canada.

Bœufs Sauvages.
Cerfs petits.
Chevreuils de trois eſpeces differentes.
Loups, comme en *Europe*.
Loups cerviers, comme en *Europe*.
Michibichi, eſpece de Tigre poltron.
Furets, Beletes } comme en *Europe*.
Ecureuils cendrez.
Lievres, Lapins } comme en *Europe*.

Taiſ-

Taiſſons, comme en *Europe*.
Caſtors blancs, mais rares.
Ours rougeâtres.
Rats muſquez.
Renards rougeâtres, comme en *Europe*.
Crocodiles au *Miſſiſipi*.
Oſſa au *Miſſiſipi*.

Ceux des Païs Septentrionaux ſont:

Orignaux ou Elans.
Caribous.
Renards noirs.
Renards argentez.
Eſpeces de Chats ſauvages, appellez *enfans du Diable*.
Carcajoux.
Porcs épis.
Foutereaux.
Martres.
Fouïnes, comme en *Europe*.
Ours noirs.
Ours blancs.
Siffleurs.
Ecureuils volants.
Lievres blancs.
Caſtors.
Loutres.
Rats muſquez.
Ecureuils Suiſſes.
Grands Cerfs.
Loups Marins.

Ex-

Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.

Animaux Méridionaux.

LE *Michibichi* est une espece de *Tigre*, mais plus petit & moins marqueté, il s'enfuit dès qu'il aperçoit quelqu'un, & s'il trouve un arbre il y grimpe au plus vîte. Il n'y a point d'animal qu'il n'attaque, & dont il ne vienne facilement à bout, & ce qu'il a de singulier par dessus tous les autres Animaux, c'est qu'il court au secours des Sauvages lorsqu'il se rencontre à la poursuite des *Ours* & des *Bœufs* Sauvages, alors il semble qu'il ne craigne personne, il s'élance avec fureur sur la bête qu'on poursuit. Les Sauvages disent que ce sont des *Manitous*, c'est-à-dire des esprits qui aiment les hommes, ce qui fait qu'ils les honorent & les considerent à tel point qu'ils aimeroient mieux mourir que d'en tuer un seul.

Les *Castors blancs* sont fort estimez à cause de leur rareté. Quoique leur poil ne soit ni si grand ni si fin que celui des *Castors* qui sont les ordinaires. Il s'en trouve aussi peu de ces blancs que de parfaitement noirs.

Les Ours rougeâtres sont méchans, ils viennent effrontément attaquer les chasseurs, au lieu que les noirs s'enfuyent. Ces premiers sont plus petits & plus agiles que les derniers.

Les *Crocodiles* du *Missisipi* ne different en rien de ceux du *Nil* ou des autres endroits. J'ai vû celui d'*Angoulême* qui est de la même

même figure que ceux-ci, quoique plus petit. La maniére la plus commune dont les Sauvages les prennent en vie, c'eſt de leur jetter de groſſes cordes d'écorce d'arbre à nœud coulant ſur le col, ſur le milieu du corps, dans les pattes &c. tellement qu'après être bien ſaiſi, ils les enferment entre dix ou douze Piquets où ils les attachent après les avoir tourné le ventre en haut. En cette poſture ils les écorchent ſans toucher à la tête ni à la queuë, & leur donnent un habit d'écorce de ſapin où ils mettent le feu en coupant les cordes qui les retiennent. Ils font des cris & des hurlemens effroyables. Au reſte les Sauvages ſont très-ſouvent dévorez par ces animaux, ſoit en traverſant les Riviéres à la nage, ou s'endormant ſur le bord. Voyez ce que dit l'*Arioſte* de cet Animal dans la 68. Octave de ſon 15. Chant.

Vive sù'l lito e dentro a la Rivera,
E i Corpi Umani ſon le ſue vivande
De le perſone miſere e incaute
Di viandanti e d'infelici naute.

Il faut être auſſi fou que je le ſuis pour m'ériger en Poëte & Traducteur. N'importe, voici comment j'explique cette demi Octave;

Il vit ſur le Rivage & dedans la Riviére,
Il écraſe les gens d'une dent meurtriere,
Il ſe nourrit des corps des pauvres Voyageurs,
Des malheureux Paſſants, & des Navigateurs.

Les

Les *Offa* ſont de petites bêtes comme des *Lievres*, leur reſſemblant aſſez à la reſerve des oreilles & des pieds de derriere. Elles courent & ne grimpent point. Les femelles ont un ſac ſous le ventre où leurs petits entrent dès qu'ils ſont pourſuivis, afin de ſe ſauver avec leur mere qui d'abord ne manque pas de prendre la fuite.

Animaux Septentrionaux.

Les Renards argentez ſont faits comme ceux de l'*Europe* auſſi-bien que les noirs. Il s'en trouve peu de ces derniers, & lorſqu'on en peut prendre quelqu'un on eſt aſſuré de le vendre au poids de l'Or. C'eſt dans les Païs les plus froids qu'on en voit de cette eſpece.

Les *Ours blancs* ſont monſtrueux, extraordinairement longs; leur tête eſt effroyable, & leur poil fort grand & très-fourni. Ils ſont ſi feroces qu'ils viennent hardiment attaquer une Chaloupe de ſept ou huit hommes à la Mer. Ils nagent, à ce qu'on prétend, cinq ou ſix lieuës ſans ſe laſſer. Ils vivent de Poiſſon & de coquillages ſur le bord de la Mer, d'où ils ne s'écartent gueres. Je n'en ai vû qu'un ſeul de ma vie dont j'aurois été devoré ſi je ne l'avois aperçû de loin, & ſi je n'euſſe eu aſſez de tems pour me réfugier au *Fort Louis* de *Plaiſance*.

Les *Ecureuils volants* ſont de la groſſeur d'un gros *Rat*, couleur de gris blanc: ils ſont auſſi endormis que ceux des autres eſpeces ſont éveillez: on les appelle volants, parce qu'ils volent d'un arbre à l'autre par le moyen d'une certaine peau qui s'étend en-

en forme d'aile lorſqu'ils font ces petits Vols.

Les *Lievres blancs* ne le ſont que l'Hiver, car dès le Printems ils commencent à devenir gris; & peu à peu, ils reprennent la couleur de ceux de *France* qu'ils conſervent juſqu'à la fin de l'Automne.

Les *Ecureuils Suiſſes* ſont de petits animaux comme de petits Rats. On les appelle *Suiſſes*, parce qu'ils ont ſur le corps un poil rayé de noir & de blanc, qui reſſemble à un pourpoint de *Suiſſe*, & que ces mêmes rayes faiſant un rond ſur chaque cuiſſe ont beaucoup de raport à la calote d'un *Suiſſe*.

Les *grands Cerfs* ne ſont pas plus grands ni plus gros que ceux que nous avons en *Europe*. On ne les appelle grands que parce qu'il y en a de deux autres eſpeces differentes vers le Sud. Les petits ont la chair beaucoup plus délicate.

Les *Loups Marins*, que quelques-uns appellent *Veaux Marins*, ſont gros comme des dogues. Ils ſe tiennent quaſi toûjours dans l'eau, ne s'écartant jamais du Rivage de la Mer. Ces animaux rampent plus qu'ils ne marchent, car s'étant élevez de l'eau, ils ne font plus que gliſſer ſur le ſable ou ſur la vaſe; leur tête eſt faite comme celle d'un *Loutre*; & leurs pieds, ſans jambes, ſont comme la patte d'une *Oye*. Les femelles font leurs petits ſur des rochers ou ſur des petites Iſles près de la Mer. Ces Animaux vivent de poiſſon, ils cherchent les Païs froids. La quantité en eſt ſurpre-

nan-

nante aux environs de l'embouchure du *Fleuve de Saint Laurent.*

Je vous ai parlé des autres animaux de *Canada* dans mes Lettres. Je ne vous dis point la maniére dont les Sauvages les prennent, car je n'aurois jamais fini. Ce qui eſt de certain c'eſt qu'ils vont rarement à la Chaſſe à faux, & qu'ils ne ſe ſervent de leurs Chiens que pour la Chaſſe des Orignaux, & quelquefois pour celle des Caſtors, comme je vous l'expliquerai au Chapitre des *Chaſſes Sauvages.*

Oiſeaux des Païs Méridionaux du Canada.

Vautours.
Huards.
Cignes.
Oyes noires. } tels qu'en *Europe.*
Canards noirs.
Plongeons.
Poules d'eau.
Rualles.
Cocqs d'Inde.
Perdrix Rouſſes.
Faiſans.
Gros aigles.
Gruës. } tels qu'en *Europe.*
Merles.
Grives.
Pigeons ramiers.
Perroquets.
Corbeaux. } tels qu'en *Europe.*
Hirondeles.
Pluſieurs ſortes d'Oiſeaux de Proye, inconnus en *Europe.*

Roſſi-

Roſſignols, inconnus en *Europe* auſſi bien que d'autres petits *Oiſeaux* de differentes couleurs, & entr'autres celui qu'on appelle *Oiſeau Mouche*, & quantité de *Pellicans*.

Oiſeaux des Païs Septentrionaux du Canada.

Outardes.
Oyes blanches. } telles qu'en *Europe*.
Canards de 10. *ou* 12. *ſortes*.
Sarcelles.
Margots ou Mauvis.
Grelans.
Sterlets.
Perroquets de Mer.
Moyaques.
Cormorans.
Becaſſes.
Becaſſines.
Plongeons.
Pluviers. } comme en *Europe*.
Vaneaux.
Herons.
Courbejoux.
Chevaliers.
Bateurs de faux.
Perdrix blanches.
Groſſes Perdrix noires.
Perdrix rouſsâtres.
Gelinotes de bois.
Tourterelles.
Ortolans blancs.
Etourneaux. } tels qu'en *Europe*.
Corbeaux.

Vau-

Vautours.
Eperviers.
Emerillons. } tels qu'en *Europe*.
Hirondelles.
Becs de ſcie, eſpece de Canard.

Inſectes qui ſe trouvent en Canada.

Couleuvres.
Aſpics.
Serpents à ſonnette.
Grenouilles meuglantes.
Maringouins ou Couſins.
Taons.
Brulots.

Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.

Oiſeaux des Païs Méridionaux.

LEs *Huards* ſont des Oiſeaux de Riviére gros comme des *Oyes*, & durs comme des ânes. Leur plumage eſt noir & blanc, leur bec eſt pointu ; Ils ont le coû très-court : Ils ne font que plonger durant l'Eté, ne pouvant ſe ſervir de leurs aîles. Les Sauvages ſe font un divertiſſement de les forcer durant ce tems-là : Ils ſe mettent en ſept ou huit Canots qui ſe diſperſent pour obliger ces Oiſeaux à réplonger dès qu'ils veulent reprendre haleine. Les Sauvages m'ont donné pluſieurs fois cet agréable amuſement pendant les Voyages que j'ai faits avec eux.

Les

Les *Perdrix rouſſes* ſont farouches, petites, & très-differentes des *Perdrix rouges* qu'on voit en *Europe*, auſſi-bien que les *Faiſans*, dont le plumage blanc mêlé de taches noires, fait une bigarrure fort curieuſe.

Les *Aigles* les plus gros qu'on voye ne le ſont pas plus que les *Cignes*. Ils ont la queuë & la tête blanche; ils combattent ſouvent contre une eſpéce de *Vautours*, dont ils ſont ordinairement vaincus; On voit aſſez fréquemment ce combat en voyageant: il dure autant de tems que l'*Aigle* conſerve la force de ſes aîles.

Les *Pigeons ramiers* ſont plus gros qu'en *Europe*; mais ils ne valent rien à manger. Ils ſont hupez, & leur tête eſt tout à fait belle.

Les *Perroquets* ſe trouvent chez les *Ilinois*, & ſur le Fleuve de *Miſſiſipi*: Ils ſont très-petits, & n'ont rien de différent de ceux qu'on apporte du *Brezil* & de *Cayene*.

L'eſpéce de *Roſſignol* que j'ai vû eſt ſinguliére, en ce que cet Oiſeau plus petit que ceux d'*Europe* eſt bleuâtre, que ſon chant eſt plus diverſifié; qu'il ſe loge dans des trous d'arbre, & qu'ils ſe joignent ordinairement trois ou quatre ſur les arbres les plus touffus pour y faire leur ramage enſemble.

L'*Oiſeau Mouche* eſt un petit Oiſeau gros comme le pouce, & ſon plumage de couleur ſi changeante, qu'à peine ſauroit-on lui en fixer aucune. Tantôt il paroît rouge, doré, bleu & vert, & il n'y a propre-

ment qu'à la lueur du Soleil qu'on ne voit point changer l'or & le rouge dont il eſt couvert. Son bec eſt comme une aiguille, il vole de fleur en fleur comme les *Abeilles*, pour en ſucer la ſéve en voltigeant. Il ſe perche pourtant quelquefois vers le Midi ſur de petites branches de Pruniers ou de Cerifiers. J'en ai envoyé en *France* de morts, (car il eſt comme impoſſible d'en garder en vie) on les a trouvez fort curieux.

Des Oiſeaux du Nord.

Il y a des *Canards* de dix ou douze ſortes. Ceux qu'on appelle *Branchus*, quoi que petits, ſont les plus beaux : ils ont le plumage du coû ſi éclatant par la varieté & le vif des couleurs, qu'une fourrure de cette eſpéce n'auroit point de prix en *Moſcovie* ou en *Turquie*. On les appelle *Branchus*, parce qu'ils ſe poſent ſur les branches d'arbre. Il y en a d'une autre eſpéce, noirs comme du jais, qui ont le bec & le tour des yeux rouges.

Les *Margots Goelans* & *Sterlets*, ſont des Oiſeaux qui volent inceſſamment ſur les Mers, les Lacs & les Riviéres, pour prendre de petits Poiſſons : ils ne valent rien à manger ; outre qu'ils n'ont preſque point de corps, quoi qu'ils paroiſſent gros comme des *Pigeons*.

Les *Perroquets de Mer* portent le nom de Perroquet, parce qu'ils ont le bec fait comme ceux de terre ; Ils ne quittent jamais la Mer, ni ſes rivages ; ils volent inceſſamment ſur la ſurface des eaux pour attraper de petits Poiſſons : Ils ſont noirs

&

& gros comme des Poulardes ; Il y en a quantité sur le *Banc de Terre-Neuve*, & près des Côtes ; les Matelots les prennent avec des hameçons couverts de foye de Moruës qu'ils suspendent à la prouë du Vaisseau.

Les *Moyaques* sont des Oiseaux gros comme des Oyes ; ils ont le coû court & le pied large ; ce qui est surprenant, c'est que leurs œufs qui sont la moitié plus gros que ceux des *Cignes*, n'ont presque que du jaune, qui est si épais qu'on est obligé d'y mettre de l'eau pour en faire des omelettes.

Les *Perdrix blanches* sont de la grosseur de nos *Perdrix rouges* ; leurs pieds sont couverts d'un duvet si épais, qu'ils ressemblent à ceux d'un Lapereau ; on n'en voit que durant l'Hiver ; il y a des années qu'il n'en paroît presque point, d'autres au contraire en sont si fécondes, que ces Oiseaux ne valent que dix sols la douzaine. Cet animal est le plus stupide du monde, il se laisse assommer à coups de gaule sur la neige sans se donner aucun mouvement, je croi que ce grand étourdissement vient du grand vol qu'il fait de *Groenland* en *Canada*. Cette conjecture n'est point sans fondement, car on remarque que ces Oiseaux ne viennent en troupes qu'après une longue durée des vents de Nord ou de Nord-Est.

Les *Perdrix noires* sont tout à fait belles ; elles sont plus grosses que les nôtres ; elles ont le bec, le tour des yeux & les pieds rouges ; leur plumage est d'un noir très-bien lustré. D'ailleurs ces Oiseaux sont

fiers, & semblent sentir en marchant leur beauté. Il est vrai qu'ils sont assez rares, aussi bien que les *Perdrix roussatres*, qui ressemblent aux *Cailles* en grosseur & en vivacité.

Les *Ortolans* ne paroissent en *Canada* que l'Hiver; mais je ne crois pas que ce soit la couleur naturelle de leur plumage. Il y a de l'apparence qu'ils la reprennent en quelques lieux qu'ils aillent. Pendant l'Eté, on en prend quantité aux environs des granges avec des filets qu'on tend sur de la paille; ils sont assez bons quand ils sont gras, ce qui se trouve rarement.

Insectes.

Les *Couleuvres* en *Canada* ne font point de mal. Les *Aspics* sont dangereux, lorsqu'on se baigne dans les eaux croupies vers les Païs Méridionaux. Les *Serpents à Sonnette* s'appellent ainsi, parce qu'ils ont au bout de la queuë une espece d'étui où sont enfermez certains osselets qui font un bruit, lorsque ces insectes rampent, qu'on entend de trente pas. Ils fuyent dès qu'ils entendent marcher, & dorment pour l'ordinaire au Soleil, dans les prez ou dans les bois clairs; ils ne piquent que lorsqu'on met le pied sur eux.

Les *Grenouilles meuglantes* sont ainsi appellées, parce qu'elles imitent le meuglement d'un bœuf: elles sont deux fois plus grosses qu'en *Europe*. Les *Taons* sont des

Mou-

Mouches une fois plus groſſes que les *Abeilles*, mais de la figure d'une Mouche ordinaire. Elles ne piquent que depuis le Midi juſqu'à trois heures ; mais ſi violemment que le ſang en coule. Il eſt vrai que ce n'eſt qu'en certaines Riviéres qu'on en trouve.

Les *Brulots* ſont des eſpéces de *Cirons* qui s'attachent ſi fort à la peau qu'il ſemble que leur piqueûre ſoit un charbon ou une étincelle de feu. Ces petits animaux ſont imperceptibles & pourtant en aſſez grand nombre.

Poiſſons du Fleuve Saint Laurent, *depuis ſon embouchûre juſqu'aux Lacs de* Canada.

Balenots.
Souffleurs.
Marſouïns blancs.
Saumons, comme en *Europe*.
Anguilles.
Maquereaux, comme en *Europe*.
Harangs.
Gaſparots.
Bar. } comme en *Europe*.
Aloſes. }
Moruës.
Plies.
Eperlans. }
Turbots. } comme en *Europe*.
Brochets. }
Poiſſons dorez.

Rougets.
Lamproyes.
Merlans. } comme en *Europe*.
Rayes.
Congres.
Vaches marines.

Coquillage.

Houmars.
Ecreviſſes.
Petoncles.
Moules.

Poiſſons des Lacs & des Riviéres qui ſe déchargent dedans.

Eturgeons.
Poiſſons armez.
Truites.
Poiſſons blancs.
Eſpece de Harangs.
Anguilles.
Barbuës.
Mulets.
Carpes.
Cabot. } comme en *Europe*.
Goujons.

Poiſſons du Fleuve Miſſiſipi.

Brochets, comme en *Europe*.
Carpes.
Tanches. } comme en *Europe*.
Perches.
Barbuës & pluſieurs autres inconnus en *Europe*.

Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.

Ceux du Fleuve juſqu'aux Lacs.

LE *Balenot* eſt une eſpece de *Baleine*, mais plus petit & plus charnu, ne rendant point d'huile à proportion des *Baleines* du Nord. Ces poiſſons entrent dans le Fleuve juſqu'à cinquante ou ſoixante lieuës en avant.

Les *Souffleurs* ſont à peu près de la même groſſeur, mais plus courts & plus noirs; ils jettent l'eau de même que les *Baleines* par un trou qu'ils ont derriere la tête, lorſqu'ils veulent reprendre haleine après avoir plongé; ceux-ci ſuivent ordinairement les Vaiſſeaux dans le *Fleuve Saint Laurent*.

Les *Marſouins blancs* ſont gros comme des Bœufs. Ils ſuivent toûjours le cours de l'eau. Ils montent avec la marée juſqu'à ce qu'ils trouvent l'eau douce, après quoi ils s'en retournent avec le reflus. Ils ſont fort hideux: on en prend ſouvent devant *Quebec*.

Les *Gasparots* sont de petits Poissons à peu près de la figure d'un Harang. Ils s'aprochent de la côte pendant l'Eté en si grand nombre que les pêcheurs de *Moruës* en prennent autant qu'il leur en faut pour servir d'appas à leur pêche. Ils se servent aussi de Harangs lorsque la saison oblige les Gasparots de donner à la côte pour frayer. Au reste, tous les Poissons qui sont d'usage pour l'hameçon, ou pour faire mordre les moruës, s'appellent *Boëte* en terme de pêche.

Les *Poissons* dorez sont délicats. Ils ont environ 15 pouces de longueur. Leur écaille est jaune, & ils sont fort estimez.

Les *Vaches Marines* sont des espéces de Marsouïns; elles surpassent en grosseur des Bœufs de Normandie. Elles ont des espéces de pattes feuilleues comme des Oyes, la tête comme un *Loutre*, & les dents de neuf pouces de longueur, & deux d'épaisseur. C'est l'yvoire le plus estimé: on prétend qu'elles s'écartent du Rivage vers les endroits sablonneux & marécageux.

Il y a aussi des *Houmars* dont l'espéce ne me paroît differer en rien de ceux que nous avons en *Europe*.

Les *Petoncles* sont comme on les voit sur les côtes de *France*, excepté qu'ils sont plus gros, d'un goût plus agréable, mais d'une chair plus indigeste.

Les *Moules* y sont d'une grosseur extraordinaire & d'un bon gout, mais il est comme impossible d'en pouvoir manger sans se casser les dents, à cause des *Perles* dont elles sont remplies: je dis perles, mais ce

ce ſont plûtôt des graviers par raport à leur peu de valeur, car j'en aportai à *Paris* cinquante ou ſoixante des plus groſſes & des plus belles qu'on n'eſtima qu'un ſol la piece. Cependant on avoit caſſé plus de deux mille *Moules* pour les trouver.

Les *Eturgeons* des Lacs ont communément cinq ou ſix pieds de longueur. J'en ai vû un de dix, & un autre de douze. On les prend avec les filets durant l'hiver & avec le harpon durant l'été. On prétend qu'il a certaines chairs dans la tête, qui ont le goût du bœuf, du mouton & du veau; mais après en avoir goûté pluſieurs fois, je n'ai jamais rencontré ces raports prétendus, & j'ai traité cela de pure chimére.

Le *Poiſſon armé* eſt de trois pieds & demi de longueur ou environ; il a des écailles ſi fortes & ſi dures qu'il eſt impoſſible qu'aucun autre Poiſſon puiſſe l'offenſer; ſes ennemis ſont les *Truites* & les *Brochets*, mais il ſait très-bien ſe défendre contre leur attaque par le moyen de ſon bec pointu qui a un pied de longueur, & qui eſt auſſi dur que ſa peau. Il eſt délicat, & ſa chair eſt auſſi ferme que blanche.

Les *Barbuës* des Lacs ont un pied de longueur, mais elles ſont tout à fait groſſes: on les appelle *Barbuës* à cauſe de certaines barbes pendantes le long du muſeau qui ſont groſſes comme des grains de bled. Celles de *Miſſiſipi* ſont monſtrueuſes, les unes & les autres ſe prennent auſſi bien à l'hameçon qu'au filet, & la chair en eſt aſſez bonne

Les *Carpes* du Fleuve de *Miſſiſipi* ſont auſſi d'une groſſeur extraordinaire, & d'un fort bon goût. Elles ſont faites comme les nôtres. Elles s'aprochent du Rivage en Automne, & ſe laiſſent prendre facilement au filet.

Les plus groſſes *Truites* des Lacs ont cinq pieds & demi de longueur, & un pied de diametre, elles ont la chair rouge. On les prend avec de gros hameçons attachez à des branches de fil d'arohal.

Les Poiſſons des Lacs ſont meilleurs que ceux de la Mer & des Riviéres, ſur tout les *Poiſſons blancs*, qui ſurpaſſent toutes les autres eſpeces en bonté & en délicateſſe. Les Sauvages qui habitent ſur les bords de ces petites Mers douces, préférent le bouillon de Poiſſon à celui de viande lorſqu'ils ſont malades. Ils ſe fondent ſur l'experience. Les *François*, au contraire, trouvent que les bouillons de *Chevreuil* ou de *Cerfs*, ont plus de ſubſtance & ſont plus reſtaurants.

Il y a une infinité d'autres petits Poiſſons dans les Riviéres de *Canada*, qu'on ne connoit point en *Europe :* ceux des eaux du Septentrion ſont differens de ceux du côté du Midi; ceux qu'on pêche dans la *Riviére longue*, laquelle ſe décharge dans le Fleuve de *Miſſiſipi* ſentent ſi fort la vaſe & la bourbe qu'il eſt impoſſible d'en manger. Il en faut excepter certaines petites truites que les Sauvages pêchent dans quelques Lacs aux environs, qui ſont un mets aſſez paſſable.

Les

Les Riviéres des *Otentats* & des *Miſſouris* produiſent des Poiſſons ſi extraordinaires par leur figure qu'on ne ſauroit en faire au juſte la deſcription, il faudroit les voir deſſinez ſur le papier. Ces Poiſſons ſont d'aſſez mauvais goût; cependant les Sauvages en font grand cas; mais cela vient, je crois, de ce qu'ils n'en connoiſſent pas de meilleurs.

Arbres & Fruits des Païs Méridionaux du Canada.

Heſtres.
Chênes rouges. } comme en *Europe.*
Meriſiers.
Erables.
Frênes.
Ormeaux.
Fouteaux. } comme en *Europe.*
Tilleaux.
Noyers de deux ſortes.
Châtaigniers.
Pommiers.
Poiriers.
Pruniers.
Ceriſiers.
Noiſetiers, comme en *Europe.*
Ceps de Vigne.
Eſpéce de Citron.
Melon d'eau.
Citrouilles douces.
Groſeilles ſauvages.
Pignons de Pin, comme en *Europe.*
Tabac, comme en *Eſpagne.*

Arbres & Fruits des Païs Septentrionaux de Canada.

Chênes blancs. } comme en *Europe*.
Chênes rouges. }
Bouleau.
Merisiers.
Erables.
Pins.
Epinetes.
Sapins de trois sortes.
Perusse.
Cedres.
Trembles.
Bois blancs.
Aulnes.
Capillaire.
Fraises.
Framboises.
Groseilles.
Bluets.

Explication.

IL faut remarquer que tous les bois de *Canada* sont d'une bonne nature. Ceux qui sont exposez aux vents de Nord, sont sujets à geler; comme il paroît par une espéce de roulure que la gelée fait gerser.

Le *Merisier* est un bois dur, son écorce est grise, le bois en est blanchâtre. Il y en a de gros comme des Barriques & de la hauteur des *Chênes* les plus élevez. Cet arbre est droit. Il a la feuille ovale, on s'en

s'en sert à faire des poutres, des soliveaux & autres ouvrages de charpente.

Les *Erables* sont à peu près de la même hauteur & grosseur, avec cette différence que leur écorce est brune & le bois rousâtre. Ils n'ont aucun rapport à ceux d'*Europe*. Ceux dont je parle ont une séve admirable, & telle qu'il n'y a point de limonade, ni d'eau de cerise qui ait si bon goût, ni de breuvage au monde qui soit plus salutaire. Pour en tirer cette liqueur on taille l'arbre deux pouces en avant dans le bois, & cette taille qui a dix ou douze pouces de longueur est faite de biais; au bas de cette coupe on enchasse un coûteau dans l'arbre aussi de biais, tellement que l'eau coulant le long de cette taille comme dans une gouttiére, & rencontrant le coûteau qui la traverse, elle coule le long de ce coûteau sous lequel on a le soin de mettre des vases pour la contenir. Tel arbre en peut rendre cinq ou six bouteilles par jour, & tel habitant en *Canada* en pourroit ramasser vingt Barriques du matin au soir, s'il vouloit entailler tous les *Erables* de son Habitation. Cette coupe ne porte aucun dommage à l'arbre. On fait de cette séve du Sucre & du Sirop si précieux qu'on n'a jamais trouvé de remède plus propre à fortifier la poitrine. Peu de gens ont la patience d'en faire, car comme on n'estime jamais les choses communes & ordinaires, il n'y a guéres que les enfans qui se donnent la peine d'entailler ces arbres. Au reste, les *Erables* des Païs Sep-

trionaux ont plus de séve que ceux des Parties Méridionales, mais cette séve n'a pas tant de douceur.

Il y a des *Noyers* de deux sortes, les uns donnent des noix rondes, les autres longues, mais ces fruits ne valent rien, non plus que les *Châtaignes* sauvages qu'on trouve du côté des *Ilinois*.

Les *Pommes* qui croissent sur certains *Pommiers* sont bonnes cuites, & ne valent rien crues. Il est vrai que dans le *Missisipi* on en trouve d'une espéce à peu près du goût des *Pommes d'api*. Les Poires sont bonnes, mais rares.

Les *Cerises* ne sont pas de bon goût; elles sont petites & rouges au dernier point. Les *Chevreuils* s'en accommodent pourtant, & ils ne manquent guéres de se trouver toutes les nuits durant l'Eté sous les *Cerisiers*, & sur tout lors qu'il vente fort.

Il y a de trois espéces de *Prunes* admirables. Elles n'ont rien d'approchant des nôtres à l'égard de la figure & de la couleur. Il y en a de longues & menuës, de rondes & grosses, & d'autres tout à fait petites.

Les *Ceps de Vigne* embrassent les arbres jusques au sommet; si bien qu'il semble que les grapes soient la véritable production de ces arbres, tant les branches en sont couvertes. En certains Païs le grain est petit & d'un très-bon goût, mais vers le *Missisipi* la grape est longue & grosse, & le grain de même; On en a fait du vin qui après avoir long-tems cuvé s'est trou-

vé-

é de la même douceur que celui des *Caries*, & noir comme de l'ancre.

Les *Citrons* ſont des fruits ainſi appelez, parce qu'ils en ont ſeulement la figure. Ils n'ont qu'une peau, au lieu d'écorce. Ils croiſſent d'une plante qui s'éleve juſqu'à trois pieds de hauteur, & tout ce qu'elle produit ſe peut réduire à trois ou quatre de ces prétendus Citrons. Ce fruit eſt auſſi ſalutaire que ſa racine eſt dangereuſe ; & autant l'un eſt ſain, autant l'autre eſt un ſubtil & mortel poiſon lors qu'on en boit le ſuc. Etant au Fort de *Frontenac* dans l'année 1684. j'y vis une *Iroquoiſe* qui réſoluë de ſuivre ſon Mari, que la mort venoit de lui enlever, prit de ce funeſte bruvage, après avoir, ſelon la formalité ordinaire de ces pauvres aveugles, dit adieu à ſes amis & chanté la chanſon de mort. Le poiſon ne tarda guéres à produire ſon effet, car cette Veuve qu'on regarderoit avec juſtice en *Europe* comme un miracle de conſtance & de fidélité, n'eût pas plûtôt avalé le jus meurtrier, qu'elle eût deux ou trois friſſonnemens & mourut.

Les *Melons d'eau* que les *Eſpagnols* appellent *Melons d'Alger*, ſont ronds & gros comme une boule, il y en a de rouges & de blancs ; les pepins ſont larges, noirs ou rouges. Ils ne différent en rien pour le goût de ceux d'*Eſpagne* & de *Portugal*.

Les *Citrouilles* de ce Païs-ci ſont douces & d'une autre nature que celles de l'*Europe*, où pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré, que celles-ci ne ſauroient croître. Elles

ſont

ſont de la groſſeur de nos *Melons*; la chair en eſt jaune comme du *Saffran*: On les fait cuire ordinairement dans le four, mais elles ſont meilleures ſous les cendres, à la maniére des Sauvages; elles ont preſque le même goût que la *marmelade de Pommes*; mais elles ſont plus douces. On peut en manger tant que l'appetit le peut permettre, ſans craindre d'en être incommodé.

Les *Groſeilles ſauvages* ne valent rien que confites; mais on ne s'amuſe guéres à faire ces ſortes de confitures; car le ſucre eſt trop cher en *Canada* pour ne le pas mieux employer.

Des Païs Septentrionaux.

LEs *Bouleaux* de *Canada* ſont très-différens de ceux qu'on trouve en quelques Provinces de *France*, tant en qualité qu'en groſſeur. Les Sauvages ſe ſervent de leur écorce pour faire des Canots. Il y en a de blanche & de rouge. L'une & l'autre ſont également propres à cela. Celle qui a le moins de veines & de crevaſſes, eſt la meilleure; mais la rouge eſt la plus belle & de plus d'apparence. On fait de petites Corbeilles de jeunes *Bouleaux* qui ſont recherchées en *France*; On en peut faire auſſi des Livres dont les feuilles ſont auſſi fines que du papier. Je le ſai par expérience, m'en étant ſervi très-ſouvent pour écrire des Journaux de mes Voyages, faute de papier. Au reſte, je me ſouviens d'avoir vû en certaine Bibliotheque de *France* un Manuſcrit de l'Evan-

l'Evangile de *Saint Matthieu* en Langue Gréque ſur ces mêmes écorces, & ce qui me parut ſurprenant, c'eſt qu'on me dit qu'il étoit écrit depuis mille & tant d'années: Cependant, j'oſerois jurer que c'eſt de l'écorce véritable des *Bouleaux* de la *Nouvelle France*, qui, ſelon toutes les apparences, n'étoit pas encore découverte.

Les *Pins* ſont extrémement hauts, droits & gros: on s'en ſert à faire des mâtures. Les flutes du Roi en tranſportent ſouvent en *France*. On prétend qu'il y en a d'aſſez grands pour mâter d'une ſeule piece les Vaiſſeaux du premier rang.

Les *Epinetes* ſont des eſpeces de *Pin* dont la feuille eſt plus pointuë & plus groſſe; on s'en ſert pour la charpente; la matiere qui en découle eſt d'une odeur qui égale celle de l'*encens*.

Il y a trois ſortes de *Sapins* dont on ſe ſert à faire des planches, par le moyen de certains moulins que les Marchands de *Quebec* ont fait conſtruire en quelques endroits.

La *Peruſſe* ſeroit tout-à-fait propre à bâtir des Vaiſſeaux. Cet arbre eſt le plus propre de tous les bois verds pour cet uſage; parce qu'il eſt plus ſerré, que ſes pores ſont plus condenſez, & qu'il s'imbibe moins que les autres.

Il y a deux ſortes de *Cedres*, des blancs & des rouges; Il faut en être bien près pour diſtinguer l'un d'avec l'autre, parce que l'écorce en eſt preſque ſemblable. Ces arbres ſont bas, toufus, pleins de branches,

ches, & a de petites feuilles semblables à des fers de lacet. Le bois en est presque aussi leger que le Liege. Les Sauvages s'en servent à faire les cisses & les varangues de leurs Canots. Le rouge est tout-à-fait curieux, on en peut faire de très-beaux meubles qui conservent toûjours une odeur agréable.

Les *Trembles* sont de petits arbrisseaux qui croissent sur le bord des étangs, & des rivieres & des Païs aquatiques & marécageux. Ce bois est le mets ordinaire des Castors qui, à l'exemple des fourmis, ont le soin d'en faire un amas durant l'Automne aux environs de leurs cabanes, pour vivre lorsque la glace les retient en prison durant l'hiver.

Le *Bois blanc* est un arbre moyen qui n'est ni trop gros ni trop petit. Il est presque aussi leger que le *Cedre*, & aussi facile à mettre en œuvre : les habitans de *Canada* s'en servent à faire de petits Canots pour pêcher & pour traverser les rivieres.

Le *Capillaire* est aussi commun dans les bois de *Canada* que la fougere dans ceux de *France*. Il est estimé meilleur que celui des autres Païs. On en fait quantité de Sirop à *Quebec* pour envoyer à *Paris*, à *Nantes*, à *Roüen* & en plusieurs autres Villes du Royaume.

Les *Fraises* & les *Framboises* sont en grande abondance. Elles sont d'un fort bon goût : On y trouve aussi des *Grozeilles* blanches, mais elle ne valent rien que pour faire une espéce de vinaigre qui est très-fort.

Les

Les *Bluets* ſont de certains petits grains omme de petites ceriſes, mais noirs & out à fait ronds. La plante qui les produit eſt de la grandeur des Framboiſiers. On 'en ſert à pluſieurs uſages lorſqu'on les a fait ſecher au Soleil ou dans le four. On en fait des confitures, on en met dans les ourtes & dans de l'eau de vie. Les Sauvages du Nord en font une moiſſon durant l'été, qui leur eſt d'un grand ſecours, & ſur tout lorſque la chaſſe leur manque.

Commerce du Canada *en général.*

VOici en peu de mots & en général ce que c'eſt que le Commerce de *Canada* dont il me ſouvient vous avoir déja mandé quelque choſe dans mes Lettres. Les *Normans* ſont les premiers qui ayent entrepris ce commerce ; & les embarquements s'en faiſoient au *Havre de Grace* ou à *Dieppe* ; mais les *Rochelois* leur ont ſuccedé, car les Vaiſſeaux de la *Rochelle* fourniſſent les marchandiſes néceſſaires aux habitans de ce Continent. Il y en a cependant quelques uns de *Bordeaux* & de *Bayonne* qui y portent des vins, des eaux de vie, du Tabac & du fer.

Les Vaiſſeaux qui partent de *France* pour ce païs-là ne payent aucun droit de ſortie pour leur Cargaiſon, non plus que d'entrée lorſqu'ils arrivent à *Quebec*, à la reſerve du Tabac de *Brezil* qui paye cinq ſols par Livre, c'eſt à dire qu'un rouleau de quatre

quatre cens livres pésant doit 100. Francs d'entrée au bureau des Fermiers. Les autres Marchandises ne payent rien.

La plûpart des Vaisseaux qui vont chargez en *Canada* s'en retournent à vuide à la *Rochelle* ou ailleurs. Quelques uns chargent des pois lorsqu'ils sont à bon marché dans la Colonie; d'autres prennent des planches & des madriers. Il y en a qui vont charger du Charbon de terre à l'Isle du *Cap Breton* pour le porter ensuite aux Iles de la *Martinique* & de *Guadeloupe*, où il s'en consume beaucoup aux rafineries des sucres. Mais ceux qui sont recommandez aux principaux Marchans du Païs ou qui leur appartiennent, trouvent un bon fret de peleteries, sur quoi ils profitent beaucoup. J'ai vû quelques Navires, lesquels après avoir dechargé leurs marchandises à *Quebec* alloient à *Plaisance* charger des moruës qu'on y achetoit argent comptant. Il y a quelquefois à gagner, mais le plus souvent à perdre. Le Sieur *Samuel Bernon* de la *Rochelle* est celui qui fait le plus grand Commerce de ce Païs-là. Il a des magasins à *Quebec* d'où les Marchands des autres Villes tirent les marchandises qui leur conviennent. Ce n'est pas qu'il n'y ait des Marchands assez riches & qui équipent en leur propre des Vaisseaux qui vont & viennent de *Canada* en *France*. Ceux-ci ont leurs Correspondants à la *Rochelle* qui envoyent & reçoivent tous les ans les cargaisons de ces Navires.

Il n'y a d'autre difference entre les Corsaires

es qui courent les Mers, & les Marchands de *Canada*, ſi ce n'eſt que les premiers s'enrichiſſent quelquefois tout d'un coup par une bonne priſe, & que les derniers ne font leur fortune qu'en cinq ou ſix ans de Commerce ſans expoſer leurs vies. J'ai connu vint petits Merciers qui n'avoient que mille écus de Capital, lorſque j'arrivai à *Quebec* en 1683. qui, lorſque j'en ſuis parti, avoient profité de plus de douze mille écus. Il eſt ſûr qu'ils gagnent cinquante pour cent ſur toutes les marchandiſes en général, ſoit qu'ils les achetent à l'arrivée des Vaiſſeaux ou qu'ils les faſſent venir de *France* par commiſſion, & il y a de certaines galanteries, comme des rubans, des dentelles, des dorures, des tabatieres, des montres, & mille autres bijoux ou quinquailleries ſur leſquelles ils profitent juſqu'à cent ou cent cinquante pour cent, tous frais faits.

La Barrique de vin de *Bordeaux* contenant 250. bouteilles y vaut en tems de paix 40. livres monnoye de *France* ou environ, & 60. en tems de guerre; celle d'eau de vie de *Nantes* ou de *Bayonne* 80. ou 100. livres. La bouteille de vin dans les Cabarets vaut 6. ſous de *France*, & celle d'eau de vie 20. ſous. A l'égard des marchandiſes ſeches, elles valent tantôt plus & tantôt moins. Le Tabac de *Brezil* vaut 40. ſous la Livre en détail, & 35. en gros, & le ſucre vingt ſous pour le moins, & quelquefois 25. ou 30.

Les premiers Vaiſſeaux partent ordinaire-

rement de *France* à la fin d'Avril ou au commencement de Mai ; mais il me ſemble qu'ils feroient des traverſées une fois plus courtes, s'ils partoient à la mi-Mars & qu'ils rangeaſſent enſuite les Iſles des *Açores* du côté du Nord, car les vents de Sud & de Sud-Eſt régnent ordinairement en ces parages depuis le commencement d'Avril juſqu'à la fin de Mai. J'en ai parlé ſouvent aux meilleurs Pilotes, mais ils diſent que la crainte de certains rochers, ne permet pas qu'on ſuive cette route. Cependant ces pretendus rochers ne paroiſſent que ſur les Cartes. J'ai lû quelques Deſcriptions des Ports, des Rades & des Côtes de ces Iſles & des Mers circonvoiſines, faites par des *Portugais* qui ne font aucune mention des écueils qu'on remarque ſur toutes ces Cartes ; au contraire, ils diſent que les côtes de ces Iſles ſont fort ſaines, & qu'à plus de vint lieuës au large on n'a jamais eu de connoiſſance de ces rochers imaginaires.

Dès que les Vaiſſeaux de *France* ſont arrivez à *Quebec*, les Marchands de cette Ville qui ont leur Commis dans les autres Villes, font charger leurs Barques de Marchandiſes pour les y tranſporter. Ceux qui font pour leur propre compte aux *Trois Rivières* ou à *Monreal* deſcendent eux-mêmes à *Quebec* pour y faire leur emplette, enſuite ils fretent des Barques pour tranſporter ces effets chez eux. S'ils font les payements en peleteries ; ils ont meilleur marché de ce qu'ils achetent que s'ils payoient

en

n argent ou en lettres de change, parce ue le vendeur fait un profit considerable ur les peaux à son retour en *France*. Or l faut remarquer que toutes ces peaux leur iennent des habitans ou des Sauvages, ur lesquelles ils gagnent considerablement. 'ar exemple qu'un habitant des environs le *Quebec* porte une douzaine de *Martres*, inq ou six *Renards*, & autant de *Chats Sauages* à vendre chez un Marchand, pour voir du drap, de la toile, des armes, les munitions &c. en échange de ces peaux, voila un double profit pour le Marchand; 'un parce qu'il ne paye ces peaux que la noitié de ce qu'il les vend ensuite en gros ux Commis des Vaisseaux de la *Rochelle*: 'autre par l'évaluation exorbitante des marchandises qu'il donne en payement à ce pauvre habitant; après cela faut-il s'étonner que la profession de ces Négotiants soit meilleure que tant d'autres qu'on voit dans le monde? Je vous ai parlé dans mes septiéme & huitiéme Lettres du Commerce particulier de ce païs-là, & sur tout de celui qu'on fait avec les Sauvages, dont on tire les Castors & les autres Pelleteries; ainsi il ne me reste plus qu'à marquer les marchandises qui leur sont propres, & les peaux qu'ils donnent en échange avec leur juste valeur.

Des fusils courts & legers.
De la poudre.
Des bales & du menu plomb.
Des haches, grandes & petites.

Des

Des couteaux à gaine.
Des lames d'épée pour faire des dards.
Des chaudieres, de toutes grandeurs.
Des aleſnes de Cordonnier.
Des hameçons, de toutes grandeurs.
Des batefeu, & pierres à fuſils.
Des Capots, de petite Serge bleuë.
Des chemiſes de toile commune de *Bretagne*.
Des bas d'eſtame courts & gros.
Du Tabac de Breſil.
Du gros fil blanc pour des filets.
Du fil à coudre de diverſes couleurs.
De la ficelle ou fil à rets.
Vermillon, couleur de tuile.
Des aiguilles grandes & petites.
De la Conterie de Veniſe ou vaſade.
Quelques fers de fléches, mais peu.
Quelque peu de ſavon.
Quelques ſabres.
Mais l'eau de vie eſt de bonne vente.

Noms des Peaux qu'ils donnent en échange, avec leur valeur.

Des Caſtors d'Hiver, appellez *Moſcovie*, qui valent la livre au Magaſin des Fermiers Généraux 4. l. 10. ſ.
Caſtor gras, qui eſt celui à qui le long poil eſt tombé pendant que les Sauvages s'en ſont ſervis 5. l.
Caſtor veule, c'eſt à dire, pris en Automne. 3. l. 10. ſ.
Caſtor ſec, ou ordinaire. 3. l.

Caſtor

Castor d'Eté, c'est à dire, pris en Eté.	3. l.
Castor blanc n'a point de prix, non plus que les Renards bien noirs.	
Les Renards argentez.	4. l.
Les Renards ordinaires, bien conditionnez.	2. l.
Les Martres ordinaires.	1. l.
Les plus belles.	4. l.
Les peaux de Loutres rousses & rases.	2. l.
Les Loutres d'Hiver & brunes ou plus.	4. l. 10. s.
Les Ours noirs, les plus beaux.	7. l.
Les peaux d'Elan sans être passées, c'est à dire, en vert, valent la livre environ	12. s.
Celles de Cerfs, la livre environ	8. s.
Les Peckans, Chats sauvages, ou enfans du Diable.	1. l. 15. s.
Les Loups Marins. ou plus.	1. l. 15. s.
Les Foutereaux, Fouïnes & Belettes.	10. s.
Les Rats musquez.	6. s.
Leurs Testicules.	5. s.
Les Loups.	2. l. 10. s.
Les peaux blanches d'Orignaux, c'est à dire, passées par les Sauvages, valent	8. l. ou plus.
Celles de Cerf.	5. l. ou plus.
Celles de Caribou.	6. l.
Celles de Chevreuil.	3. l.

Au reſte, il faut remarquer que ces peaux ſont quelquefois cheres, & d'autres fois au prix où je les mets; cependant cela ne différe qu'à quelque bagatelle de plus ou de moins.

Du Gouvernement de Canada *en général.*

LEs Gouvernemens Politique, Civil, Eccleſiaſtique & Militaire, ne ſont, pour ainſi dire, qu'une même choſe en *Canada*, puis que les Gouverneurs Généraux les plus ruſez ont ſoûmis leur autorité à celle des Eccléſiaſtiques. Ceux qui n'ont pas voulu prendre ce parti, s'en ſont trouvez ſi mal qu'on les a rappellez honteuſement. J'en pourrois citer pluſieurs qui pour n'avoir pas voulu adhérer aux ſentimens de l'Evêque & des Jeſuites, & n'avoir pas remis leur pouvoir entre les mains de ces infaillibles perſonnages ont été deſtituez de leurs emplois, & traitez enſuite à la Cour comme des étourdis & comme des brouillons. Mr. de *Frontenac* eſt un des derniers qui a eu ce fâcheux ſort, il ſe brouilla avec Mr. *Ducheſnau* Intendant de ce Païs-là, qui ſe voyant protegé du Clergé, inſulta de guet à pend cet illuſtre Général, lequel eut le malheur de ſuccomber ſous le faix d'une Ligue Eccleſiaſtique, par les reſſorts, qu'elle fit mouvoir contre tout principe d'honneur & de conſcience.

Les Gouverneurs Généraux qui veulent profiter de l'occaſion de s'avancer ou de theſau-

theſauriſer, entendent deux Meſſes par jour & ſont obligez de ſe confeſſer une fois en vingt-quatre heures. Ils ont des Eccleſiaſtiques à leurs trouſſes qui les accompagnent par tout, & qui ſont à proprement parler leurs Conſeillers. Alors les Intendans, les Gouverneurs particuliers, & le Conſeil Souverain n'oſeroient mordre ſur leur conduite; quoi qu'ils en euſſent aſſez de ſujet, par rapport aux malverſations qu'ils font ſous la protection des Eccleſiaſtiques, qui les mettent à l'abri de toutes les accuſations qu'on pourroit faire contre eux.

Le Gouverneur Général de *Quebec* a vingt mille écus d'appointement annuel, y comprenant la paye de la Compagnie de ſes Gardes & le Gouvernement particulier du Fort: outre cela les Fermiers du Caſtor lui font encore mille écus de préſent. D'ailleurs ſes vins & toutes les autres proviſions qu'on lui porte de *France* ne payent aucun fret; ſans compter qu'il retire pour le moins autant d'argent du Païs par ſon ſavoir faire. L'Intendant en a dix-huit mille; & Dieu ſait ce qu'il peut aquerir par d'autres voyes: mais je ne veux pas toucher cette corde-là, de peur qu'on ne me mette au nombre de ces médiſans, qui diſent trop ſincérement la Vérité. L'Evêque tire ſi peu de revenu de ſon Evêché, que ſi le Roi n'avoit eu la bonté d'y joindre quelques autres Bénéfices ſituez en *France*, ce Prélat feroit auſſi maigre chere que cent autres de ſon caractére

re dans le Royaume de *Naples*. Le Major de *Quebec* a six cens écus par an. Le Gouverneur des *trois Riviéres* en a mille, & celui du *Monreal* deux mille. Les Capitaines des Troupes cent vingt livres par mois. Les Lieutenans quatre-vingt-dix livres, les Lieutenans Réformez cinquante, les Sous-Lieutenans quarante, & les Soldats six sols par jour, monnoye du Païs.

Le Peuple a beaucoup de confiance aux Gens d'Eglise en ce Païs-là, comme ailleurs. On y est dévot en apparence ; car on n'oseroit avoir manqué aux grandes Messes, ni aux Sermons, sans excuse légitime. C'est pourtant durant ce tems-là, que les Femmes & les Filles se donnent carriére, dans l'assurance que les Meres ou les Maris sont occupez dans les Eglises. On nomme les gens par leur nom à la prédication : on défend sous peine d'excommunication la lecture des Romans & des Comédies, aussi-bien que les masques, les jeux d'Ombre & de Lansquenet. Les Jesuïtes & les Recolets s'accordent aussi peu que les Molinistes & les Jansenistes. Les premiers prétendent que les derniers n'ont aucun droit de confesser. Relisez ma huitiéme Lettre, & vous verrez le zele indiscret des Ecclesiastiques. Le Gouverneur Général a la disposition des Emplois militaires. Il donne les Compagnies, les Lieutenances & les Sous-Lieutenances, à qui bon lui semble, sous le bon plaisir de sa Majesté ; mais il ne lui est pas permis de disposer des Gouvernemens particuliers, des

Lieu-

Lieutenances de Roi, ni des Majoritez de Places. Il a de même le pouvoir d'accorder aux Nobles, comme aux Habitans, des terres & des établiſſemens dans toute l'étenduë du *Canada*; mais ces conceſſions ſe font conjointement avec l'Intendant. Il peut auſſi donner vingt-cinq congez ou permiſſions par an, à ceux qu'il juge à propos pour aller en traite chez les Nations Sauvages de ce grand Païs. Il a le droit de ſuſpendre l'execution des Sentences envers les Criminels; & par ce retardement il peut aiſément obtenir leur grace, s'il veut s'intéreſſer en faveur de ces malheureux: mais il ne ſauroit diſpoſer de l'argent du Roi, ſans le conſentement de l'Intendant, qui ſeul a le pouvoir de le faire ſortir des coffres du Thréſorier de la Marine.

Le Gouverneur Général ne peut ſe diſpenſer de ſe ſervir des Jeſuïtes pour faire des Traitez avec les Gouverneurs de la *Nouvelle Angleterre* & de la *Nouvelle York*, non plus qu'avec les *Iroquois*. Je ne ſai ſi c'eſt par rapport au conſeil judicieux de ces bons Péres, qui connoiſſent parfaitement le Païs & les véritables intérêts du Roi, ou ſi c'eſt à cauſe qu'ils parlent & entendent à merveille les Langues de tant de Peuples différens, dont les intérêts ſont tout à fait oppoſez; ou ſi ce n'eſt point par la condeſcendance & la ſoûmiſſion qu'on eſt obligé d'avoir pour ces dignes Compagnons du Sauveur.

Les Conſeillers qui compoſent le Con-

ſeil Souverain du *Canada*, ne peuvent vendre, donner, ni laiſſer leurs Charges à leurs Héritiers ou autres ſans le conſentement du Roi, quoi qu'elles vaillent moins qu'une ſimple Lieutenance d'Infanterie. Ils ont coûtume de conſulter les Prêtres ou les Jeſuïtes lors qu'il s'agit de rendre des Jugemens ſur des affaires délicates ; mais lors qu'il s'agit de quelque cauſe qui concerne les intérêts de ces bons Péres, s'ils la perdent, il faut que leur droit ſoit ſi mauvais, que le plus ſubtil & le plus ruſé Juriſconſulte ne puiſſe lui donner un bon tour. Pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré que les Jeſuïtes faiſoient un grand Commerce de Marchandiſes d'*Europe* & de Pelleteries du *Canada* ; mais j'ai de la peine à le croire, ou ſi cela eſt, il faut qu'ils ayent des Correſpondants, des Commis & des Facteurs auſſi ſecrets & auſſi fins qu'eux-mêmes, ce qui ne ſauroit être.

Les Gentilshommes de ce Païs-là ont bien des meſures à garder avec les Eccleſiaſtiques, pour le bien & le mal qu'ils en peuvent recevoir indirectement. L'Evêque & les Jeſuïtes ont aſſez d'aſcendant ſur l'eſprit de la plûpart des Gouverneurs Généraux pour procurer des emplois aux enfans des Nobles qui ſont dévoüez à leur très-humble ſervice, ou pour leur obtenir de ces Congez, dont je vous ai parlé dans ma huitiéme Lettre. Ils peuvent auſſi fortement s'intéreſſer à l'établiſſement des filles de ces mêmes Nobles, en leur faiſant trouver des partis avantageux. Un

ſim-

ſimple Curé doit être ménagé, car il peut faire du bien & du mal aux Gentilshommes, dans les Seigneuries deſquels ils ne ſont, pour ainſi dire, que Miſſionnaires, n'y ayant point de Cures fixes en *Canada*, ce qui eſt un abus qu'on devroit réformer. Les Officiers doivent auſſi tâcher d'entretenir une bonne correſpondance avec les Eccleſiaſtiques, ſans quoi il eſt impoſſible qu'ils puiſſent ſe ſoûtenir. Il faut non-ſeulement que leur conduite ſoit réguliére, mais encore celle de leurs Soldats, en empêchant les deſordres qu'ils pourroient faire dans leurs Quartiers.

Les Troupes ſont ordinairement en quartier chez les Habitans des Côtes ou Seigneuries de *Canada*, depuis le mois d'Octobre juſqu'à celui de Mai. L'Habitant qui ne fournit ſimplement que l'utencile à ſon Soldat, l'employe ordinairement à couper du bois, à déraciner des ſouches, à défricher des terres, ou à battre du bled dans les granges durant tout ce tems-là, moyennant dix ſols par jour outre ſa nourriture. Le Capitaine y trouve auſſi ſon compte, car pour obliger ſes Soldats à lui céder la moitié de leur paye, il les contraint de venir trois fois la ſemaine chez lui pour faire l'exercice. Or comme les Habitations ſont éloignées de quatre ou cinq arpens les unes des autres, & qu'une Côte occupe deux ou trois lieuës de terrain de front, ils aiment bien mieux s'accorder avec lui, que de faire ſi ſouvent tant de chemin dans les neiges & dans les

bouës. Alors *volenti non fit injuria*, voilà le prétexte du Capitaine. A l'égard des Soldats qui ont de bons mêtiers, il eſt aſſuré de profiter de leur paye entiére en vertu d'un Congé qu'il leur donne pour aller travailler dans les Villes ou ailleurs. Au reſte, preſque tous les Officiers en général ſe marient en ce Païs-là, mais Dieu ſait les beaux Mariages qu'ils font, en prenant des Filles qui portent en dot onze écus, un Cocq, une Poule, un Bœuf, une Vache, & quelquefois auſſi le Veau, comme j'en ai vû pluſieurs de qui les Amans, après avoir nié le fait, & après avoir prouvé devant les Juges la mauvaiſe conduite de leur Maîtreſſe, ont été forcez malgré toute leur réſiſtance, moitié figue moitié raiſin, par la perſuaſion des Eccleſiaſtiques d'avaler la pilule, en épouſant les Filles en queſtion. Il y en a quelques-uns à la verité qui ont trouvé de bons Partis, mais ils ſont rares. Or ce qui fait qu'on ſe marie facilement en ce Païs-là, c'eſt la difficulté de pouvoir converſer avec les perſonnes de l'autre Sexe. Il faut ſe déclarer aux Peres & Meres au bout de quatre viſites qu'on fait à leurs Filles ; il faut parler de mariage ou ceſſer tout commerce, ſinon la médiſance attaque les uns & les autres comme il faut. On ne ſauroit voir les Femmes, ſans qu'on n'en parle deſavantageuſement, & qu'on ne traite les Maris de commodes : enfin, il faut lire, boire ou dormir, pour paſſer le tems en ce Païs-là. Cependant il s'y fait des intrigues, mais c'eſt avec autant

de

de circonſpection qu'en *Eſpagne*, où la vertu des Dames ne conſiſte qu'à ſavoir bien cacher leur jeu.

A propos de Mariage, il faut que je vous conte l'avanture plaiſante d'un jeune Capitaine qu'on vouloit marier malgré lui, parce que tous ſes camarades l'étoient. Il arriva que cet Officier ayant rendu quelques viſites à la Fille d'un Conſeiller, on voulut le faire expliquer, & même Mr. *de Frontenac*, comme parrain de la Demoiſelle, qui eſt aſſurément la plus acomplie de ſon ſiecle, fit tout ce qu'il pût au Monde pour engager l'Officier à l'épouſer. Celui-ci trouvant la table de ce Gouverneur autant à ſon goût que la compagnie de celle qui s'y trouvoit aſſez ſouvent, reſolut pour ſe tirer d'affaires, de demander du tems pour y penſer. On lui accorda deux mois, après quoi voulant allonger la courroye il en ſouhaita encore deux, que l'Evêque lui fit donner. Cependant le dernier étant expiré au grand regret du Cavalier, qui jouïſſoit du plaiſir de la bonne chere & de la vûë de ſa Demoiſelle, fut obligé de ſe trouver à un grand feſtin que Mr. *de Nelſon*, Gentilhomme *Anglois* (dont j'ai parlé en ma 23. Lettre) voulut donner aux futurs Epoux, au Gouverneur, à l'Intendant, à Mr. l'Evêque, & à quelques perſonnes de conſidération; & comme ce généreux *Anglois* étoit ami du Pere & des Fréres de la Demoiſelle par des raiſons de commerce, il offroit mille écus le jour des nôces, qui joints à mille que l'Evêque donnoit, & mille autres qu'el-

le avoit de ſon patrimoine avec ſept ou huit mille que Mr. *de Frontenac* offroit en congez, ſans compter un avancement infaillible, faiſoient un mariage aſſez avantageux pour le Cavalier. Le répas étant fini, on le preſſa de ſigner le contract, mais il répondit qu'ayant bû quelques raſades d'un vin fumeux, ſon eſprit n'étoit pas aſſez libre pour juger des conditions qui y étoient inſerées, de ſorte qu'on fut obligé de remettre la partie au lendemain. Ce retardement fut cauſe qu'il garda la chambre juſqu'à ce que Mr. *de Frontenac*, chez qui il avoit accoûtumé de manger, l'envoya querir, afin de s'expliquer avec lui ſur le champ. Or il n'y avoit point d'apparence de trouver aucun prétexte legitime, il s'agiſſoit de répondre définitivement à ce Gouverneur, qui lui parla en termes précis, lui faiſant connoître la bonté qu'on avoit eu de lui donner tant de tems pour y penſer; mais l'Officier lui répondit en propres termes, que tout homme qui peut être capable de ſe marier après y avoir ſongé quatre mois, étoit un fou à lier. Je voi, dit-il, que je le ſuis, l'empreſſement que j'ai d'aller à l'Egliſe avec Mademoiſelle *D**** me convainc de ma folie: ſi vous avez de l'eſtime pour elle, ne permettez pas qu'elle épouſe un Cavalier ſi prompt à faire des extravagances, pour moi je vous déclare, Monſieur, que le peu de raiſon & de jugement libre qui me reſtent encore me ſerviront à me conſoler de la perte que je fais d'elle, & à me repentir de l'avoir voulu rendre

auſſi

auſſi malheureuſe que moi. Ce diſcours ſurprit l'Evêque, le Gouverneur l'entendant, & généralement tous les autres Officiers mariez, leſquels euſſent été ravis que celui-ci eût donné dans le paneau à leur exemple, tant il eſt vrai que *Solamen Miſeris ſocios habuiſſe doloris*. On ne s'atendoit à rien moins qu'à ce dédit, auſſi mal en prit à ce pauvre Capitaine reformé ; Mr. *de Frontenac* lui fit une injuſtice aſſez grande quelque tems après, en donnant une Compagnie vacante au neveu de Madame *de Pontchartrain*, à ſon préjudice, malgré les ordres de la Cour, ce qui l'obligea de paſſer en France avec moi en 1692.

Pour réprendre le fil de ma narration, vous ſaurez que les *Canadiens* ou *Creoles* ſont bien faits, robuſtes, grands, forts, vigoureux, entreprenans, braves & infatigables, il ne leur manque que la connoiſſance des belles Lettres. Ils ſont preſomptueux & remplis d'eux-mêmes, s'eſtimant au deſſus de toutes les Nations de la Terre, & par malheur ils n'ont pas toute la vénération qu'ils devroient avoir pour leurs parens. Le ſang de *Canada* eſt fort beau, les femmes y ſont généralement belles, les brunes y ſont rares, les ſages y ſont communes ; & les pareſſeuſes y ſont en aſſez grand nombre ; elles aiment le luxe au dernier point, & c'eſt à qui mieux mieux prendra des maris au piege.

Il y auroit de grands abus à reformer en *Canada*. Il faudroit commencer par celui d'empêcher les Eccleſiaſtiques de faire des

visites si fréquentes chez les Habitans, dont ils exigent mal à propos la connoissance des affaires de leurs familles jusqu'au moindre détail, ce qui peut être assez souvent contraire au bien de la Societé par des raisons que vous n'ignorez pas. Secondement, défendre à l'Officier de ne pas retenir la paye de ses Soldats; & d'avoir le soin de leur faire faire le maniement des armes les Fêtes & les Dimanches. Troisiémement, taxer les Marchandises à un prix assez raisonnable, pour que le Marchand y trouvât son compte & son profit, sans écorcher les Habitans & les Sauvages. Quatriémement, défendre le transport de *France* en *Canada*, des brocards, des galons, & rubans d'or ou d'argent, & des dentelles de haut prix. Cinquiémement, ordonner aux Gouverneurs Généraux de ne pas vendre de congez pour aller en traite chez les Sauvages des grands Lacs. Sixiémement, établir des Cures fixes. Septiémement, former & discipliner les milices, pour s'en servir dans l'occasion aussi utilement que des troupes. Huitiémement, établir les Manufactures de toiles, d'étoffes, &c. Mais la principale chose seroit d'empêcher que les Gouverneurs, les Intendans, le Conseil Souverain, l'Evêque & les Jesuïtes ne se partageassent en factions, & ne cabalassent les uns contre les autres; car les suites ne peuvent être que préjudiciables au service du Roi, & au répos public. Aprés cela ce Païs vaudroit la moitié plus que ce qu'il vaut à present.

Je

Je suis surpris qu'au lieu de faire sortir de *France* les *Protestans* qui passant chez nos ennemis, ont causé tant de dommage au Royaume par l'argent qu'ils ont aporté dans leurs Païs, & par les Manufactures qu'ils y ont établi, on ne les ait pas envoyez en *Canada*. Je suis persuadé que si on leur avoit donné de bonnes assurances pour la liberté de conscience, il y en a quantité qui n'auroient pas fait difficulté de s'y établir. Quelques personnes m'ont répondu à ce sujet que le remede eût été pire que le mal, puisqu'ils n'auroient pas manqué tôt ou tard d'en chasser les Catholiques par le secours des *Anglois*; mais je leur ai fait entendre que les *Grecs* & les *Armeniens* sujets du *Grand Seigneur*, quoique de Nation & de Religion differente de celles des *Turcs*, n'ayant presque jamais imploré l'assistance des Puissances étrangeres pour se rebeller & secouër le joug, on avoit plus de raison de croire que les *Huguenots* auroient toûjours conservé la fidelité dûë à leur Souverain. Quoiqu'il en soit, je parle à peu près comme ce Roi d'*Aragon* qui se vantoit d'avoir pû donner de bons conseils à Dieu pour la symmetrie & le cours des Astres s'il eût daigné le consulter. Je dis aussi que si le Conseil d'Etat eut suivi les miens, la *Nouvelle France* auroit été dans trente ou quarante ans un Royaume plus beau & plus florissant que plusieurs autres de l'*Europe*.

Intérêts des François *& des* Anglois *de l'*Amerique Septentrionale.

COmme la *Nouvelle France* & la *Nouvelle Angleterre* ne subsistent que par les pêches de *Moruës*, & par le Commerce de toutes sortes de Pelleteries, il est de l'interêt de ces deux Colonies, de tâcher d'augmenter le nombre des Vaisseaux qui servent à cette pêche, & d'encourager les Sauvages à chasser des Castors, en leur fournissant les armes & les munitions dont ils ont besoin. Tout le monde sait que la *Morue* est d'une grande consomption dans tous les païs Meridionaux de l'*Europe*, & qu'il y a peu de marchandise de plus prompt ni de meilleur debit, sur tout lorsqu'elle est bonne & bien conditionnée.

Ceux qui prétendent que la destruction des *Iroquois* seroit avantageuse aux Colonies de la *Nouvelle France*, ne connoissent pas les véritables intérêts de ce païs-là, puisque si cela étoit les Sauvages qui sont aujourd'hui les amis des *François* seroient alors leurs plus grands ennemis, n'en ayant plus à craindre d'autres. Ils ne manqueroient pes d'appeller les *Anglois*, à cause du bon marché de leurs Marchandises, dont ils font plus d'état que des nôtres : ensuite tout le Commerce de ce grand Païs seroit perdu pour nous.

Il seroit donc de l'intérêt des *François* que les *Iroquois* fussent affoiblis, mais non pas

pas totalement defaits ; il eſt vrai qu'ils ſont aujourd'hui trop puiſſans, ils égorgent tous les jours nos Sauvages alliez. Leur but eſt de faire perir toutes les Nations qu'ils connoiſſent, quelque éloignées qu'elles puiſſent être de leur païs. Il faudroit tâcher de les réduire à la moitié de ce qu'ils ſont, s'il étoit poſſible, mais on ne s'y prend pas comme il faut : il y a plus de trente ans que leurs anciens ne ceſſent de remontrer aux Guerriers des cinq Nations, qu'il eſt expédient de ſe défaire de tous les peuples ſauvages de *Canada*, afin de ruïner le Commerce des *François*, & de les chaſſer enſuite de ce Continent ; c'eſt la raiſon qui leur fait porter la guerre juſqu'à quatre ou cinq cens lieuës de leur Païs, après avoir détruit pluſieurs Nations differentes en divers lieux, comme je vous l'ai déja expliqué.

Il ſeroit aſſez facile aux *François* d'attirer les *Iroquois* dans leur parti, de les empêcher de tourmenter leurs Alliez, & de faire en même tems avec quatre *Nations Iroquoiſes*, tout le commerce qu'elles font avec les Anglois de la *Nouvelle York*. Cela ſe pourroit aiſément exécuter, moyennant dix mille écus par an qu'il en coûteroit au Roi : voici comment. Il faudroit premiérement rétablir au *Fort Frontenac* les Barques qui y étoient autrefois, afin de tranſporter aux Riviéres des *Tſonontoüans* & des *Onnontagues* les Marchandiſes qui leur ſont propres, & ne les leur vendre que ce qu'elles auroient coûté en *France* ; cela n'iroit tout au plus qu'à

qu'à dix mille écus de transport. Sur ce pied-là, je suis persuadé que les *Iroquois* ne seroient pas si fous de porter un seul Castor chez les *Anglois* par quatre raisons : la premiére, parce qu'au lieu de soixante ou quatre-vint lieuës qu'ils seroient obligez de les transporter sur leur dos à la *Nouvelle York*, ils n'en auroient que sept ou huit à faire de leurs Villages jusqu'aux Rives du *Lac de Frontenac*; la deuxiéme qu'étant impossible aux *Anglois* de leur donner des Marchandises à si bon marché, sans y perdre considerablement, il n'y a point de Negociant qui ne renonçât à ce commerce. La troisiéme consiste en la difficulté de subsister dans le chemin de leurs Villages à la *Nouvelle York*, y allant en grand nombre crainte de surprise, car j'ai déja dit en plusieurs endroits que les bêtes fauves manquent en leurs Païs. La quatriéme c'est qu'en s'écartant de leurs Villages pour aller si loin, ils exposent leurs femmes, leurs enfans & leurs vieillards en proye à leurs ennemis, qui pendant ce tems-là peuvent les tuer ou les enlever comme il est arrivé déja deux fois. Il faudroit outre cela leur faire des présens toutes les années, en les exhortant à laisser vivre paisiblement nos Sauvages Alliez, lesquels sont assez sots de se faire la guerre entre eux, au lieu de se liguer contre les *Iroquois* qui sont les Ennemis les plus redoutables qu'ils ayent à craindre ; en un mot il faudroit mettre en execution le projet d'entreprise dont je vous ai parlé en ma 23. Lettre.

C'est

C'eſt une ſottiſe de dire que ces Barbares dépendent des *Anglois* ; cela eſt ſi peu vrai que quand ils vont troquer leurs péleteries à la *Nouvelle York*, ils ont l'audace de taxer eux-mêmes les Marchandiſes dont ils ont beſoin, lorſque les Marchands les veulent vendre trop cher. J'ai déja dit pluſieurs fois qu'ils ne les conſidérent que par raport au beſoin qu'ils en ont, qu'ils ne les traitent de fréres & d'amis que par cette ſeule raiſon, & que ſi les *François* leur donnoient à meilleur marché les néceſſitez de la vie, les armes & la munition &c. ils n'iroient pas ſouvent aux Colonies *Angloiſes*. Voilà une des principales affaires à quoi l'on devroit ſonger ; car ſi cela étoit ils ſe donneroient bien garde d'inſulter nos Sauvages amis & Alliez non plus que nous. Les Gouverneurs Généraux de *Canada* dévroient employer les habiles gens du Païs qui connoiſſent nos Peuples conféderez, pour les obliger à vivre en bonne intelligence, ſans ſe faire la guerre les uns aux autres ; car la plûpart des Nations du Sud ſe détruiſent inſenſiblement, ce qui fait un vrai plaiſir aux *Iroquois*. Il ſeroit facile d'y mettre ordre en les menaçant de ne plus porter de Marchandiſes à leurs Villages. Il faudroit outre cela tâcher d'engager deux ou trois Nations de demeurer enſemble, comme ſont les *Outaouas* & les *Hurons* ou les *Sakis* & les *Pouteouatamis* (appellez *Puants.*) Si tous ces Peuples nos confederez étoient d'accord & que leurs démêlez ceſſaſſent, ils ne s'ocuperoient plus ſi ce n'eſt

n'eſt à chaſſer des Caſtors, ce qui rendroit le Commerce plus abondant ; & d'ailleurs ils ſeroient en état de ſe liguer enſemble, lors que les *Iroquois* ſe mettroient en devoir d'attaquer les uns ou les autres.

L'intérêt des *Anglois* eſt de leur perſuader que les *François* ne tendent qu'à les perdre, qu'ils n'ont autre choſe en vûë que de les détruire lors qu'ils en trouveront l'occaſion ; que plus le *Canada* ſe peuplera & plus ils auront ſujet de craindre ; qu'ils doivent bien ſe garder de faire aucun Commerce avec eux, de peur d'être trahis par toutes ſortes de voyes ; qu'il eſt de la derniére importance de ne pas ſouffrir que le Fort de *Frontenac* ſe rétabliſſe, non plus que les Barques, puis qu'en vingt-quatre heures on pourroit faire des deſcentes au pied de leurs Villages, pour enlever leurs Vieillards, leurs femmes & leurs enfans pendant qu'ils ſeroient occupez à faire leurs Chaſſes de Caſtors durant l'Hiver ; qu'il eſt de leur intérêt de leur faire la guerre de tems en tems, ravageant les Côtes & les Habitations de la tête du Païs, afin d'obliger les Habitans d'abandonner le Païs, & dégoûter en même tems ceux qui auroient envie de quitter la *France* pour s'établir en *Canada*, & qu'en tems de Paix il leur eſt de conſéquence d'arrêter les Coureurs de bois aux Cataractes de la Riviére des *Outaouas* pour confiſquer les armes & munitions de guerre qu'ils portent aux Sauvages des Lacs.

Il faudroit auſſi que les *Anglois* engageaſſent

ent les *Tsonontouans* ou les *Goyogoans* à s'al-er établir vers l'embouchûre de la *Riviére le Condé* sur le bord du *Lac Errié*, & qu'en même tems ils y construisissent un Fort & les Barques longues ou Brigantins, ce poste seroit le plus avantageux & le plus propre de tous ces Païs-là, par une infinité de rai-sons que je suis obligé de taire. Outre ce Fort, ils en devroient faire un autre à l'em-bouchure de la *Riviére des François*, alors il est constant qu'il seroit de toute impossi-bilité aux Coureurs de bois de jamais remet-tre le pied dans les Lacs.

Il est encore de leur intérêt d'attirer à leur parti les Sauvages de l'*Acadie*; ils le peuvent faire avec peu de dépense; ceux de la *Nouvelle Angleterre* devroient y songer, aussi-bien que de fortifier les Ports où ils pê-chent les *Moruës*. A l'égard des équipe-mens de Flotes pour enlever des Colonies, je ne leur conseillerois pas d'en faire; car supposé qu'ils fussent assurez du succès de leurs entrepriſes, il n'y a que quelques Pla-ces, dont on pourroit dire que le jeu vau-droit la chandelle.

Je conclus & finis en disant que les *An-glois* de ces Colonies ne se donnent pas as-sez de mouvement, ils sont un peu trop indolents; les Coureurs de bois *François* sont plus entreprenants qu'eux, & les *Ca-nadiens* sont assurément plus actifs & plus vigilants. Il faudroit donc que ceux de la *Nouvelle York* tâchassent d'augmenter leur Commerce de Pelleteries, en faisant des entrepriſes bien concertées, & que ceux de la *Nou-*

Nouvelle Angleterre s'efforçaſſent à rendr
la Pêche des *Moruës* plus profitable à cett
Colonie, en s'y prenant de la maniére qu
bien d'autres gens feroient, s'ils étoien
auſſi bien ſituez qu'eux. Je ne parle poin
des Limites de la *Nouvelle France* & de l
Nouvelle Angleterre, puis que juſqu'à pré
ſent elles n'ont jamais été bien réglées
quoi qu'il ſemble qu'en pluſieurs Traite
de Paix entre ces deux Royaumes, les bor
nes ayent été comme marquées en certain
Lieux. Quoi qu'il en ſoit, la déciſion en
eſt délicate pour un homme qui n'en ſau
roit parler, ſans s'attirer de méchantes af
faires.

Habits, Logemens, Complexion & tem-pérament des Sauvages.

LEs Chronologiſtes *Grecs*, qui ont di-viſé les tems en ἄδηλον, ce qui eſt caché ; μυθικὸν & ἡρωικὸν, ce qui eſt fa-buleux ; ἱστορικὸν, ce qu'ils ont eu pour vé-ritable ; ſe ſeroient bien pû paſſer d'écrire cent rêveries ſur l'Origine des Peuples de la Terre, puis que l'uſage de l'Ecriture leur étant inconnu devant le Siége de *Troye*, il faut qu'ils s'en ſoient rapportez aux Manuſcrits fabuleux des *Egyptiens* & des *Chaldéens*, gens viſionnaires & ſuper-ſtitieux. Or ſuppoſons que ceux-ci ſoient les Inventeurs de cette Ecriture, comment pourra-t-on ajoûter foi à tout ce qu'ils diſent

ſent être arrivé avant qu'ils euſſent trou-
é cette invention. Apparemment ils n'é-
ient ni plus éclairez, ni plus ſavans
hronologiſtes que les *Ameriquains*, de
rte que ſur ce pied-là ils auroient été
rt embarraſſez à raconter fidélement les
vantures & les Faits de leurs Ancê-
es. Je ſuis maintenant convaincu que
Tradition eſt trop ſuſpecte, inconſtan-
, obſcure, incertaine, trompeuſe & va-
ue, pour ſe fier à elle ; J'ai obligation
e cette idée aux Sauvages de *Canada*,
ui ignorant ce qui s'eſt paſſé dans leur
aïs il y a deux cens ans, me font révo-
uer en doute la pureté & l'incorruptibi-
té de la Tradition. Il eſt aiſé de juger,
ür ce Principe, que ces pauvres Peuples
ávent auſſi peu leur Hiſtoire & leur Ori-
ine, que les *Grecs* & les *Chaldéens* ont
û la leur. Contentons-nous donc, Mon-
ieur, de croire qu'ils ſont deſcendus com-
ne vous & moi, du bon homme Adam;
Ignaras Hominum ſuſpendunt Numina mentes.

J'ai lû quelques Hiſtoires de *Canada* que
les Religieux ont écrit en divers tems. Ils
ont fait quelques deſcriptions aſſez ſimples
& exactes des Païs qui leur étoient con-
nus. Mais ils ſe ſont groſſiérement trom-
pez dans le recit qu'ils font des mœurs,
des maniéres, &c. des Sauvages. Les Re-
colets les traitent de gens ſtupides, groſ-
ſiers, ruſtiques, incapables de penſer & de
refléchir à quoi que ce ſoit. Les Jeſuites
tiennent un langage très-différent, car ils
ſoû-

ſoûtiennent qu'ils ont du bon ſens, de l
mémoire, de la vivacité d'eſprit, mêlé
d'un bon jugement. Les premiers diſen
qu'il eſt inutile de paſſer ſon tems à prê
cher l'Evangile à des gens moins éclaire
que les Animaux. Les ſeconds prétenden
au contraire, que ces Sauvages ſe font un
plaiſir d'écouter la Parole de Dieu, &
qu'ils entendent l'Ecriture avec beaucou
de facilité. Je ſai les raiſons qui font par
ler ainſi les uns & les autres ; elles ſon
aſſez connuës aux perſonnes qui ſaven
que ces deux Ordres de Religieux ne s'ac
cordent pas trop bien en *Canada*. J'ai déj
vû tant de Relations pleines d'abſurditez
quoi que les Auteurs paſſaſſent pour de
Saints, qu'à préſent je commence à croir
que toute Hiſtoire eſt un Pyrrhoniſme per
pétuel. Si je n'avois pas entendu la Langue
des Sauvages, j'aurois pû croire tout ce
qu'on a écrit à leur égard, mais depuis que
j'ai raiſonné avec ces Peuples, je me ſuis
entiérement deſabuſé, connoiſſant que les
Recolets & les Jeſuites ſe ſont contentez
d'effleurer certaines choſes, ſans parler de
la grande oppoſition qu'ils ont trouvé de
la part de ces Sauvages à leur faire enten-
dre les véritez du Chriſtianiſme. Les uns
& les autres ſe ſont bien gardez de toucher à
cette corde-là par de bonnes raiſons. Je vous
avertis que je ne parle ſeulement que des
Sauvages de *Canada*, ſans y comprendre
ceux qui habitent au delà du Fleuve de
Miſſiſipi, dont je n'ai pû connoître les
mœurs & les maniéres comme il faut,
parce

couleur preſque olivâtre, & leurs viſages
ſont

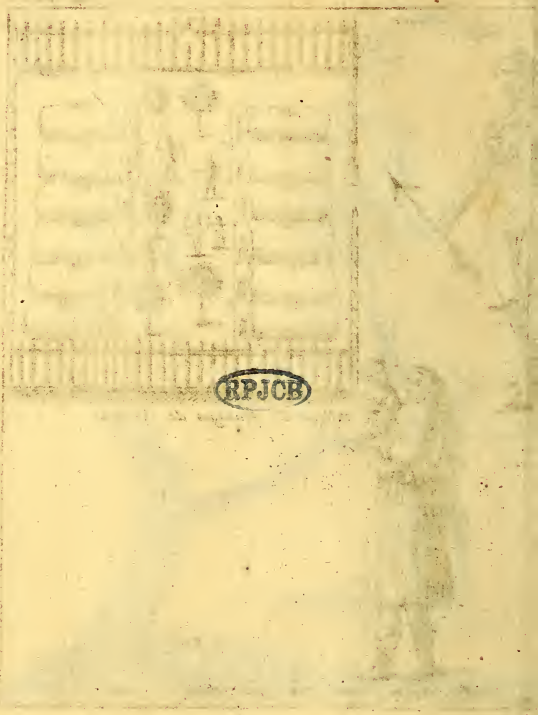
mœurs & les maniéres comme il faut,
parce

auvage se promenant
ns le village

Village des Sauvages de Canada

femme Sauvage portant son enfant entre ses bras

couleur presque olivâtre, & leurs visages
sont


BPJCB

mœurs & les maniéres comme il faut,
parce

ce que leurs Langues me sont incon-
ës, & que d'ailleurs, le tems ne m'a pas
rmis de faire un assez long séjour dans
ır Païs. J'ai dit dans mon Journal du
oyage de la *Riviére Longue*, qu'ils étoient
trêmement polis, il est facile d'en juger
r les circonstances que vous avez pû re-
arquer.

Ceux qui ont dépeint les *Sauvages* velus
mme des Ours, n'en avoient jamais vû,
r il ne leur paroît ni poil, ni barbe, en
ıl endroit du corps, non plus qu'aux
mmes, qui n'en ont pas même sous les
ſſelles, s'il en faut croire les gens qui
oivent le savoir mieux que moi. Ils sont
énéralement droits, bien faits, de belle
ille, & mieux proportionnez pour les
'mériquaines, que pour les *Européenes*;
es *Iroquois* sont plus grands, plus vaillans
t plus ruſez que les autres Peuples; mais
ioins agiles & moins adroits, tant à la
uerre qu'à la chaſſe, où ils ne vont ja-
nais qu'en grand nombre. Les *Ilinois*,
es *Oumamis*, les *Outagamis* & quelques
utres Nations sont d'une taille médiocre,
ourant comme des lévriers, s'il m'est per-
nis de faire cette comparaison. Les *Ou-*
aouas & la plûpart des autres Sauvages du
Nord (à la réserve des *Sauteurs* & des *Cli-*
linos) sont des poltrons, laids & malfaits.
Les *Hurons* sont braves, entreprenans &
ſpirituels, ils reſſemblent aux *Iroquois* de
aille & de viſage.

Les *Sauvages* sont tous sanguins, & de
couleur preſque olivâtre, & leurs viſages
sont

ſont beaux en général, auſſi-bien que leur taille. Il eſt très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de boſſus, d'aveugles, de muets, &c. Ils ont les yeux gros & noirs de même que les cheveux, les dents blanches comme l'yvoire, & l'air qui ſort de leur bouche eſt auſſi pur que celui qu'ils reſpirent, quoi qu'ils ne mangent preſque jamais de pain, ce qui prouve qu'on ſe trompe en *Europe*, lors qu'on croit que la viande ſans pain rend l'haleine forte. Ils ne ſont ni ſi forts, ni ſi vigoureux que la plûpart de nos *François*, en ce qui regarde la force du Corps pour porter de groſſes charges, ni celles des bras pour lever un fardeau & le charger ſur le dos. Mais en récompenſe, ils ſont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud ſans en être incommodez; étant toûjours en exercice, courant deçà & delà, ſoit à la Chaſſe, ou à la Pêche, toûjours danſant, & joüant à de certains jeux de Pelotes, où les jambes ſont aſſez néceſſaires.

Les femmes ſont de la taille qui paſſe la médiocre, belles autant qu'on le puiſſe imaginer, mais ſi mal faites, ſi graſſes & ſi peſantes, qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Elles portent leurs cheveux roulez derriére le dos avec une eſpéce de ruban, & ce rouleau leur pend juſqu'à la ceinture; elles ne les coupent jamais, les laiſſant croître pendant toute leur vie ſans y toucher, au lieu que les hommes les coupent tous les mois. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils ſuiviſſent les autres avis de St *Paul*

par

par le même hazard qu'ils suivent celui-là. Elles sont couvertes depuis le coû jusqu'au dessous du genouil, croisant leurs jambes lors qu'elles s'asséyent. Les Filles le font pareillement dès le berceau : je me sers de ce terme de berceau mal à propos, car il n'est pas connu parmi les Sauvages. Les Meres se servent de certaines petites planches rembourrées de coton, sur lesquelles il semble que leurs Enfans ayent le dos colé ; d'ailleurs ils sont emmaillotez à nôtre maniére, avec des langes soûtenus par de petites bandes passées dans les trous qu'on fait à côté de ces planches. Elles y attachent aussi des cordes pour suspendre leurs enfans à des branches d'arbres, lors qu'elles ont quelque chose à faire, dans le tems qu'elles sont au bois. Les Vieillards & les hommes mariez ont une piéce d'étoffe qui leur couvre le derriére & la moitié des cuisses par devant, au lieu que les jeunes gens sont nuds comme la main. Ils disent que la nudité ne choque la bienséance que par l'usage, & par l'idée que les *Européens* ont attaché à cet état. Cependant, les uns & les autres portent négligemment une couverture de peau ou d'écarlate sur leur dos, lors qu'ils sortent de leurs Cabanes pour se promener dans le Village, ou faire des visites. Ils portent des Capots, selon la saison, lors qu'ils vont à la guerre ou à la chasse, tant pour se parer du froid durant l'Hiver, que des moucherons pendant l'Eté. Ils se servent alors de certains Bonnets de la figure ou de

la forme d'un Chapeau, & des Souliers de peau d'Elan ou de Cerf, qui leur montent jusqu'à mi-jambe. Leurs Villages sont fortifiez de doubles palissades d'un bois très-dur, grosses comme la cuisse, de 15. pieds de hauteur, avec de petits quarrez au milieu des Courtines. Leurs Cabanes ont ordinairement 80. pieds de longueur, 25. ou 30. de largeur, & 20. de hauteur. Elles sont couvertes d'écorce d'Ormeau, ou de bois blanc. On voit deux estrades l'une à droit & l'autre à gauche, de neuf pieds de largeur, & d'un pied d'élevation. Ils font leurs feux entre ces deux estrades, & la fumée sort par des ouvertures faites sur le sommet de ces Cabanes. On voit de petits Cabinets ménagez le long de ces estrades, dans lesquels les filles ou les gens mariez ont coûtume de coucher sur de petits lits élevez d'un pied tout au plus. Au reste, trois ou quatre familles demeurent dans une même Cabane.

Les Sauvages sont fort sains & exemts de quantité de maladies dont nous sommes attaquez en *Europe*, comme de paralysie, d'hydropisie, de goute, de phtisie, d'asthme, de gravelle & de pierre. Ils sont sujets à la petite verole & aux pleuresies. Quand un homme meurt à l'âge de soixante ans, ils disent qu'il est mort jeune, parce qu'ils vivent ordinairement quatre-vingt jusqu'à cent ans, & même j'en ai vû deux qui alloient beaucoup au delà. Cependant il s'en trouve qui ne poussent pas si loin par leur propre faute, car ils s'empoisonnent quel

quelquefois, comme je vous l'expliquerai ailleurs ; il semble qu'ils suivent assez bien en cette occasion les maximes de *Zenon* & des *Stoiciens*, qui soûtiennent qu'il est permis de se donner la mort ; d'où je conclus qu'ils sont aussi fous que ces grands Philosophes.

Mœurs & Manières des Sauvages.

LEs *Sauvages* ne connoissent ni le tien, ni le mien, car on peut dire que ce qui est à l'un est à l'autre. Lors qu'un *Sauvage* n'a pas réüssi à la Chasse des *Castors*, ses Confréres le secourent sans en être priez. Si son fusil se creve ou se casse, chacun d'eux s'empresse à lui en offrir un autre. Si ses enfans sont pris ou tuez par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Il n'y a que ceux qui sont Chrétiens, & qui demeurent aux portes de nos Villes, chez qui l'argent soit en usage. Les autres ne veulent ni le manier, ni même le voir, ils l'appellent le Serpent des *François*. Ils disent qu'on se tuë, qu'on se pille, qu'on se diffame, qu'on se vend, & qu'on se trahit parmi nous pour de l'argent ; que les Maris vendent leurs Femmes, & les Meres leurs Filles pour ce métal. Ils trouvent étrange que les uns ayent plus de bien que les autres, & que ceux qui en ont le plus soient estimez davantage que ceux qui en ont le moins. Enfin, ils disent que le titre de *Sauvages*, dont nous les qualifions,

nous conviendroit mieux que celui d'hom
mes, puis qu'il n'y a rien moins que d
l'homme ſage dans toutes nos actions
Ceux qui ont été en *France* m'ont ſouven
tourmenté ſur tous les maux qu'ils y on
vû faire, & ſur les deſordres qui ſe com-
mettent dans nos Villes, pour de l'argent
On a beau leur donner des raiſons pou
leur faire connoître que la proprieté des
biens eſt utile au maintien de la Societé;
ils ſe moquent de tout ce qu'on peut dire
ſur cela. Au reſte, ils ne ſe querellent,
ni ne ſe battent, ni ne ſe volent, & ne
médiſent jamais les uns des autres. Ils ſe
moquent des Sciences & des Arts, ils ſe
raillent de la grande ſubordination qu'ils
remarquent parmi nous. Ils nous traitent
d'eſclaves, ils diſent que nous ſommes des
miſérables dont la vie ne tient à rien, que
nous nous dégradons de nôtre condition,
en nous réduiſant à la ſervitude d'un ſeul
homme qui peut tout, & qui n'a d'autre
loi que ſa volonté; que nous nous battons
& nous querellons inceſſamment, que les
enfans ſe moquent de leurs peres, que nous
ne ſommes jamais d'accord; que nous
nous empriſonnons les uns les autres;
& que même nous nous détruiſons en pu-
blic. Ils s'eſtiment au delà de tout ce qu'on
peut s'imaginer, & alléguent pour toute
raiſon qu'ils ſont auſſi grands maîtres les
uns que les autres, parce que les hommes
étant pêtris d'un même limon, il ne doit
point y avoir de diſtinction, ni de ſubor-
dination entre eux. Ils prétendent que leur
con-

contentement d'esprit surpasse de beaucoup nos richesses ; que toutes nos Sciences ne valent pas celle de savoir passer la vie dans une tranquillité parfaite ; qu'un homme n'est homme chez nous qu'autant qu'il est riche. Mais que parmi eux, il faut pour être homme avoir le talent de bien courir, chasser, pêcher, tirer un coup de fléche & de fusil, conduire un Canot, savoir faire la guerre, connoître les Forêts, vivre de peu, construire des Cabanes, couper des arbres, & savoir faire cent lieuës dans les Bois sans autre guide ni provision que son arc & ses fléches. Ils disent encore que nous sommes des trompeurs qui leur vendons de très-mauvaises Marchandises quatre fois plus qu'elles ne valent, en échange de leurs *Castors* ; Que nos fusils crevent à tout moment & les estropient, après les avoir bien payez. Je voudrois avoir le tems de vous raconter toutes les sottises qu'ils disent touchant nos maniéres, il y auroit dequoi m'occuper dix ou douze jours.

Ils ne mangent que du rôti & du bouilli, avalant quantité de bouillons de viande & de poisson. Ils ne peuvent souffrir le goût du sel, ni des épiceries : ils sont surpris que nous puissions vivre trente ans, à cause de nos vins, de nos épiceries, & de l'usage immodéré des femmes. Ils dînent ordinairement quarante ou cinquante de compagnie, & quelquefois ils sont plus de trois cens. Le prélude est une danse de deux heures avant le repas, chacun y chan-

tant ſes exploits & ceux de ſes Ancêtres. Celui qui danſe eſt ſeul en cette occaſion, & les autres ſont aſſis ſur le derriére, qui marquent la cadence par un ton de voix, *hé*, *hé*, *hé*, *hé*, & chacun ſe leve à ſon tour pour faire ſa danſe.

Les Guerriers n'entreprennent jamais rien ſans la délibération du *Conſeil*, qui eſt compoſé de tous les Anciens de la Nation, c'eſt à dire, des Vieillards au deſſus de ſoixante ans. Avant que ce *Conſeil* s'aſſemble, le Crieur avertit par les cris qu'il fait dans toutes les ruës du Village : alors ces vieilles gens accourent à certaine Cabane deſtinée exprès pour cela, où ils s'aſſeyent ſur le derriére en forme de *lozange*, & après qu'on a déliberé ſur ce qu'il eſt à propos de faire pour le bien de la Nation, l'Orateur ſort de la Cabane & les jeunes gens le renferment au centre d'un Cercle qu'ils compoſent ; enſuite ils écoutent avec beaucoup d'attention les délibérations des Vieillards, en criant à la fin de toutes les périodes, *voilà qui eſt bien.*

Toutes ces danſes peuvent être comparées à la Pyrrhique *de* Minerve, *car les Sauvages obſervent, en danſant d'une gravité ſinguliére, les Cadences de certaines Chanſons, que les Milices* Grecques *d'* Achille, *appelloient* Hyporchematiques. *Il n'eſt pas facile de ſavoir ſi les Sauvages les ont apprîſes des* Grecs, *ou ſi les* Grecs *les ont apprîſes des Sauvages.*

Ils ont pluſieurs ſortes de danſes, la principale eſt celle du *Calumet*, les autres ſont la danſe du *Chef*, la danſe de *Guerre*, la danſe de *Mariage*, & la danſe du *Sacrifice*. Elles ſont différentes les unes des autres, tant pour la cadence que pour les ſauts : mais il me ſeroit impoſſible d'en faire la deſcription, par le peu de rapport que

que ces danſes ont avec les nôtres. Celle du *Calumet* eſt la plus belle & la plus grave. Il eſt vrai qu'on ne la danſe qu'en certaines occaſions, c'eſt à dire, lors que les Etrangers paſſent dans leur Païs, ou que leurs ennemis envoyent des Ambaſſadeurs pour faire des propoſitions de Paix. Si c'eſt par terre que les uns ou les autres s'approchent du Village, lors qu'ils ſont prêts d'y entrer, ils députent un des leurs, qui s'avance en criant, qu'il porte le Calumet de Paix; cependant les autres s'arrêtent juſqu'à ce qu'on leur crie de venir. Alors quelques jeunes gens ſortent du Village, à la porte duquel ils forment un ovale, & les Etrangers s'approchant juſques-là, ils danſent tous à la fois en formant un ſecond ovale à l'entour du porteur de ce Calumet. Cette danſe dure une demi-heure. Enſuite on vient recevoir en cérémonie les Voyageurs pour les conduire au Feſtin. Les mêmes cérémonies s'obſervent envers les étrangers qui viennent par eau; avec cette différence qu'ils envoyent un Canot juſqu'au pied du Village, portant le Calumet de Paix à la proue en forme de mât, & qu'il en part un du Village pour aller au devant. La danſe de Guerre ſe fait en rond, pendant laquelle les Sauvages ſont aſſis ſur le derriére. Celui qui danſe ſe promene en danſant à droit & à gauche, il chante en même tems ſes Exploits, & coux de ſes Ayeuls. A la fin de chaque Exploit, il donne un coup de maſſuë ſur un poteau planté au centre

du Cercle, près de certains Joüeurs qui battent la mesure sur une espece de timbale. Chacun se leve à son tour pour chanter la chanson, c'est ordinairement lorsqu'ils vont à la guerre, ou lorsqu'ils en reviennent.

La plus grande passion des Sauvages, est la haine implacable qu'ils portent à leurs ennemis, c'est-à-dire, à toutes les Nations avec lesquelles ils sont en guerre ouverte. Ils se piquent aussi beaucoup de valeur, mais à cela près ils sont de la derniére indolence sur toutes choses. L'on peut dire qu'ils s'abandonnent tout-à-fait à leur temperament, & que leur Societé est toute machinale. Ils n'ont ni Loix, ni Juges, ni Prêtres, ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend fort circonspects dans leurs paroles & dans leurs actions. Ils gardent un certain milieu entre la gayeté & la mélancolie. Nôtre vivacité leur paroit insuportable, & il n'y a que les jeunes gens qui aprouvent nos maniéres.

J'ai vû souvent des Sauvages qui revenant de fort loin disoient à la famille pour tout compliment, *j'arrive, je vous souhaite à tous beaucoup d'honneur.* En suite ils fument leur pipe tranquillement sans interroger, & lorsqu'elle est finie, ils disent, *écoutez Parens, je viens d'un tel endroit, j'ai vû telle chose*, &c. Quand on les interroge, leur réponse est concise & presque monosyllabique, à moins qu'ils ne soient dans le Conseil, autrement vous les entendez dire,

ET LEGES ET SCEPTRA TERIT.

EPJCB

dire, *Voilà qui eſt bien*, *cela ne vaut rien*, *cela eſt admirable*, *cela eſt raiſonnable*, *cela eſt de valeur*.

Qu'on vienne annoncer à un Pere de famille, que ſes enfans ſe ſont ſignalez contre les ennemis, & qu'ils ont fait pluſieurs eſclaves, il ne répondra que par un, *voilà qui eſt bien*, ſans s'informer du reſte. Qu'on lui diſe que ſes enfans ont été tuez, il dit d'abord *cela ne vaut rien*, ſans demander comment la choſe eſt arrivée. Qu'un Jeſuite leur prêche les véritez de la Religion Chrétienne, les Prophetics, les Miracles, &c. ils le payeront d'un *cela eſt admirable*, & rien plus. Qu'un *François* leur parle des Loix du Royaume, de la juſtice, des mœurs & des maniéres des *Européens*, ils répeteront cent fois, *cela eſt raiſonnable*; qu'on leur parle de quelque entrepriſe qui ſoit d'importance ou difficile à executer, ou qui demande que l'on y faſſe quelques réflexions, ils diront que *cela eſt de valeur*, ſans s'expliquer plus clairement, & ils écouteront juſqu'à la fin avec une grande attention. Cependant il faut remarquer que lors qu'ils ſont avec des Amis ſans témoins, & ſur tout dans le tête à tête, ils raiſonnent avec autant de hardieſſe que lors qu'ils ſont dans le Conſeil. Ce qui paroîtra extraordinaire, c'eſt que n'ayant pas d'étude, & ſuivant les pures lumiéres de la Nature, ils ſoient capables malgré leur ruſticité, de fournir à des converſations qui durent ſouvent plus de trois heures, leſquelles roulent ſur toutes ſortes de matiéres, & dont

ils se tirent si bien, que l'on ne regrette jamais le tems qu'on a passé avec ces Philosophes rustiques.

Lorsqu'on va visiter un *Sauvage*, on dit en entrant dans sa Cabane, *je viens voir un tel.* Alors Péres, Méres, Femmes & Enfans sortent ou se tirent à quartier vers l'une des extrémitez de la Cabane, qui que ce soit ne vient interrompre la conversation ; la coûtume de celui qui est visité, est d'offrir à boire, à manger, ou à fumer, & comme les compliments ne sont pas de mise chez ces Peuples, l'on agit chez eux avec une entiére liberté. S'il arrive qu'on visite la Femme ou les Filles du même *Sauvage*, on dit en entrant *je viens voir une telle*, chacun se retire de même, & on demeure seul avec celle qu'on vient voir ; au reste, on ne leur parle jamais d'amouretes durant le jour, comme je l'expliquerai ailleurs.

Rien ne m'a tant surpris que de voir l'issuë des disputes qui surviennent au jeu entre les enfans : ils se disent l'un à l'autre de trois ou quatre pas après s'être un peu échaufez, *tu n'as point d'esprit*, *tu és méchant*, *tu as le cœur gâté.* Cependant leurs Camarades qui les renferment comme dans un cercle, écoutent tout sans prendre aucun parti jusqu'à ce qu'ils reprennent le jeu ; que si par hasard ils veulent en venir aux mains, ils se divisent en deux troupes, & les ramenent à leurs Cabanes.

Quoi que les *Sauvages* n'ayent aucune connoissance de la Géographie non plus que des

des autres Sciences, ils font les Cartes du Monde les plus correctes des Païs qu'ils connoiſſent, auxquelles il ne manque que les *Latitudes* & les *Longitudes* des lieux. Ils y marquent le vrai Nord ſelon l'*Etoile Polaire*, les Ports, les Havres, les Riviéres, les Anſes & les Côtes des Lacs, les Chemins, les Montagnes, les Bois, les Marais, les Prairies, &c. en comptant les diſtances par journées, demi-journées de Guerriers, chaque journée valant cinq lieuës. Ils font ces Cartes Chorographiques particuliéres ſur des écorces de Bouleau, & toutes les fois que les Anciens tiennent des Conſeils de Guerre & de Chaſſe, ils ne manquent pas de les conſulter.

L'Année des *Outaouas*, des *Outagamis*, des *Hurons*, des *Sauteurs*, des *Ilinois*, des *Oumamis*, & de quelques autres Sauvages, eſt compoſée de douze mois Lunaires Synodiques, avec cette différence qu'au bout de trente Lunes ils en laiſſent toûjours paſſer une ſurnumeraire, qu'ils appellent la Lune perduë, enſuite ils continuent leur compte à l'ordinaire. Au reſte, tous ces mois Lunaires ont des noms qui leur conviennent. Ils appellent celui que nous nommons *Mars*, la Lune *aux Vers*, parce que ces animaux ont accoutumé de ſortir dans ce tems-là des creux d'arbre, où ils ſe renferment durant l'Hiver. Celui d'*Avril*, la Lune aux *Plantes*, *Mai* la Lune aux *Hirondeles*, ainſi des autres. Je dis donc qu'au bout de trente mois Lunaires, le

premier qui suit est surnumeraire & ils ne le comptent pas; par exemple: nous sommes à present dans la Lune de Mars, que je suppose être le trentiéme mois Lunaire, & par conséquent le dernier de cette époque, sur ce pied-là celle d'Avril devroit la suivre immédiatement; cependant ce sera la Lune perduë qui passera la premiére, parce qu'elle est la trente-uniéme. Ensuite celle d'Avril entrera & on commencera en même tems le période de ces trente mois Lunaires Synodiques, qui font environ deux ans & demi. Comme ils n'ont point de semaines, ils sont obligez de compter depuis le premier jusqu'au vingt-sixiéme de ces sortes de mois; ce qui contient justement cet espace de tems qui court depuis l'instant que la Lune commence à faire voir le fil de son croissant sur le soir, jusqu'à ce qu'après avoir fini son période elle devient presque imperceptible au matin, ce qu'on appelle mois d'illumination. Par exemple un Sauvage dira, je partis le premier du mois des Eturgeons (qui est celui d'Août) & je revins le 29. du mois au bled d'Inde, qui est celui de Septembre, ensuite le jour suivant qui étoit le dernier je me reposai. Cependant comme il reste encore trois jours & demi de Lune morte, pendant lesquels il est impossible de la voir, ils leur ont donné le nom de jours nuds.

Ils ont aussi peu d'usage des heures que des semaines, n'ayant jamais eu l'industrie de faire des Horloges ou des sabliers pour divi-

diviſer le jour naturel en parties égales, par le moyen de ces petites machines ; de ſorte qu'ils ſont obligez de régler le jour artificiel de même que la nuit par quart, demi quart, moitié, trois quarts, Soleil levant & couchant, Aurore & Vêpre. Mais comme ils ont une idée merveilleuſe de tout ce qui eſt de la portée de leur eſprit, ayant acquis la connoiſſance de certaines choſes par une longue experience & par habitude, comme de traverſer des forêts de cent lieuës en droiture ſans s'égarer ; de ſuivre des piſtes d'un homme ou d'une bête ſur l'herbe & ſur les feuilles ; ils connoiſſent exactement l'heure du jour & de la nuit, quoique le tems étant couvert, le Soleil & les autres Aſtres ne puiſſent paroître. J'attribuë ce talent à une extrême attention qui ne peut être naturel qu'à des gens auſſi peu diſtraits qu'ils le ſont.

Ils ſont plus étonnez de voir reduire en pratique quelques petits problêmes de Géometrie, que nous ne le ſerions de voir changer l'eau en vin. Ils prenoient mon Graphometre pour un *Eſprit, ne concevant pas qu'on pût connoître ſans magie les diſtances des lieux, ſans les meſurer méchaniquement avec des cordes ou des verges. La Longimetrie leur plaît incomparablement davantage que l'Altimetrie, parce qu'ils croyent plus néceſſaire de connoître la largeur d'une Riviére que la hauteur d'un arbre, &c. Je me ſouviens qu'étant un jour dans le Village des *Outaouas* à *Miſſilimakinac*, un eſclave porta dans la Ca-

* *Eſprit, c'eſt une Divinité.*

bane où je me trouvai, une espéce de muid, fait d'une grosse piece de bois mol qu'il avoit artistement percée, dont il prétendoit se servir pour conserver de l'eau d'érable. Tous les Sauvages qui virent ce Vaisseau se prirent à raisonner sur sa capacité, tenant un pot à la main & voulant pour terminer leur different faire porter de l'eau pour le mesurer. Il n'en falut pas davantage, pour m'obliger de gager contr'eux pour un festin, que je trouverois mieux qu'ils ne le pourroient faire, la quantité d'eau que ce Vaisseau pouvoit contenir; de sorte que trouvant ensuite selon ma supputation qu'il en contenoit 248. pots ou environ, j'en fis faire aussi-tôt l'épreuve. Ce qui les surprit davantage fut, qu'il ne s'en faloit qu'un ou deux pots que je n'eusse rencontré juste, & je leur soutins que ces deux pots qui manquoient s'étoient imbibez dans ce bois neuf. Mais ce qui est de plus plaisant, c'est qu'ils me prierent tous de leur aprendre la Stereometrie, afin de pouvoir s'en servir dans le besoin. J'eus beau leur dire qu'il me seroit impossible de pouvoir la leur faire comprendre, leur allegant plusieurs raisons qui auroient convaincu tout autre que des Sauvages. Ils persisterent si fort à me tourmenter, que je fus obligé de les persuader que les Jesuites seuls étoient capables d'en venir à bout.

Les Sauvages préférent les petits Miroirs convexes de deux pouces de Diametre à toute autre sorte, parce qu'on y découvre moins

moins distinctement que sur les grands, les boutons & les tannes qui croissent au visage. Je me souviens qu'étant à *Missilimakinac* un Coureur de bois y porta un Miroir concave assez grand, lequel par conséquent faisoit paroître les visages difformes. Tous les Sauvages qui virent cette piece de Catoptrique, la trouverent aussi miraculeuse que les montres à reveil, les lanternes magiques, & les pagodes à ressort. Ce qui est de plus plaisant, c'est qu'il se trouva dans la foule des Spectateurs une jeune *Hurone* qui dit en souriant à ce Coureur de bois, que si son Miroir avoit assez de vertu pour rendre les objets réellement aussi gros qu'il les représentoit, toutes ses camarades lui donneroient en échange plus de peaux de Castors qu'il n'en faudroit pour faire sa fortune.

Les *Sauvages* ont la mémoire du monde la plus heureuse. Ils se ressouviennent de si loin que lorsque nos Gouverneurs, ou leurs Substituts tiennent Conseil avec eux pour des affaires de Guerre, de Paix ou de Commerce, & qu'ils leur proposent des choses contraires à ce qu'on leur a proposé il y a trente ou quarante ans; ils répondent que les *François* se dementent, qu'ils changent de sentiment à toute heure, qu'il y a tant d'années qu'ils leur ont dit ceci & cela; & pour mieux assûrer leur réponse ils font apporter les *Coliers de Porcelaines* qu'on leur a donné dans ce tems-là. Car ce sont des espéces de contrats (comme je l'ai expliqué dans ma sep-

ſeptiéme Lettre) ſans leſquels il eſt impoſſible de conclurre aucune affaire d'importance avec les Sauvages.

Ils honorent extrémement la Vieilleſſe, tel fils ſe rit des Conſeils de ſon Pére qui tremble devant ſon ayeul. Ils écoutent les Vieillards comme des Oracles. S'il arrive qu'un Pére diſe à ſon fils qu'il eſt tems qu'il ſe marie, ou qu'il aille à la Guerre, à la Chaſſe ou à la Pêche, il lui répondra quelquefois *c'eſt de valeur*, *j'y penſerai*, mais ſi l'ayeul lui parle, il dira d'abord, *voilà qui eſt bien*, *je le ferai*. Si par hazard quelque Sauvage tuë des Perdrix, des Oyes, des Canards, ou prend quelque Poiſſon délicat, il ne manque pas d'en faire préſent à ſes plus vieux parens.

Les *Sauvages* ſont des gens ſans ſouci, qui ne ſont que boire, manger, dormir, & courir la nuit, dans le tems qu'ils ſont à leurs Villages. Ils n'ont point d'heures réglées pour leur repas; Ils mangent quand ils ont faim, & le font ordinairement en bonne compagnie à des feſtins deçà & delà. Les filles & les femmes en font de même entr'elles, ſans que les hommes puiſſent être de leur partie. Les femmes eſclaves ont le ſoin de cultiver les Bleds d'Inde & d'en faire la recolte; & les hommes eſclaves, ont le ſoin des Chaſſes & des Pêches de fatigue, quoique leurs Maîtres ſe donnent aſſez ſouvent la peine de les aider. Ils ont trois ſortes de jeux; celui des *Pailles* eſt un jeu de nombres, où celui qui ſait compter, diviſer, ſouſtraire ou multiplier le

le mieux par ces pailles, eſt aſsûré de gagner, c'eſt purement un jeu d'eſprit. Celui des *Noyaux* eſt un jeu de hazard, ils ſont noirs d'un côté & blancs de l'autre, on n'y joüe qu'avec huit ſeulement. On les met dans un plat, qu'on poſe à terre, après avoir fait ſauter ces *Noyaux* en l'air. Le côté noir eſt le bon; le nombre impair gagne, & les 8 blancs ou noirs gagnent double, ce qui n'arrive pas ſouvent. Le jeu de la *Pelote* eſt un jeu d'exercice, elle eſt groſſe comme les deux points, & les raquettes dont ils ſe ſervent ſont à peu près faites comme les nôtres, à la reſerve que le manche a trois pieds de longueur. Les Sauvages qui y joüent ordinairement trois ou quatre cens à la fois, plantent deux piquets à cinq ou ſix cens pas l'un de l'autre, enſuite ils ſe partagent également en deux troupes, ils jettent la Pelote en l'air à moitié chemin des deux piques. Alors chaque bande tâche de la pouſſer juſqu'à ſon piquet, les uns courent à la bâle & les autres ſe tiennent à droit & à gauche à l'écart, pour être à portée d'accourir où elle retombera; enfin ce jeu eſt tellement d'exercice, qu'ils s'écorchent & ſe meurtriſſent les jambes très-ſouvent avec leurs raquettes pour tâcher d'enlever cette bâle. Au reſte tous ces jeux ſe font pour des feſtins & pour quelques autres bagatelles; car il faut remarquer, que comme ils haïſſent l'argent, ils ne le mettent jamais de leurs parties, auſſi peut-on dire que l'intérêt n'a jamais cauſé de diviſion entr'eux.

On

On ne sauroit disconvenir que les *Sauvages* n'ayent beaucoup d'esprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien les interêts de leurs Nations. Ils sont grands Moralistes, sur tout lorsqu'il s'agit de critiquer les actions des *Européens*, ce qu'ils se gardent bien de faire en leur présence, à moins que ce ne soit avec quelques *François* de leurs intimes Amis. D'ailleurs ils sont incredules & obstinez au dernier point, incapables de distinguer une supposition chimérique d'un principe assûré, ni une conséquence bien tirée d'une fausse, comme je vai vous l'expliquer dans le chapitre suivant, qui est celui de leur croyance, dans lequel vous trouverez, je m'assûre, des choses qui vous surprendront.

Croyance des Sauvages & les obstacles à leur conversion.

TOus les Sauvages soutiennent qu'il faut qu'il y ait un Dieu, puisqu'on ne voit rien parmi les choses materielles qui subsiste nécessairement & par sa propre Nature. Ils prouvent son Existence par la composition de l'Univers qui fait remonter à un Etre superieur & tout puissant; d'où il s'ensuit (disent-ils) que l'homme n'a pas été fait par hazard, & qu'il est l'ouvrage d'un Principe superieur en sagesse & en connoissance, qu'ils appellent le GRAND ESPRIT ou le Maître de la vie, & qu'ils adorent de la maniére du monde la plus abstrai-

abſtraite. Voici comment ils s'expliquent ſans définition qui puiſſe contenter. L'Exiſtence de Dieu étant inſéparablement unie avec ſon Eſſence, il contient tout, il paroît en tout, il agit en tout, & il donne le mouvement à toutes choſes. Enfin tout ce qu'on voit, & tout ce qu'on conçoit eſt ce Dieu, qui ſubſiſtant ſans bornes, ſans limites, & ſans corps, ne doit point être repréſenté ſous la figure d'un Vieillard, ni de quelque autre que ce puiſſe être, quelque belle, vaſte ou étenduë qu'elle ſoit. Ce qui fait qu'ils l'adorent en tout ce qui paroît au Monde. Cela eſt ſi vrai que dès qu'ils voyent quelque choſe de beau, de curieux ou de ſurprenant, ſur tout le Soleil & les autres Aſtres, ils s'écrient ainſi; *O Grand Eſprit*, nous te voyons par tout. C'eſt de cette maniére qu'en réflechiſſant ſur les moindres bagatelles, ils reconnoiſſent un Etre Créateur ſous ce nom de *Grand Eſprit*, ou de Maître de la Vie.

J'oublois de vous avertir, que les Sauvages écoutent tout ce que les Jeſuites leur prêchent ſans les contredire, ils ſe contentent de ſe railler entr'eux des Sermons que ces Péres leur font à l'Egliſe; & s'il arrive qu'un Sauvage parle à cœur ouvert à quelque *François*, il faut qu'il ſoit bien perſuadé de ſa diſcrétion & de ſon amitié. Je me ſuis trouvé cinquante fois avec eux, très-embarraſſé à répondre à leurs objections impertinentes, car ils n'en ſauroient faire d'autres, par rapport à la Religion:

Je

Je me suis toûjours tiré d'affaires en les invitant à prêter l'oreille aux paroles des Jesuites.

Venons à leur raisonnement sur l'immortalité de l'ame. Ils croyent tous l'immortalité de l'ame ; non pas parce qu'elle est une & simple, & que la destruction d'un Etre dans la nature, ne se peut faire sans la séparation de ses parties : Ils ne connoissent point ce raisonnement. Ils disent seulement que si l'ame étoit mortelle, tous les hommes seroient également heureux dans cette vie, puis que Dieu étant tout parfait & tout sage, n'auroit pû créer les uns pour les rendre heureux & les autres malheureux. Ils prouvent donc l'immortalité de l'ame par les fâcheux accidens où la plûpart des hommes sont exposez durant cette vie, sur tout les plus honnêtes gens, lors qu'ils sont tuez, estropiez, captifs &c. car ils prétendent que Dieu veut par une conduite qui ne s'accorde pas avec nos lumiéres, qu'un certain nombre de Créatures souffrent en ce monde pour les en dédommager en l'autre, ce qui fait qu'ils ne peuvent souffrir que les Chrétiens disent qu'un tel a été bien malheureux d'être tué, brûlé ou fait esclave ; prétendant que ce que nous croyons malheur, n'est malheur que dans nos idées, puis que rien ne se fait par les Decrets de cet Etre infiniment parfait, dont la conduite n'est ni bizarre ni capricieuse, comme ils prétendent faussement que les Chrétiens le publient, & qu'au contraire c'est un bonheur qui arrive à ces gens qui sont tuez, brûlez,

brûlez, captifs, &c. C'eſt dommage que ces pauvres aveugles ne veuillent point ſe laiſſer inſtruire ; leur ſentiment n'eſt pas tout à fait contraire à la clarté de l'Evangile : Ils croyent que Dieu pour des raiſons impénétrables, ſe ſert de la ſouffrance de quelques honnêtes gens pour manifeſter ſa juſtice. Nous ne ſaurions les contredire en cela, puis que c'eſt un des points du Syſtême de nôtre Religion ; mais lors qu'ils concluent que nous faiſons paſſer la Divinité pour un Etre fantaſque & capricieux, n'ont-ils pas le plus grand tort du monde ? La premiére Cauſe doit être auſſi la plus ſage pour le choix des moyens qui conduiſent à une fin ; s'il eſt donc vrai, comme c'eſt un principe inconteſtable de nôtre Culte, que Dieu permet la ſouffrance des innocens, c'eſt à nous d'adorer ſa Sageſſe, & non pas de nous ingérer de la contredire. L'un de ces Sauvages raiſonnant groſſiérement, me diſoit, que nous nous faiſions une idée de Dieu comme d'un homme qui n'ayant qu'un petit trajet de Mer à paſſer prendroit un détour de cinq ou ſix cens lieuës. Cette ſaillie ne laiſſa pas de m'embarraſſer. Pourquoi, diſoit-il, Dieu qui peut conduire aiſément les hommes à la félicité éternelle, en récompenſant le Mérite & la Vertu, ne prend-il pas cette voye abregée ; pourquoi méne-t-il un Juſte par le chemin de la douleur au but de ſa béatitude éternelle. C'eſt ainſi que ces Sauvages ſe contrediſent eux-mêmes ; & c'eſt ce qui fait

fait voir que *Jesus-Christ* nôtre Maître, nous enseigne lui seul des Véritez qui se soûtiennent, & qui ne reçoivent aucune atteinte de contradiction.

Voici maintenant une manie singuliere de ces malheureux, qui se réduit à ne croire absolument que les choses visibles & probables. C'est-là le point principal de leur Religion abstraite. Cependant quand on leur demande comment ils peuvent prouver qu'ils ont plus de raison d'adorer Dieu dans le Soleil, que dans un arbre ou une Montagne; ils répondent qu'ils choisissent la plus belle chose qui soit dans la Nature, pour admirer ce Dieu publiquement.

Les Jesuites employent toutes sortes de moyens pour leur faire concevoir la conséquence du Salut. Ils leur expliquent incessamment l'Ecriture Sainte, & la maniére dont la Loi de *Jesus-Christ* s'est établie dans le Monde; le changement qu'elle y a apporté; les Propheties; les Révélations & les Miracles; ces miserables sont fort éloignez de répondre précisément aux caractéres de Vérité, de Sincérité, & de Divinité qui se remarquent dans l'Ecriture; ils sont incrédules au dernier point; & tout ce que ces bons Péres en peuvent tirer, se réduit à quelques acquiescemens Sauvages, contraires à ce qu'ils pensent; par exemple: Quand ils leur prêchent l'incarnation de *Jesus-Christ*, ils répondent que *cela est admirable*; lors qu'ils leur demandent s'ils veulent se faire Chrétiens, ils répondent que *c'est de valeur*, c'est à dire,

re, qu'ils penſeront à cela. Et ſi nous autres *Européens*, les exhortons d'accourir en foule à l'Egliſe pour y entendre la Parole de Dieu, ils diſent que *cela eſt raiſonnable*, c'eſt à dire, qu'ils y viendront; mais au bout du compte, ce n'eſt que pour attraper quelque pipe de Tabac qu'ils s'approchent de ce lieu ſaint, ou pour ſe moquer de ces Péres, comme je vous l'ai déja dit; car ils ont la mémoire ſi heureuſe que j'en connois plus de dix, qui ſavent l'Ecriture Sainte par cœur. Mais voyons ce qu'ils diſent de la Raiſon, eux qui paſſent pour des bêtes chez nous.

Ils ſoûtiennent que l'homme ne doit jamais ſe dépouiller des priviléges de la Raiſon, puis que c'eſt la plus noble Faculté dont Dieu l'ait enrichi, & que puis que la Religion des Chrétiens n'eſt pas ſoûmiſe au jugement de cette Raiſon, il faut abſolument que Dieu ſe ſoit moqué d'eux en leur enjoignant de la conſulter pour diſcerner ce qui eſt bon d'avec ce qui ne l'eſt pas. De là ils ſoûtiennent qu'on ne lui doit impoſer aucune Loi, ni la mettre dans la néceſſité d'approuver ce qu'elle ne comprend pas; & qu'enfin ce que nous appellons article de foi eſt un bruvage que la Raiſon ne doit pas avaler, de peur de s'enyvrer & de s'écarter enſuite de ſon chemin, d'autant que par cette prétenduë foi on peut établir le Menſonge auſſi-bien que la Vérité. Si l'on entend par là une facilité à croire ſans rien approfondir, ils prétendent en ſe ſervant de nôtre Langage Chrétien,

tien, qu'ils peuvent avoir le même droit de soûtenir, en excluant la Raison, que leurs opinions sont des mystéres incompréhensibles, & que ce n'est point à nous à sonder les secrets de Dieu, qui sont trop au dessus de nôtre foible portée.

On a beau leur remontrer que la Raison n'a que des lueurs & une lumiére trompeuse, qui méne au précipice ceux qui marchent à la faveur de cette fausse clarté, & qui s'abandonnent à la conduite de cette infidéle, laquelle étant esclave de la foi doit lui obéir aveuglément & sans replique, comme un *Iroquois* captif à son Maître. On a beau, dis-je, leur représenter que l'Ecriture Sainte ne peut rien contenir qui répugne directement à la droite Raison: Ils se moquent de toutes ces démonstrations, parce qu'ils suppoſent une si grande contradiction entre l'Ecriture & la Raison, qu'il leur semble impossible (n'étant pas convaincus de l'infaillibilité de l'une par les lumiéres de l'autre) qu'on ne prenne des opinions très-douteuses pour des véritez certaines & évidentes. Ce mot de *foi* les étourdit, ils s'en moquent, ils disent que les écrits des Siécles passez sont faux, supposez, changez ou altérez, puis que les Histoires de nos jours ont le même sort. Qu'il faut être soû pour croire qu'un Etre tout-puissant soit demeuré dans l'inaction pendant toute une éternité, & qu'il ne se soit avisé de produire des Créatures que depuis cinq ou six mille ans, qu'il ait créé *Adam* pour le faire tenter par un méchant

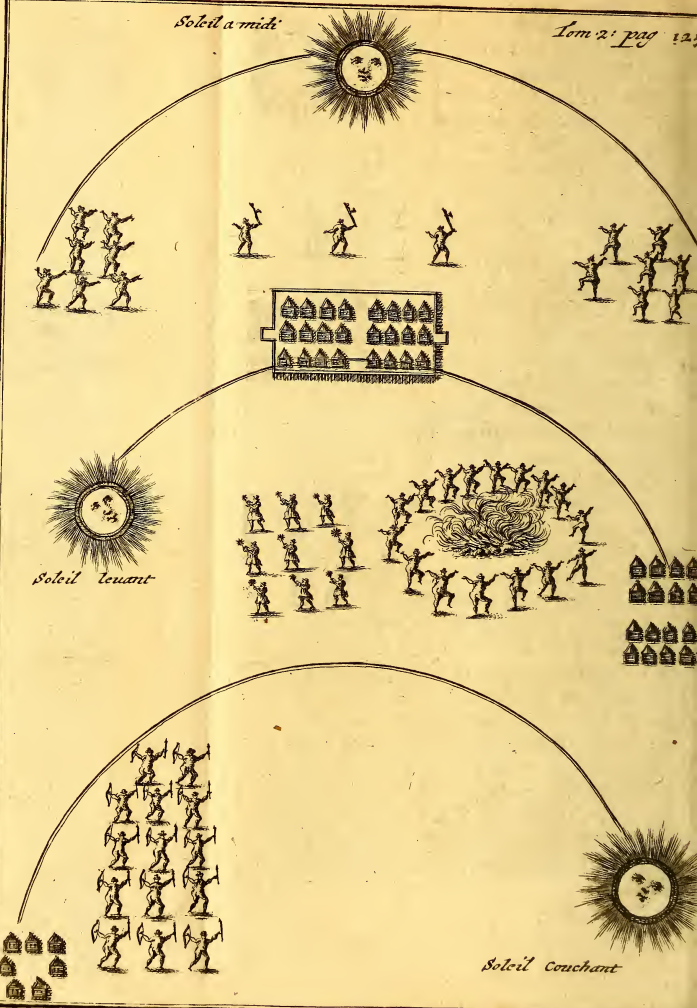
méchant Esprit à manger d'une Pomme, qui a causé tous les malheurs de sa Postérité, par la transmission prétenduë de son péché. Ils tournent en ridicule le Dialogue entre *Eve* & le *Serpent*, prétendant que c'est faire une injure à Dieu, de supposer qu'il ait fait le miracle de donner l'usage de la parole à cet Animal dans le dessein de perdre tout le Genre Humain. Qu'ensuite pour l'expiation de ce péché, Dieu pour satisfaire Dieu, ait fait mourir Dieu; que son Incarnation, la honte de son supplice, la crainte de la mort & l'ignorance de ses Disciples, pour porter la Paix au Monde, sont des choses inouïes. D'autant plus que le péché de ce premier Pére a plus fait de mal, que la mort de ce Dieu n'a fait de bien, puis que sa Pomme a perdu tous les Hommes, & que le Sang de *Jesus-Christ* n'en a pas sauvé la moitié. Que sur l'humanité de ce Dieu les Chrétiens ont bâti une Religion sans principes, & sujette au changement des choses humaines; qu'enfin cette Religion étant divisée & subdivisée en tant de Sectes, comme celle des *François*, des *Anglois* & des autres Peuples, il faut que ce soit un Ouvrage humain, puis que si elle avoit Dieu pour Auteur, sa prévoyance auroit prévenu cette diversité de sentimens par des décisions sans ambiguité; c'est à dire, que si cette Loi Evangelique étoit descenduë du Ciel, l'on n'y trouveroit point les obscuritez, qui sont le sujet de la dissension, & que Dieu prévoyant les choses futures au-

roit parlé en termes si clairs & si précis, qu'il n'auroit point laissé de matiére à la chicane : mais supposé, disent-ils, que cette Loi soit un ouvrage divin ; à laquelle de ces Sectes Chrétiennes nous déterminera-t-on, puis qu'après avoir bien choisi entr'elles, on court encore risque de son salut par le suffrage d'un nombre infini de Chrétiens. Le grand article, & qu'ils ont le plus de peine à concevoir, c'est celui de l'Incarnation d'un Dieu, ils se récrient sur ce que le Verbe Divin a été renfermé neuf mois dans les entrailles d'une Femme ; ensuite ils tournent en extravagance, que ce même Dieu soit venu prendre un Corps de terre en ce monde, pour le porter dans son Ciel ; ils vont encore plus loin, quand ils raillent de l'inégalité de la Volonté de *Jesus-Christ* : ils disent qu'étant venu pour mourir, il paroît ensuite qu'il ne le veuille pas, & qu'il craigne la mort ; que si Dieu & l'homme n'avoient été en lui qu'une même Personne, il n'auroit pas eu besoin de prier, ni de rien demander ; que quand même la Nature Divine n'auroit pas été la Dominante, il n'auroit pas dû craindre la mort, puis que la perte de la vie temporelle n'est rien lors qu'on est assuré de revivre éternellement, & qu'ainsi *Jesus-Christ* auroit dû courir à la mort avec plus de plaisir qu'eux, (lors qu'ils s'empoisonnent pour aller tenir compagnie à leurs Parens dans le Païs des ames,) puis qu'il étoit assuré du lieu où il alloit. Ils traitent Saint *Paul* de Visionnaire, soûtenant qu'il

qu'il se contredit sans cesse, & qu'il raisonne pitoyablement ; & de plus, ils se moquent de la crédulité des premiers Chrétiens, qu'ils regardent comme des gens simples & superstitieux ; d'où ils prennent occasion de dire que cet Apôtre auroit eu bien de la peine à persuader les Peuples de *Canada* qu'il avoit été ravi jusqu'au troisiéme Ciel. Voici un passage de l'Ecriture qui les choque, *multi vocati*, *pauci verò electi*, c'est ainsi qu'ils s'expliquent : „ Dieu a dit „ qu'il y en avoit beaucoup d'appellez, „ mais peu d'élûs ; si Dieu l'a dit, il faut „ que cela soit, car rien ne peut l'empêcher. „ Or si de trois hommes il n'y en a qu'un „ de sauvé, & que les deux autres soient „ damnez, la condition d'un cerf est préférable à celle de l'homme, quand même „ le parti seroit égal, c'est à dire, qu'il n'y „ en auroit qu'un de damné. C'est l'objection que le *Rat*, ce fin & politique Chef des Sauvages, dont je vous ai tant parlé, me fit un jour étant à la chasse avec lui. Je lui répondis, qu'*il falloit tâcher d'être ce bienheureux élû en suivant la Loi & les Préceptes de Jesus-Christ* ; mais ne se payant pas de cette raison, eu égard au grand risque de deux perdus pour un de sauvé, par un Decret immuable, je le renvoyai aux Jesuites, n'osant pas l'assurer qu'il ne tenoit qu'à lui d'être élû, car il m'auroit fait moins de quartier qu'à Saint *Paul* : sur tout à l'égard de la Religion (où ils demandent de la probabilité) celui dont je viens de parler n'étoit pas si dépourvû

de bon sens qu'il ne pût être capable de bien penser, & de faire de bonnes réfléxions sur la Religion, mais il étoit si prévenu que la foi des Chrétiens est contraire à la Raison, que je n'ai pû le convaincre après avoir tâché plusieurs fois de le délivrer de ses préjugez. Quand je lui mettois devant les yeux, les Révélations de *Moise* & des autres *Prophétes*, ce consentement presque universel de toutes les Nations à reconnoître *Jesus-Christ*, le martyre des Disciples & des premiers Fidéles, la succession perpétuelle de nos sacrez Oracles, la ruïne entiére de la République des *Juifs*, la destruction de Jérusalem prédite par Nôtre Sauveur; il me demandoit „ si mon „ Pere ou mon Ayeul avoient vû tous ces „ événemens, & si j'étois assez crédule „ pour m'imaginer que nos Ecritures fussent „ véritables, voyant que les Relations de „ leurs Païs, écrites depuis quatre jours, „ étoient pleines de Fables; Que la foi dont „ les *Jesuites* leur rompoient la tête n'étoit „ autre chose, que *tirerigan* (c'est à dire *per-* „ *suasion*) qu'être persuadé, c'est voir de ses „ propres yeux une chose, ou la reconnoître „ par des preuves claires & solides; Que „ ces Peres & moi bien loin de leur faire „ voir, ou leur prouver la vérité de nos „ mystéres, nous ne faisions que leur répan- „ dre des ténébres & des obscuritez dans „ l'esprit. " Voilà jusqu'où va l'entêtement de ces Peuples. De là, Monsieur, vous pouvez juger de leur opiniâtreté. Je me flatte que ce détail vous aura diverti sans vous scandali-

RPJCB


Soleil a midi
Soleil leuant
Soleil Couchant

daliſer. Je vous crois trop ferme & trop inébranlable dans nôtre ſainte Foi pour que toutes ces impiétez faſſent aucune dangereuſe impreſſion ſur vous. Je m'aſſure que vous vous joindrez à moi pour plaindre le déplorable état de ces ignorans. Admirons enſemble les profondeurs de la Divine Providence, qui permet que ces Nations ayent tant d'éloignement pour nos divines Véritez, & profitons de l'avantage dont nous jouïſſons par deſſus elles ſans l'avoir mérité. Ecoutons maintenant, ce que ces mêmes Sauvages nous reprocheront dès qu'ils ſe ſeront retranchez dans la Morale: „ Ils „ diront d'abord que les Chrétiens ſe moquent des Préceptes de ce Fils de Dieu, „ qu'ils prennent ſes défenſes pour un jeu, „ & qu'ils croyent qu'il n'a pas parlé ſérieuſement, puis qu'ils y contreviennent „ ſans ceſſe, qu'ils rendent l'adoration qui „ lui eſt dûë à l'argent, aux *Caſtors* & à „ l'intérêt, murmurant contre ſon Ciel & „ contre lui dès que leurs affaires vont mal, „ qu'ils travaillent les jours conſacrez à la „ piété, comme le reſte du tems, joüant, „ s'enyvrant, ſe battant & ſe diſant des injures; Qu'au lieu de ſoulager leurs Péres, „ ils les laiſſent mourir de faim & de miſére; qu'ils ſe moquent de leurs conſeils; „ qu'ils vont même juſqu'à leur ſouhaiter la „ mort qu'ils attendent avec impatience; „ qu'à la réſerve des *Jeſuites* tous les autres „ courent les nuits de Cabane en Cabane „ pour débaucher les *Sauvageſſes*; qu'ils ſe „ tuënt tous les jours pour des larcins, pour

„ des injures, ou pour des femmes ; qu'ils
„ ſe pillent & ſe volent, ſans aucun égard
„ au ſang & à l'amitié, toutes les fois qu'ils
„ trouvent l'occaſion de le faire impuné-
„ ment ; qu'ils ſe déchirent & ſe diffament
„ les uns les autres, par des médiſances atro-
„ ces, mentant ſans ſcrupule dès qu'il s'a-
„ git de leur intérêt ; Que ne ſe contentant
„ pas du commerce des filles libres, ils dé-
„ bauchent les femmes mariées, & que ces
„ femmes adulteres ſont en l'abſence de leurs
„ maris, des enfans dont le pere eſt incon-
„ nu ; Qu'enfin les Chrétiens, après avoir
„ eu aſſez de docilité pour croire l'humani-
„ té de ce Dieu, quoi que ce ſoit la choſe
„ du monde la plus contraire à la Raiſon,
„ ſemblent douter de ſes Commandemens
„ & de ſes Préceptes, leſquels, quoi que
„ très-ſaints & fort raiſonnables, ils trans-
„ greſſent continuellement. " Je n'aurois
jamais fini ſi j'entreprenois de faire le détail
de leurs raiſonnemens ſauvages ; ainſi je
crois qu'il vaut mieux paſſer droit aux ado-
rations qu'ils font ordinairement au *Kitchi Manitou*, c'eſt à dire, Grand Eſprit ou Dieu, que de vous fatiguer de cette Philo-
ſophie, qui n'eſt que trop vraye dans le fond,
& qui doit faire gemir toutes les bonnes
ames perſuadées de la Vérité du Chriſtia-
niſme.

Adora-

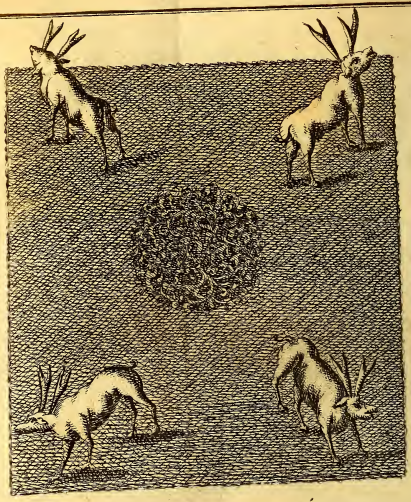
Adorations des Sauvages.

AVant que d'entrer en matiére il eſt bon de remarquer, que les Sauvages appellent * *Genie* ou *Eſprit*, tout ce qui ſurpaſſe la capacité de leur entendement, & dont ils ne peuvent comprendre la cauſe. Ils en croyent de bons & de mauvais. Les premiers ſont l'Eſprit des Songes, le *Michibichi*, dont j'ai parlé à la table des Animaux; un *Quadran Solaire*, *un Réveil*, & cent autres choſes qui leur paroiſſent inconcevables: Les derniers ſont le tonnerre, la grêle qui tombe ſur leurs bleds, un grand orage; en un mot, tout ce qui leur eſt préjudiciable, & dont ils ignorent la cauſe; dès qu'un fuſil eſtropie un homme en crevant, ou parce qu'il étoit de méchant fer, ou pour l'avoir trop chargé, ils diſent que le *méchant Eſprit* s'y étoit renfermé; ſi par hazard une branche d'arbre éborgne un Chaſſeur, c'eſt le *méchant Eſprit* qui l'a fait; ſi quelque coup de vent les ſurprend lors qu'ils ſont en Canot au milieu de quelque traverſe dans les Lacs, c'eſt le *méchant Eſprit* qui agite l'air; ſi par un reſte de maladie violente quelqu'un perd l'uſage de la Raiſon, c'eſt le *méchant Eſprit* qui le tourmente. Voilà ce qu'ils appellent *Matchi Manitous*, au nombre deſquels ils mettent auſſi l'or & l'argent. Il eſt à remarquer néanmoins qu'ils parlent de ces Eſprits en plaiſantant, & à peu près, comme nos Eſprits forts ſe raillent

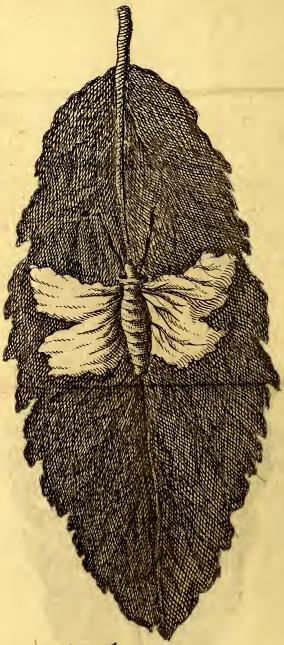
* *Genie ſe rapporte au mot d'Intelligence.*

des Sorciers & des Magiciens. Je ne saurois m'empêcher de dire encore une fois qu'il en est des rélations de *Canada*, comme des Cartes Géographiques de ce Païs-là ; c'est à dire, que de bonne foi je n'en ai vû qu'une seule de fidéle entre les mains d'un Gentilhomme de *Quebec*, dont l'impression fut ensuite défenduë à *Paris*, sans que j'en sache la raison. Je dis ceci à propos du *Diable*, dont on prétend que les Sauvages ont la connoissance ; j'ai lû cent folies sur ce sujet, écrites par des gens d'Eglise, qui soûtiennent que ces Peuples ont des conférences avec lui, qu'ils le consultent & qu'ils lui rendent quelque sorte d'hommage. Toutes ces suppositions sont ridicules ; car le *Diable* ne s'est jamais manifesté à ces *Amériquains*. Je me suis informé d'une infinité de Sauvages, s'il étoit vrai qu'on l'eût jamais vû sous quelque figure d'homme ou d'animal ; & j'ai consulté sur cela tant d'habiles *Jongleurs*, qui sont des espéces de Charlatans, qui divertissent beaucoup, (comme je l'expliquerai dans la suite) qu'il est à présumer avec raison, que si le *Diable* leur étoit apparu, ils n'auroient pas manqué de me le dire. Ainsi après avoir fait tout ce que j'ai pû pour en être parfaitement éclairci ; j'ai jugé que ces Ecclesiastiques n'entendoient pas ce grand mot de *Matchi Manitou* (qui veut dire *méchant Esprit*, étant composé de *Matchi*, qui signifie *méchant*, & de *Manitou*, qui veut dire *Esprit*,) à moins que par le mot de *Diable*, on n'entende les choses qui

RPJCB



armes des outaouas & nations



armes des illinois

armes des Hurons

armes des nadouessis appelés Scioux

de ces vieux Harangueurs, avec les Chanſons des Guerriers. „ Grand Eſprit Maître de nos vies, Grand Eſprit Maître des „ choſes viſibles & inviſibles, Grand Eſprit „ Maître des autres Eſprits, bons & mauvais, commande aux bons d'être favorables à tes enfans les *Outaouas* ou &c. „ Commande aux méchants de s'éloigner „ d'eux. O Grand Eſprit, conſerve la force & le courage de nos Guerriers pour „ reſiſter à la fureur de nos ennemis. Conſerve les Vieillards de qui les corps ne „ ſont pas encore tout à fait uſez pour donner des Conſeils à la Jeuneſſe. Conſerve nos Enfans, augmentes-en le nombre, délivre-les des mauvais Eſprits, & „ de la main des méchants hommes, afin „ qu'en nôtre vieilleſſe ils nous faſſent vivre & nous réjoüiſſent. Conſerve nos „ moiſſons, & les Animaux, ſi tu veux „ que nous ne mourions pas de faim. Garde nos Villages, & les Chaſſeurs en leurs „ Chaſſes. Delivre-nous de funeſte ſurpriſe pendant que tu ceſſes de nous donner „ la lumiére du Soleil qui nous prêche ta „ grandeur & ton pouvoir: averti-nous par „ l'Eſprit des ſonges de ce qu'il te plait „ que nous faſſions, ou que nous ne faſſions „ pas. Quand il te plaira que nos vies „ finiſſent, envoye-nous (dans le grand „ Païs des ames) où ſe trouvent celles de „ nos Péres, de nos Méres, de nos Femmes, de nos Enfans, & de nos autres Parens. O Grand Eſprit, Grand Eſprit, „ écoute la voix de la Nation, écoute tous

„ tes

„ tes enfans, & souvien-toi toûjours d'eux.
Voici les termes mêmes dont les Guerriers se servent dans leurs Chansons, qui durent jusqu'au coucher du Soleil. „ Courage, le Grand Esprit nous donne un si „ beau Soleil, mes freres, prenons courage. Que ses ouvrages sont grands! ou „ que le jour a parû beau! Il est bon, ce „ Grand Esprit, c'est lui qui fait tout agir. „ Il est le Maître de tout. Il se plait à nous „ entendre; mes freres, prenons courage; „ nous vaincrons nos ennemis, nos champs „ porteront des bleds, nous ferons de grandes Chasses, nous nous porterons tous „ bien, les Vieillards se réjouïront, leurs „ Enfans augmenteront, la Nation prospe„ rera; mais le Grand Esprit nous aime, „ son Soleil s'est retiré, il a vû les *Outaouas* „ ou &c. C'en est fait; oui c'en est fait; le „ Grand Esprit est content, mes freres, pre„ nons courage.

Il faut remarquer que les Femmes lui font aussi des Harangues ordinairement quand le Soleil se leve, en présentant leurs enfans à cet Astre. Les Guerriers sortent aussi du Village lorsqu'il est prêt à se coucher pour danser la danse du Grand Esprit. Cependant il n'y a ni jour, ni tems fixe pour les sacrifices, non plus que pour les danses particuliéres des uns & des autres.

Sauvage portant lalumete au lit de sa maitresse qui ne voulant pas ladmetre auprés delle se courre le visage de sa Couverture

Bagu

natte ou espe

Ceremonie du

Sauvage en Conversation auec sa maitresse estant assis sur le pied de son lit

Sauvage portant lalumete au lit de sa maitresse qui Consent de ladmetre en esteignant cette allumete

Viellard allant receuoir ala porte de la Cabane la mariée acompagné de ses parentes

RPJCB

pour l'entretien de la santé de *courir l'allumète* une fois toutes les semaines.

Si les Sauvages étoient capables de s'assujetir à l'empire de l'Amour, il faudroit qu'ils eussent une force d'esprit extraordinaire, pour dissimuler la juste jalousie qu'ils pourroient avoir de leurs Maîtresses, & pour s'empêcher en même tems, d'insulter à leurs rivaux. Je connois mieux le genie des Sauvages qu'une infinité de *François* qui ont passé toute leur vie avec eux, car j'ai étudié leurs mœurs avec tant d'exactitude, que toutes leurs maniéres me sont aussi parfaitement connuës que si j'avois passé toute ma vie avec eux. C'est ce qui me fait dire qu'ils n'ont jamais eu cette sorte de fureur aveugle que nous appellons *amour*. Ils se contentent d'une amitié tendre, & qui n'est point sujette à tous les excès que cette passion cause à ceux qui en sont possedez, en un mot ils aiment si tranquillement qu'on pourroit appeller leur amour une simple bien-veillance : ils sont discrets au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, leur amitié, quoique forte, est sans emportement, veillant toûjours à se conserver la liberté du cœur, laquelle ils regardent comme le tresor le plus précieux qu'il y ait au Monde. D'où je conclus qu'ils ne sont pas tout à fait si Sauvages que nous.

Les Sauvages ne se querellent, ne s'injurient ni ne médisent jamais de leur prochain, ils sont aussi grands Maîtres les uns que les autres, car tout est égal entre eux :

jamais fille ni femme n'a causé de desordre parmi ces gens-là, les femmes sont sages & leurs maris de même; les filles sont folles & les garçons font assez souvent des folies avec elles. Il leur est permis de faire ce qu'elles veulent; les Péres, méres, freres, sœurs, &c. n'ont rien à redire sur leur conduite: ils disent qu'elles sont Maîtresses de leurs corps, qu'elles sont libres de faire ce qu'elles veulent par le droit de liberté: les femmes au contraire ayant celle de quitter les maris quand il leur plait, aimeroient mieux être mortes que d'avoir commis un adultere. Les maris de même ayant ce privilege, croiroient passer pour des infames s'ils étoient infidéles à leurs épouses.

On ne parle jamais de galanterie aux *Sauvageſſes* durant le jour, car elles ne veulent pas l'écouter; Elles disent que le tems de la nuit est le plus propre; tellement que si par hazard un garçon alloit dire de jour à une fille, *je t'aime plus que la clarté du Soleil* (c'est la phrase sauvage) *écoute que je te parle*, &c. elle lui diroit quelque sottise en se retirant. C'est une régle générale que quand on veut s'attirer l'estime des filles, il faut leur parler durant le jour de toute autre matiére. On a tant de tête à tête qu'on veut avec elles : on peut parler de mille avantures qui surviennent à tout moment, à quoi elles répondent joliment; leur gayeté & leur humeur enjoüée sont inconcevables, riant assez aisément & de l'air du monde le plus engageant. C'est dans

dans ces Converſations que les Sauvages s'aperçoivent par leurs regards de ce qu'elles ont dans l'ame, & quoique les ſujets dont on traite ſoient indifferens on ne laiſſe pas d'agiter une autre matiére par le langage des yeux. Dès qu'un jeune homme après avoir rendu deux ou trois viſites à ſa Maîtreſſe ſoupçonne qu'elle l'a regardé de bon œil, voici comment il s'y prend pour en être tout à fait perſuadé. Il faut remarquer que les Sauvages n'ayant ni *tien* ni *mien*, ni ſuperiorité, ni ſubordination, & vivant dans une eſpece d'égalité conforme aux ſentimens de la Nature, les voleurs, les ennemis particuliers ne ſont pas à craindre parmi eux, ce qui fait que leurs Cabanes ſont toûjours ouvertes de nuit & de jour; de plus il faut ſavoir que deux heures après le coucher du Soleil les Vieillards ou les eſclaves qui ne couchent jamais dans la Cabane de leurs Maîtres, ont ſoin de couvrir les feux avant que de ſe retirer; alors le jeune Sauvage entre bien couvert dans la Cabane de ſa belle, bien envelopé, allume au feu une eſpece d'alluméte, puis ouvrant la porte de ſon Cabinet il s'aproche auſſi-tôt de ſon lit, & ſi elle ſouffle ou éteint ſon alluméte, il ſe couche auprès d'elle; mais ſi elle s'enfonce dans la couverture, il ſe retire: Car c'eſt une marque qu'elle ne veut pas le recevoir. Au reſte, elles boivent le jus de certaines racines qui les empêchent de concevoir, ou qui fait perir leur fruit, car s'il arrivoit qu'une fille eût fait un enfant, elle

elle ne trouveroit jamais à se marier ; ce qui est de plus singulier c'est qu'elles permettent à quelques uns de s'asseoir sur le pied de leur lit, simplement pour causer, & qu'une heure après un autre survenant qui soit de leur goût, elles n'hésitent point à lui accorder les dernieres faveurs. La raison de ceci est (selon le raport de quelques Sauvages plus rafinez) qu'elles ne veulent point dépendre de leurs Amants, ôtant aux uns & aux autres toute matiére de soupçon, afin d'en agir comme il leur plait.

Les *Sauvagesses* aiment plus les *François* que les gens de leur propre Nation, parce que ces premiers se soucient moins de conserver leur vigueur, & que d'ailleurs, ils sont assidus auprès d'une Maîtresse. Cependant les *Jesuites* n'épargnent rien pour traverser ce commerce ; & pour y réüssir, ils ont de bons Vieillards dans toutes les Cabanes, qui comme de fidéles espions, leur raportent ce qu'ils voyent, ou ce qu'ils entendent. Ceux qui ont le malheur d'être découverts, sont nommez publiquement en chaire, dénoncez à l'Evêque & au Gouverneur Général, excommuniez & traitez comme des Infracteurs de la Loi. Mais malgré toute l'adresse & toute l'opoſition de ces bons Péres il est constant qu'il se passe dans les Villages quantité d'intrigues dont ils n'ont aucune connoissance. Au reste, les *Jesuites* ne s'avisent jamais de trouver à redire au commerce des jeunes Sauvages avec les filles ; car dès qu'ils s'ingerent

rent de les censurer & de les traiter avec la même liberté qu'ils traittent les *François*, on leur répond nettement qu'ils se fâchent de ce qu'on veut coucher avec leur Maîtresse: c'est la réponse qu'un *Huron* fit un jour en pleine Eglise, à un Jesuite, qui s'adressant à lui prêchoit avec une liberté Apostolique contre les courses nocturnes des Sauvages.

Ces Peuples ne peuvent pas concevoir, que les *Européens* qui s'attribuent beaucoup d'esprit & de capacité, soient assez aveugles ou ignorans pour ne pas connoître que le Mariage est pour eux une source de peine & de chagrin. Cèt engagement pour la vie leur cause une surprise dont on ne peut les faire revenir; ils regardent comme une chose monstrueuse de se lier l'un avec l'autre sans esperance de pouvoir jamais rompre ce nœud; enfin de quelques bonnes raisons qu'on puisse les presser, ils se tiennent fermes & immobiles à dire que nous naissons dans l'esclavage, & que nous ne méritons pas d'autre sort que celui de la servitude.

Leur Mariage passeroit chez nous à juste titre pour un commerce criminel. Par exemple un Sauvage qui s'est aquis la réputation de brave Guerrier s'étant signalé plusieurs fois contre les Ennemis de la Nation, voudra se marier par un contrat, ou pour mieux dire par un bail de trente années, dans l'esperance de se voir pendant sa Vieillesse une famille qui le fasse subsister. Ce brave cherchera une fille qui lui convien-

vienne : enſuite les deux parties étant d'accord elles font part du deſſein à leurs parens. Ceux-ci n'oſeroient y contredire, il faut qu'ils y conſentent, & pour être témoins de la Cérémonie, ils s'aſſemblent dans la Cabane du plus ancien parent où le feſtin ſe trouve prêt au jour fixé. La table eſt couverte avec profuſion de tout ce qu'il y a de plus exquis, l'Aſſemblée eſt ordinairement nombreuſe. On y chante, on y danſe & l'on s'y divertit à la manière du Païs. Après la fin du repas & des divertiſſements, tous les parens du futur époux ſe retirent, à la réſerve des quatre plus vieux : enſuite la future épouſe ſe préſente à l'une des portes de cette Cabane accompagnée de ſes quatre plus vieilles parentes : auſſi-tôt le plus décrepit la vient recevoir, & la conduit à ſon prétendu dans un lieu où les deux épouſez ſe tiennent debout ſur une belle natte, tenant une baguette chacun par un bout, pendant que les Vieillards font de très-courtes Harangues. Dans cette poſture ces mariez ſe haranguent tour à tour & danſent enſemble en chantant, & tenant toûjours la baguette, laquelle ils rompent enſuite en autant de morceaux, qu'il ſe trouve de témoins pour les leur diſtribuer. Cela étant fait, on reconduit la mariée hors de la Cabane où les jeunes filles l'attendent pour la remener en cérémonie à celle de ſon Pére, où le marié eſt obligé d'aller la trouver quand il lui plait, juſqu'à ce qu'elle ait un enfant ; car alors elle fait porter ſes hardes

hardes chez son époux pour y demeurer jusqu'à ce que le Mariage soit rompu.

Il est permis à l'homme & à la femme de se séparer quand il leur plait. Ordinairement ils s'avertissent huit jours auparavant, se donnent des raisons pour se quitter plus honnêtement, mais ordinairement, ils ne se disent autre chose, si ce n'est qu'étant malades le repos est plus convenable à leur santé que le Mariage ; alors les petits morceaux de baguette qui ont été distribuez aux parens des mariez, sont portez dans la Cabane où la cérémonie s'est faite pour y être brulez en leur présence. Il faut remarquer que ces séparations se font sans dispute, querelle ni contradiction. Les femmes sont aussi libres que les hommes de se remarier à qui bon leur semble. Mais pour l'ordinaire elles attendent trois mois & quelquefois six, avant que de repasser à de secondes noces. Lorsqu'ils se séparent les enfans sont partagez également, car les enfans sont le trésor des Sauvages : si le nombre est impair, la femme en a plus que le mari.

Quoi que la liberté de changer soit entiére, on voit des Sauvages qui n'ont jamais eu qu'une même femme, laquelle ils ont gardée pendant toute leur vie. J'ai déja dit qu'ils se gardent l'un à l'autre une fidélité inviolable pendant tout le tems du Mariage ; mais ce qui est encore de plus édifiant, c'est que d'abord que la femme s'est déclarée grosse, les deux conjoints s'abstiennent exactement du droit, & obser-

ſervent exactement la continence juſqu'au trentiéme jour après l'accouchement. Lorsque la femme eſt ſur le point d'accoucher, elle ſe retire dans une certaine Cabane deſtinée à cet uſage; ſes ſervantes eſclaves l'accompagnent, la ſervent & l'aident en tout ce qu'elles peuvent. Au reſte, le Sexe ſe délivre du fardeau naturel ſans le ſecours de Sages-femmes, car les *Sauvageſſes* mettent leurs enfans au monde avec une facilité que nos *Européenes* auroient peine à concevoir, & le temps de leurs couches ne durent pas plus de deux ou trois jours. Elles obſervent une eſpece de purification pendant trente jours, ſi c'eſt un enfant mâle, & quarante ſi c'eſt une fille; ne retournant à la Cabane de leurs Maris, qu'après ce terme expiré.

Dès que leurs enfans viennent au monde, elles les plongent dans l'eau tiede juſqu'au menton; enſuite elles les emmaillotent ſur de petites planches rembourrées de coton, le long deſquelles elles les couchent ſur le dos tout du long, comme je l'ai expliqué au Chapitre des Habits, Logemens, Complexion, &c. des Sauvages. Elles ne ſe ſervent quaſi jamais de Nourrices, à moins qu'elles ne ſoient incommodées, & elles ne ſévrent jamais leurs enfans, leur donnant la mammelle tout auſſi long-tems qu'elles ont du lait, dont elles ſont aſſurément très-bien fournies.

Les femmes ne trouvent plus à ſe marier après cinquante ans; car les hommes de même âge diſent que ne pouvant plus avoir

avoir d'enfans, ils feroient une folie de les prendre, & les jeunes gens soûtiennent de même que leur beauté flétrie n'a pas assez de pouvoir pour les charmer dans le tems qu'ils trouvent tant de jeunes filles à choisir. Ainsi les hommes faits, ne les voulant point pour femmes, ni les jeunes gens pour Maîtresses, elles sont obligées, lors qu'elles sont de complexion amoureuse, d'adopter quelque prisonnier de guerre qu'on leur donne, pour s'en servir dans le pressant besoin.

Le Mari ou la femme venant à mourir, le Veuvage ne dure que six mois; & si pendant ce tems-là, celui des deux conjoints qui reste, songe à l'autre deux nuits de suite pendant le sommeil, alors il s'empoisonne d'un grand sens froid & avec un air tout à fait content, chantant même d'un ton qu'on peut dire venir du fond du cœur; mais si le Veuf ou la Veuve ne rêve qu'une seule fois au défunt ou à la défunte, ils disent que *l'Esprit des Songes* n'étoit pas bien assuré que le mort s'ennuyât dans le *Pais des ames*, puis qu'il n'a fait que passer sans oser revenir; & qu'ainsi ils ne se croyent pas obligez d'aller lui tenir compagnie.

Les Sauvages ne sont pas susceptibles de jalousie, & ne connoissent point cette passion. Ils se moquent là-dessus des *Européens*; ils appellent une véritable folie la défiance qu'un homme a de sa femme, comme si, (disent-ils) ils n'étoient pas assûrez que ce fragile Animal est dans l'impossibi-

poſſibilité de garder la foi. Ils ajoûtent par un faux raiſonnement, que le ſoupçon n'eſt qu'un doute, & qu'ainſi de douter de ce qu'on voit, c'eſt être aveugle ou fou, dès que la choſe eſt réelle & évidente: qu'enfin, il eſt impoſſible que la contrainte & la continuité qui ſe trouve dans nos Mariages, ou l'apas de l'or & de l'argent, n'obligent une femme dégoûtée d'un même Mari, de ſe ragoûter en ſe divertiſſant avec un autre homme. Je ſuis perſuadé qu'un Sauvage ſouffriroit plûtôt la mutilation, que d'avoir careſſé la femme de ſon Voiſin. Les *Sauvageſſes* ne ſont pas d'une chaſteté moins auſtére. Je ne crois pas qu'en l'eſpace de cinquante ans homme ou femme ait fait aucune tentative ſur la couche d'autrui. Il eſt vrai que les *François* ne pouvant pas diſtinguer les femmes d'avec les filles, les preſſent quelquefois lors qu'ils les trouvent ſeules à la chaſſe dans le Bois, ou dans le tems qu'elles ſe promenent dans leur champ, mais celles qui ſont mariées leur répondent en ces termes, *l'ami qui eſt devant mes yeux m'empêche de te voir.*

Les Sauvages portent toûjours le nom de leur Mere. Je m'explique par un exemple: le Chef de la Nation des *Hurons*, qui s'appelle *Saſtaretſi* étant marié avec une fille d'une autre famille *Hurone* dont il aura pluſieurs enfans, le nom de ce Chef s'éteint par ſa mort, parce que ſes enfans ne s'appellent plus que du nom de leur Mere. Comment eſt-ce donc que ce nom a ſubſi-

ſubſiſté depuis ſept ou huit cens ans, & qu'il ſubſiſtera : c'eſt que la ſœur de ce *Saſtaretſi* venant à ſe marier avec un autre Sauvage, que nous appellerons *Adario*, les enfans qui proviendront de ce Mariage s'appelleront *Saſtaretſi*, qui eſt le nom de la femme, & non pas *Adario* qui eſt celui du Mari. Quand je leur ai demandé la raiſon de cette coûtume, ils m'ont répondu que les enfans ayant reçû l'ame de la part de leur pere, & le corps de la part de la mére ; il étoit raiſonnable qu'ils perpétuaſſent le nom maternel. Je leur ai dit cent fois que Dieu ſeul eſt le Créateur des ames, & qu'il étoit plus vrai-ſemblable de croire que c'étoit, parce qu'ils étoient aſſûrez de la mere, & non pas du pere, mais ils prétendent déciſivement, que cette raiſon eſt abſurde, ſans en apporter aucune preuve.

Lors qu'une femme a perdu ſon Mari, & qu'il a d'autres freres qui ne ſont pas encore mariez, l'un d'eux épouſe la Veuve ſix mois après. Ils en agiſſent de même avec les ſœurs de leur femme, laquelle venant à mourir l'une de ſes ſœurs remplit ordinairement ſa place ; mais il faut remarquer que cela ne s'obſerve qu'entre des Sauvages qui ſe piquent d'une plus grande ſageſſe que les autres. Il y a des Sauvages qui obſervent le Celibat juſqu'à la mort, & qui ne vont jamais à la guerre, ni à la chaſſe, parce qu'ils ſont ou lunatiques, ou incommodez ; quoi qu'il en ſoit, on a pour eux autant de conſidération

ration que pour les plus sains & les plus braves du Païs, & si l'on en fait quelques railleries, ce n'est jamais en leur présence. L'on trouve parmi les *Ilinois* quantité d'*Hermaphrodites*; ils portent l'habit de femme, mais ils font indifféremment usage des deux Sexes. Ces *Ilinois* ont un malheureux penchant pour la Sodomie, aussi-bien que les autres Sauvages qui habitent aux environs du Fleuve de *Mississipi*.

Voilà tout ce que je puis vous apprendre de plus particulier touchant le Mariage & les Amours de ces *Amériquains*, qui bien loin de courir à toute bride & comme des chevaux échapez dans le Païs de *Venus*, ce qu'on pourroit justement reprocher à nôtre *Europe*, vont toûjours bride en main, étant modérez dans le commerce des femmes, dont ils ne se servent que pour la propagation de leurs familles & pour conserver leur santé.

Je vous ai fait remarquer que lors qu'une fille a eu des enfans, elle ne trouve jamais à se marier, mais je devois ajoûter que d'autres filles ne veulent point entendre parler de Mari, par un principe de débauche. Celles-ci s'apellent *Ickouene Kioussa*. c'est à dire, *femme de Chasse*, parce qu'elles se divertissent ordinairement avec des Chasseurs, alleguant pour raison qu'elles se sentent trop indifférentes pour s'engager dans le lien conjugal, trop négligentes pour élever des enfans, & trop impatientes pour passer tout l'Hiver dans le Village, & voilà comment elles colorent leurs déréglemens.

mens. Leurs Parens n'oseroient s'ingérer de leur reprocher leur mauvaise conduite ; au contraire, ils paroissent l'approuver, en disant, comme je crois vous l'avoir déja marqué, que leurs Filles sont Maîtresses de leurs corps, qu'elles disposent de leurs personnes, & qu'il leur est permis de faire tout ce qu'elles jugent à propos. Au reste, les enfans de ces publiques sont réputez legitimes, jouïssant de tous les priviléges des enfans de famille ; avec cette différence, que les Chefs de Guerre ou de Conseil, ne voudroient jamais les accepter pour Gendres, & qu'ils ne pourroient entrer non plus dans certaines familles anciennes, quoi que d'ailleurs elles ne jouïssent d'aucun droit, ni d'aucune prééminence qui leur soit particuliere. Les Jesuites font tous leurs efforts pour arrêter le desordre de ces filles débauchées ; ils ne cessent de prêcher aux Parens que leur indulgence est fort desagréable au Grand Esprit, & qu'ils répondront devant Dieu du peu de soin qu'ils prennent de faire vivre leurs enfans dans la continence & dans la chasteté, qu'il y a des feux allumez dans l'autre monde pour les tourmenter éternellement, s'ils ne sont pas plus soigneux de corriger le vice.

Les hommes répondent *cela est admirable*, & les femmes ont coûtume de dire aux bons Péres en se moquant, que si leur menace est bien fondée, il faut que les Montagnes de cet autre monde soient formées de la cendre des ames.

Maladies & Remédes des Sauvages.

LEs Sauvages ſont robuſtes & vigoureux, d'un tempérament ſanguin, & d'une admirable complexion. Ils ne connoiſſent point ce grand nombre de Maladies dont les *Européens* ſont accablez, comme *Goutte*, *Gravelle*, *Hydropiſie*, &c. Ils ſont d'une ſanté inaltérable, quoi qu'ils ne prennent aucune précaution pour la conſerver, & quoi qu'ils devroient, ce ſemble, l'affoiblir par les exercices violents de la Danſe, de la Chaſſe, & des Courſes de Guerre, où ils paſſent dans un même jour du chaud au froid, & du froid au chaud, ce qui ſeroit en *Europe* une cauſe de maladie mortelle. Il eſt vrai pourtant que quelquefois ils attrapent de bonnes Pleureſies, mais cela eſt auſſi rare qu'il eſt peu ordinaire qu'ils en guériſſent lors qu'ils en ſont attaquez, car c'eſt l'unique maladie contre laquelle tous leurs remédes ſont inutiles. La *petite Verole* eſt auſſi ordinaire au Nord du *Canada*, que la *groſſe* l'eſt vers le Midi. La premiére de ces deux maladies eſt très-dangereuſe en Hiver, par la difficulté de la tranſpiration. Cependant, quoi qu'elle ſoit mortelle, les Sauvages en font ſi peu de cas, qu'ils ſe promenent dans le Village de Cabane en Cabane s'ils en ont la force, ſinon ils s'y font porter par leurs eſclaves. La maladie Venérienne eſt tout à fait commune du côté des *Ilinois* & du Fleuve de *Miſſiſipi*. Je me ſouviens qu'étant avec

les

les *Akanſas* que je rencontrai ſur ce grand Fleuve à la ſortie de la Riviére des *Miſſouris*, (comme je vous l'ai marqué dans ma ſeiziéme Lettre,) je vis un Sauvage qui s'étant dépouillé devant moi me fit voir une partie de ſon corps tombant en pourriture ; il faiſoit bouillir des racines, & lui ayant demandé à quel uſage, il me répondit par interpréte, qu'il eſpéroit bien être guéri au bout d'un mois en bûvant le ſuc de ces mêmes racines & en prenant inceſſamment de bons bouillons de viande & de poiſſon.

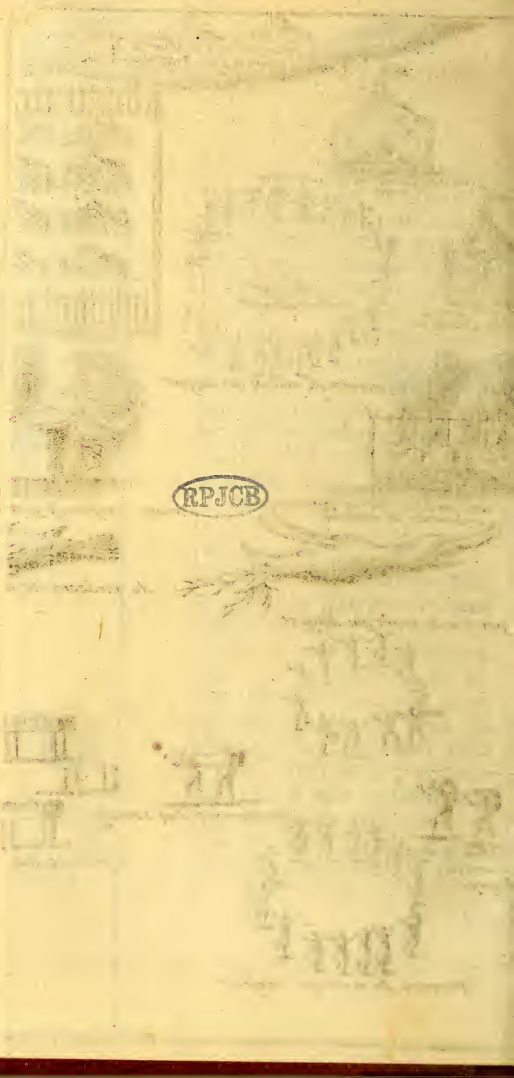
L'eau de vie fait un terrible ravage chez les Peuples du *Canada*, car le nombre de ceux qui en boivent eſt incomparablement plus grand que le nombre de ceux qui ont la force de s'en abſtenir. Cette boiſſon qui eſt meurtriére d'elle-même, & que l'on ne porte pas en ce Païs-là ſans l'avoir mixtionnée, les conſume ſi fort qu'il faut en avoir vû les funeſtes effets pour les croire. Elle leur éteint la chaleur naturelle & les fait preſque tous tomber dans cette langueur qu'on appelle conſomption. Vous les voyez pâles, livides & affreux comme des ſquelettes. Leurs Feſtins qui ſont de copieux repas où l'on ſe fait un mérite de ne rien laiſſer, leur ruïne abſolument l'eſtomach. Ils prétendent qu'en bûvant beaucoup d'eaux ou de bouillons, la digeſtion ſe fait plus aiſément chez eux que chez nous autres *Européens*, qui chargeons nôtre eſtomach de vin & d'autres liqueurs qui nous produiſent des cruditez. Les Sau-

vages ne s'étonnent pas de leurs maladies. Ils craignent beaucoup moins la mort que la douleur du mal & sa durée. Lors qu'ils sont malades ils ne prennent que des bouillons, mangent peu, & lors qu'ils sont assez heureux que de pouvoir dormir ils se croyent sauvez. Ils m'ont dit vingt fois que le sommeil & les sueurs étoient capables de guérir l'homme du monde le plus accablé d'infirmitez. Quand ils sont si fort affoiblis qu'ils ne peuvent sortir du lit, leurs Parens viennent danser & se réjoüir devant eux, pour les divertir. Au reste, ils ne manquent jamais d'être visitez par les *Jongleurs*, dont il est bon de dire ici deux mots en passant.

Un *Jongleur* est une espéce de Medecin, ou, pour mieux dire, de Charlatan, qui s'étant guéri d'une maladie dangereuse, est assez soû pour s'imaginer qu'il est immortel, & qu'il a la vertu de pouvoir guérir toutes sortes de maux en parlant aux bons & aux mauvais *Esprits*. Or quoi que tout le monde se raille de ces *Jongleurs* en leur absence, & qu'on les regarde comme des soûs qui ont perdu le bon sens par quelque violente maladie, on ne laisse pas de les laisser approcher des malades, soit pour les divertir par leurs contes, ou pour les voir rêver, sauter, crier, hurler, & faire des grimaces & des contorsions, comme s'ils étoient possédez, & tout ce tintamarre se termine par demander un Festin de Cerf ou de grosses Truites pour la Compagnie, qui a le plaisir de la bonne chére & du divertissement.

Ce

Sauuages qui sortant de la
Suerie se sont Jettés dans le lac
Village Sauuage
etuve ou suerie ou deux hommes
suent
ngleur dans sa
bane Criant. etc.
parents du malade qui dansent
erf dont on doit facre un festin por
ordonance du medecin
truite monstreuse pour le repas
du medecin et de ses etc.
parents du mort qui dansent
enterement dun Sauuage
esclaues du mort
portant son
bagage
Cimetiere des Sauuages
Parentes du mort qui dansent


RPJCB

Ce *Jongleur* vient voir le Malade, l'examine fort ſoigneuſement, en diſant, ſi le méchant Eſprit eſt ici nous le ferons bien vîte déloger : Après quoi il ſe retire ſeul dans une petite Tente faite exprès, où il chante & danſe, hurlant comme un *Loup-garou*, (ce qui a donné lieu aux Jeſuites de dire que le *Diable* parle avec eux.) Après qu'il a fini ſa charlatanerie, il vient ſucer le Malade en quelque partie du corps, & il lui dit en tirant quelques oſſelets de ſa bouche, „ que ces mêmes oſſelets ſont ſor-„ tis de ſon corps, qu'il prenne courage, „ puiſque ſa maladie eſt une bagatelle, & „ qu'afin d'être plûtôt guéri il eſt expé-„ dient qu'il envoye ſes eſclaves, & ceux „ de ſes Parens à la Chaſſe aux Elans, aux „ Cerfs, &c. pour manger de ces ſortes „ de viandes, dont ſa guériſon dépend ab-„ ſolument.

Ces mêmes *Jongleurs* leur apportent ordinairement certains jus de Plantes ou de Simples, qui ſont des eſpéces de Purgations, qu'on appelle *Maskikik*; mais les Malades les gardent par complaiſance plûtôt que de les boire, parce qu'ils croyent que les Purgatifs échauffent la maſſe du ſang, & qu'ils affoibliſſent les veines & les artéres, par leurs violentes ſecouſſes; ils ſe contentent de ſe faire bien ſuer, de prendre des bouillons, de ſe tenir bien chaudement, de dormir s'ils le peuvent, & de boire de l'eau du Lac ou de la Fontaine, auſſi-bien durant l'accès des fiévres que dans les autres maux.

Ils ne peuvent comprendre comment nous sommes assez foûs pour nous servir de vomitifs ; car toutes les fois qu'ils voyent des *François* qui usent de ces remédes violents, ils ne sauroient s'empêcher de dire que nous avallons un *Iroquois*. Ils prétendent que cette sorte de remède ébranle toute la machine, & qu'il fait faire des efforts terribles à toutes les parties internes ; mais ils sont encore plus surpris de la saignée, parce que, disent-ils, le sang étant la méche de la vie, il seroit plus avantageux d'en remettre dans les vaisseaux que de l'en faire sortir, puis que la vie se dissipe quand on en ôte le principe & la cause, d'où il suit nécessairement qu'en perdant le sang la Nature n'agit plus qu'avec lenteur & foiblesse, que les entrailles s'échauffent, que toutes les parties se dessèchent, ce qui donne lieu à toutes les maladies dont les *Européens* sont accablez.

Les Sauvages ne passent jamais huit jours sans suer, soit qu'ils soient malades, ou qu'ils se portent bien, avec cette différence que quand ils jouïssent d'une santé parfaite, ils vont se jetter l'Eté dans la Riviére encore tous humide de sueur, & l'Hiver dans la neige ; au lieu que lors qu'ils sont incommodez, ils rentrent chaudement dans leur lit. Cinq ou six Sauvages suent aisément dans un lieu destiné à cet usage, lequel endroit est une espéce de four couvert de nattes & de peaux, &c. On y met au centre une écuelle pleine d'eau de vie brûlante, ou de grosses pierres enflammées, ce

ce qui cauſe une ſi grande chaleur qu'en moins de rien on y ſuë prodigieuſement. Au reſte, ils ne ſe ſervent jamais de bains chauds, non plus que de lavemens, à moins qu'ils ne ſe laiſſent perſuader par les Jeſuites, ou par nos Medecins d'uſer de ces Remédes.

Un Sauvage me diſoit un jour de fort bon ſens que le bon air, les bonnes eaux & le contentement d'eſprit n'empêchoient pas à la vérité que l'homme ne trouvât la fin de ſa vie, mais qu'au moins l'on ne pouvoit pas diſconvenir que cela ne contribuât beaucoup à leur faire paſſer cette même vie ſans reſſentir aucune incommodité. Il ſe moquoit en même tems de l'impatience des *Européens*, qui veulent être auſſi-tôt guéris que malades, prétendant que la crainte que nous avons de mourir, lors que nous ſommes attaquez de la moindre fiévre, en redouble tellement les accès que cette peur nous tuë le plus ſouvent, au lieu que ſi nous traitions le mal de bagatelle, auſſi-bien que la mort, en gardant le lit avec bien du courage & de la patience, ſans violenter la Nature par la force de nos Remédes & de nos Drogues, cette bonne Mére ne manqueroit pas de nous ſoulager & de nous rétablir peu à peu.

Les Sauvages ne veulent jamais ſe ſervir de nos Chirurgiens, ni de nos Medecins. Ils ſoûtiennent que tout mêlange de Drogues eſt un poiſon qui détruit la chaleur naturelle & qui conſume la poitrine. Ils prétendent que les lavemens ne ſont ſalutaires

qu'aux *Européens*, ils en prennent pourtant quelquefois lors que les *François* ſe trouvent à leurs Villages. Ils croyent que la diette échauffe le ſang, & qu'il eſt très-dangereux de refuſer à ſon appetit ce qu'il demande, pourvû que les aliments ſoient de bon ſuc. Ils mangent les viandes un peu plus qu'à demi cuites, mais pour le poiſſon ils le veulent extraordinairement cuit. Ils ne mangent jamais de ſalade, prétendant que toute herbe cruë fait travailler l'eſtomach avec effort.

Il n'y a ni playe, ni diſlocation, qu'ils ne guériſſent avec des Simples & des Herbes dont ils connoiſſent la proprieté; & ce qui eſt de ſingulier, c'eſt que la *cangréne* ne ſe met jamais à leurs bleſſures. Il ne faut pourtant pas attribuer cela à ces Herbes, ni à l'air du Païs, mais plûtôt à leur bonne complexion, parce que cette *cangréne* malgré ces mêmes Remédes s'introduit dans les playes des *François*, qui ſans contredit ſont plus difficiles à guérir que les Sauvages. Ces Peuples l'attribuent au ſel que nous mangeons, s'imaginant qu'il eſt la cauſe de toutes nos maladies, parce qu'ils ne peuvent manger rien de ſalé ſans être malades à mourir, & ſans boire continuellement. Ils ne peuvent non plus ſe réſoudre à boire de l'eau à la glace, prétendant qu'elle affoiblit l'eſtomach & qu'elle retarde la digeſtion. Voilà le jugement bizarre qu'ils font de toutes choſes par l'entêtement qu'ils ont de leurs Coûtumes & de leurs maniéres. On a beau les aller voir

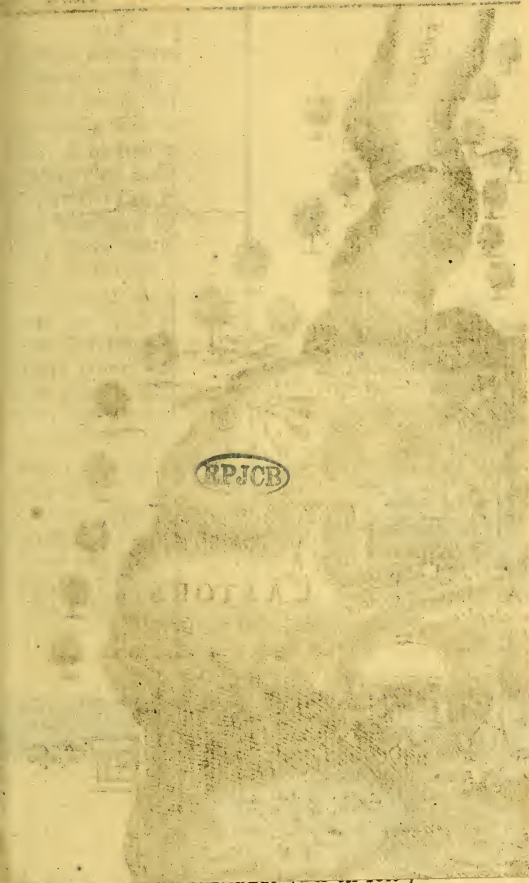
voir lors qu'ils sont à l'extrémité pour les exhorter à se faire saigner, ou à prendre quelque purgation, ils répondent qu'ils ne souffrent pas jusqu'au point de pouvoir se résoudre d'avancer leur mort par les remédes des *François*, lesquels remédes ils croyent, disent-ils, aussi méchans que ceux qui les donnent.

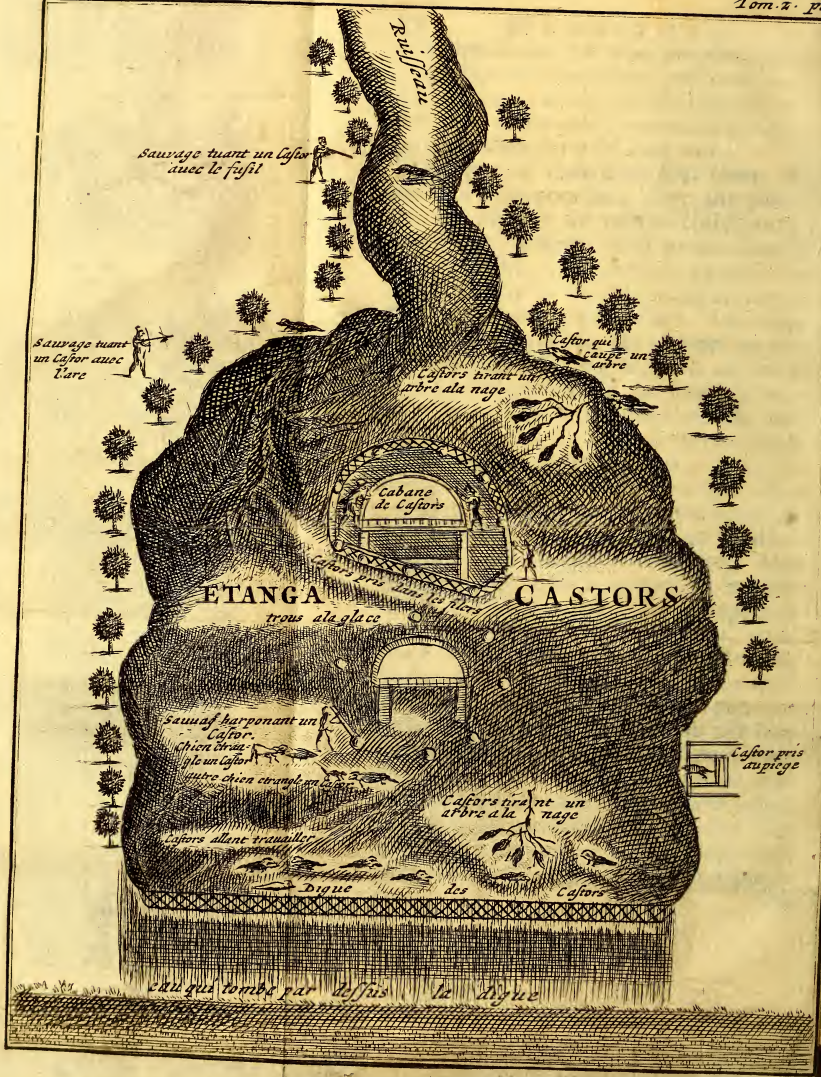
Dès qu'un Sauvage est mort on l'habille le plus proprement qu'il est possible, & les esclaves de ses Parents le viennent pleurer. Ni meres, ni sœurs, ni freres, n'en paroissent nullement affligez, ils disent qu'il est bienheureux de ne plus souffrir, car ces bonnes gens croyent, & ce n'est pas où ils se trompent, que la mort est un passage à une meilleure vie. Dès que le mort est habillé, on l'assied sur une natte de la même maniére que s'il étoit vivant; ses parens s'asseyant autour de lui, chacun lui fait une Harangue à son tour où on lui raconte tous ses Exploits & ceux de ses Ancêtres; l'Orateur qui parle le dernier s'explique en ces termes: *Un tel, te voilà assis avec nous, tu as la même figure que nous, il ne te manque ni bras, ni tête, ni jambes. Cependant, tu cesses d'être, & tu commences à t'évaporer comme la fumée de cette pipe. Qui est-ce qui nous parloit il y a deux jours? ce n'est pas toi, car tu nous parlerois encore, il faut donc que ce soit ton ame qui est à présent dans le grand Pais des ames avec celles de nôtre Nation. Ton corps que nous voyons ici, sera dans six mois ce qu'il étoit il y a deux cens ans. Tu ne sens rien,*

tu ne connois rien, & tu ne vois rien, parce que tu n'és rien. Cependant, par l'amitié que nous portions à ton corps lors que l'esprit t'animoit, nous te donnons des marques de la vénération dûë à nos freres & à nos amis.

Dès que les Harangues sont finies, les parens sortent pour faire place aux parentes, qui lui font les mêmes complimens, ensuite on l'enferme vingt heures dans la *Cabane des Morts*, & pendant ce tems-là on fait des danses & des festins qui ne paroissent rien moins que lugubres. Les vingt heures étant expirées, ses esclaves le portent sur leur dos jusqu'au lieu où on le met sur des piquets de dix pieds de hauteur, enséveli dans un double cercueil d'écorce, dans lequel on a eu la précaution de mettre ses armes, des pipes, du Tabac & du bled d'Inde. Pendant que ces esclaves portent le cadavre, les parens & les parentes dansent en l'accompagnant, & d'autres esclaves se chargent du bagage, dont les parens font present au mort, & le transportent sur son cercueil. Les Sauvages de la *Riviére Longue* brûlent les corps, comme je l'ai dit ailleurs; & même ils les conservent dans des Caveaux jusqu'à ce qu'il y en ait un assez grand nombre pour les brûler tous ensemble, ce qui se fait hors du Village dans un lieu destiné pour cette cérémonie. Au reste, les Sauvages ne connoissent point de deuil, & ne parlent jamais des morts en particulier, c'est à dire, les nommant par leur nom; ils se moquent de nous, lors qu'ils nous entendent raconter le

sort


RPJCB


Ruisseau
Sauvage tuant un Castor auec le fusil
Sauvage tuant un Castor auec l'arc
Castor qui caupe un arbre
Castors tirant un arbre ala nage
Cabane de Castors
Castors pris dans les filets
ETANGA CASTORS
trous ala glace
Sauuag harponant un Castor.
Chien etrangle un Castor
autre chien etrangle un Castor
Castor pris au piege
Castors tirant un arbre a la nage
Castors allant trauailler
Digue des Castors
eau qui tombe par dessus la digue

sort de nos Parens, de nos Rois & de nos Généraux, &c.

Dès qu'un Sauvage est mort, ses esclaves se marient avec d'autres femmes esclaves; & ils font cabane ensemble étant alors libres, c'est à dire, n'ayant plus de Maître à servir. Les enfans qui proviennent de ces Mariages sont adoptez & réputez enfans de la Nation, parce qu'ils sont nez dans le Village & dans le Païs; & qu'ils ne doivent pas, disent-ils, porter le malheur de leurs peres, ni venir au monde dans l'esclavage, puis qu'ils n'ont certainement contribué en rien à leur création. Ces mêmes esclaves ont le soin d'aller tous les jours en reconnoissance de leur liberté au pied du cercueil de leur Maître pour leur offrir quelque pipe de Tabac. Mais puis que je suis sur le chapitre du Tabac, je vous dirai que les Sauvages fument presque tous, mais ils n'en prennent jamais ni en poudre, ni en *machicatoire*. Ils en sément & ils en recueuillent en quantité, mais il est différent de celui d'*Europe*, quoi que les premiéres semences soient venuës de l'*Amérique*: Et comme il ne vaut presque rien, ils sont obligez d'acheter de celui du *Brezil* qu'ils mêlent avec une certaine feuille d'une odeur agréable, qu'on appelle *Sagakomi*.

Je n'ai plus rien à dire sur cette matiére, croyant vous avoir donné une connoissance suffisante de leurs Maladies & de leurs Remédes, qui sont à mon gré aussi sauvages qu'eux-mêmes; quoi qu'il en soit, ils

ne meurent guéres que de pleuresies : pour les autres maladies, ils en réchapent avec le plus grand hazard du monde, car à la reserve du courage & de la patience qu'ils ont au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, ils font tout ce qu'il faut faire pour se crever, mangeant, bûvant avec de grosses fiévres, & fumant à la fin de l'accès de ce Tabac de *Brezil*, dont je vous ai parlé, qui sans contredit est le plus fort de tous ceux qui nous sont connus.

Les femmes sont sujettes là, comme ailleurs, aux indisposítions naturelles dont même elles meurent quelquefois ; il est vrai qu'elles ont un remède admirable contre les suites fâcheuses de cette incommodité, c'est un certain brûvage, mais qui ne peut opérer, à moins qu'elles ne s'abstiennent de tout excès, à quoi elles se résolvent fort difficilement. Quelques Chirurgiens *François* m'ont assuré que les *Européenes* perdoient deux fois plus & beaucoup plus longtems que les *Sauvageſſes*, celles-ci n'étant incommodées tout au plus que deux jours. L'autre incommodité qu'elles ont assez souvent, est la trop grande quantité de lait, mais pour en être soulagées elles se font tetter par de petits Chiens.

Chasse des Sauvages.

J'Ai parlé de la Chasse des *Orignaux* & de quelques autres Animaux de *Canada* dans mes dixiéme & onziéme Lettres, ce qui fait que je ne m'arrêterai proprement qu'à vous faire une description exacte de la Chasse des Castors qui sont des prétendus *amphibies*, comme je vous l'ai marqué dans ma seiziéme Lettre; en vous envoyant la figure de ces Animaux. Cependant, comme l'adresse & l'admirable instinct de ces bêtes sont quelque chose de surprenant, il est bon de vous faire savoir en quoi elles consistent, en vous envoyant le dessein des étangs qu'ils savent faire beaucoup plus artistement que les hommes.

Les Castors donnent à penser aux Sauvages de *Canada* sur la qualité de leur nature, disant qu'ils ont trop d'esprit, de capacité & de jugement, pour croire que leurs ames meurent avec le corps; ils ajoûtent que s'il leur étoit permis de raisonner sur les choses invisibles & qui ne tombent point sous les sens, ils oseroient soûtenir qu'elles sont immortelles comme les nôtres. Sans m'arrêter à cette opinion chimérique, il faut convenir qu'il y a une infinité d'hommes sur la terre, (sans prétendre parler des *Tartares*, des Païsans *Moscovites* & *Norvegiens*, ou de cent autres Peuples) qui n'ont pas la centiéme partie de l'entendement de ces Animaux.

Les Caſtors ſont paroître tant d'artifi
dans leurs Ouvrages, qu'on ne peut ſa
ſe faire violence l'attribuer au ſeul inſtin
car il eſt permis de douter de certain
choſes dont on n'apperçoit aucunement
cauſe, pourvû qu'elles n'ayent point d'e
chaînûre avec la Religion : Il en eſt qu'o
voudroit avoir vû ſoi-même pour y ajoû
ter foi, tant elles ſont éloignées du Bo
Sens & de la Raiſon. Quoi qu'il en ſoit
je me hazarde de vous écrire ſur ce ſuje
pluſieurs particularitez, qui pourront peut
être vous faire douter de la ſincérité de m
narration. Je commencerai par vous aſſu
rer que ces Animaux ſont enſemble un
ſociété de cent, & qu'ils ſemblent ſe par
ler, & raiſonner les uns avec les autre
par de certains tons plaintifs non articulez.
Les Sauvages diſent qu'ils ont un jargon
intelligible, par le moyen duquel ils ſe
communiquent leurs ſentimens & leurs pen
ſées. Je n'ai jamais été témoin de ces
ſortes d'Aſſemblées, mais quantité de Sau
vages & de Coureurs de bois, gens dignes
de foi, m'ont aſſuré qu'il n'y avoit rien de
plus vrai ; ils ajoûtoient que les Caſtors
ſe conſultent entr'eux touchant ce qu'ils
doivent faire pour entretenir leurs Caba
nes, leurs Digues & leurs Lacs, & pour
tout ce qui regarde la conſervation de leur
République ; ces bonnes gens vouloient
me perſuader que ces bêtes établiſſent des
ſentinelles, pendant qu'elles travaillent à
couper des arbres gros comme des barri
ques avec les dents aux environs de leurs

petits.

etits Lacs, & que ces ſentinelles criant à
pproche des hommes ou des bêtes, tous
s travailleurs ſe jettent à l'eau & ſe ſau-
ent en plongeant juſqu'à leurs Cabanes.
'avance ce fait ſur le rapport de mille per-
onnes, qui n'ont aucun intérêt de vouloir
n impoſer par des fables, mais voici ce
ue j'ai obſervé moi-même ſur cette ma-
ére au Païs de Chaſſe des *Outagamis*, dont
'ai parlé au commencement de ma ſeizié-
ne Lettre. Les Caſtors ſe trouvant dans
ne prairie traverſée de quelque ruiſſeau,
ls ſe déterminent à faire des digues & des
haufſées, leſquelles arrêtant le cours de
'eau, cauſent une inondation ſur toute cet-
e prairie, qui ſe trouve avoir quelquefois
leux lieuës de circonférence. Cette digue
ſt faite d'arbres qu'ils coupent avec leur
quatre groſſes dents inciſives, & qu'ils traî-
nent enſuite à la nage. Ces bois étant au
ond de cette prairie rangez de travers,
ces Animaux ſe chargent d'herbes & de
erre graſſe, qu'ils tranſportent ſur leur
grande queuë & qu'ils jettent entre ces bois
avec tant d'art & d'induſtrie, que les plus
habiles Maçons auroient bien de la peine
à faire des murailles à chaux & à ciment
qui fuſſent plus fortes. On les entend du-
rant la nuit travailler avec tant de vigueur
& de diligence, qu'on croiroit que ce ſe-
roit des hommes, ſi on n'étoit pas aſſuré
que ce ſont des Caſtors. Les queuës leur
ſervent de *truelles*, leurs dents de *haches*,
leurs pattes de *mains*, & leurs pieds de *ra-
mes*, enfin ils font des digues de quatre

ou

ou cinq cens pas de longueur, de ving
pieds de hauteur & de ſept ou huit d'épaiſ
ſeur en cinq ou ſix mois de tems, quo
qu'ils ne ſoient que cent travailleurs tou
au plus. Il faut remarquer en paſſant qu
les Sauvages ne rompent jamais ces digue
par ſcrupule de conſcience, ſe contentan
ſeulement d'y faire un trou, comme je
l'expliquerai dans la ſuite. Outre le talent
qu'ils ont de couper des arbres, celui de
les faire tomber ſur l'eau me paroît tout à
fait ſurprenant, car il faut du jugement &
de l'attention pour y réüſſir, & ſur tout
pour prendre au juſte le tems que le vent
peut les aider à rendre la chûte de ces ar-
bres plus facile, & à les faire tomber ſur
leurs petits Lacs. Ce n'eſt pas le plus bel
ouvrage de ces Animaux, celui de leurs
Cabanes ſurpaſſe l'imagination; car enfin
il faut qu'ils ayent l'adreſſe & la force de
faire des trous au fond de l'eau pour y
planter ſix pieux, qu'ils ont le ſoin de pla-
cer directement au milieu de l'étang; c'eſt
ſur ces ſix pieux qu'ils font cette petite
maiſonnette conſtruite en figure de four,
étant faite de terre graſſe, d'herbe & de
branches d'arbres à trois étages pour mon-
ter de l'un à l'autre quand les eaux croiſ-
ſent par les pluyes ou par les dégels. Les
planchers ſont de joncs, & chaque Caſtor
a ſa chambre à part. Ils entrent dans leur
Cabane par deſſous l'eau où l'on voit un
grand trou au premier plancher, environ-
né de bois de tremble, coupé par mor-
ceaux pour les attirer plus facilement dans
leurs

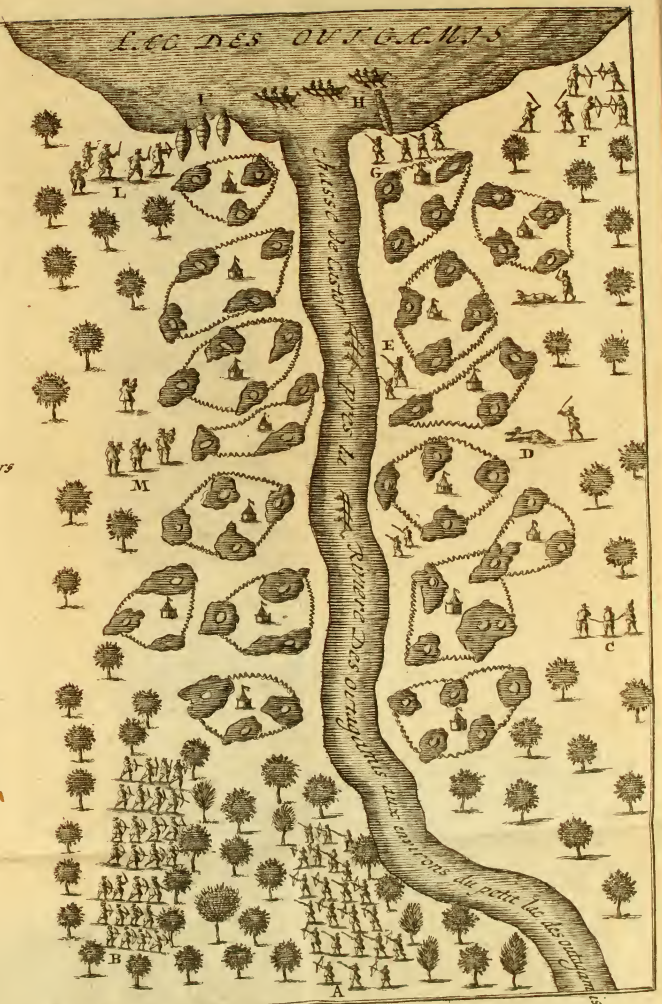
Chasses des Castors dont
j'ay parléen ma 16.eme
letre page

A Iroquois Surprenant les Chasseurs enemis
B Chasseurs rassemblés venant a la rencontre
C Sauvage Surpris et fait prisonier de guerre
D Sauvage Surpris et tué en se defendant
E Iroquois embusqués tirant les des Canots enémis
G Iroquois tirant sur les Canots qui s'en fuyent
H Sauvages qui s'enfuyent dans leurs Canots
I Canots d'écorce
L Sauvages qui s'enfuyent
M femmes qui s'enfuyent portant leurs enfants

Cabane de dix Chasseurs

District pour une Cabane de 10 Chasseurs
Située au milieu

Etang ou petit lac au milieu duquel
les Castors batissent des Cabanes



RPJCB

leurs cellules lors qu'ils ont envie de manger; car comme c'eſt leur nourriture ordinaire, ils ont la précaution d'en faire toûjours de grands amas, & ſur tout durant l'Automne, prévoyant que les gelées doivent glacer leur étang, & les tenir enfermez deux ou trois mois dans leurs Cabanes.

Je n'aurois jamais fini, ſi je me mettois à faire la deſcription des différens ouvrages de ces ingénieux Animaux, l'ordre établi dans leur petite République, & les précautions qu'ils prennent pour ſe mettre à l'abri de la pourſuite des autres Animaux: ce que je remarque c'eſt que tous les autres qui ſont ſur la terre, en ont d'autres à craindre, quelque forts, agiles ou vigoureux qu'ils puiſſent être, mais ceux dont je parle n'ont uniquement que les hommes à apprehender, car les Loups, les Renards, les Ours, &c. n'ont garde de s'ingérer de les aller attaquer dans leurs Cabanes, quand même ils auroient la faculté de plonger. Il eſt ſûr qu'ils n'y trouveroient pas leur compte, car les Caſtors s'en déferoient fort aiſément avec leurs dents inciſives & tranchantes: Il n'y a donc qu'à terre où ils pourroient être inſultez, & c'eſt ce qui fait auſſi que quoi qu'ils ne s'écartent jamais de vingt pas du bord de leur étang, ils ont des ſentinelles ſur les aîles (comme je l'ai déja dit) qui crient pour les avertir lors qu'ils entendent le moindre bruit.

Il ne me reſte qu'à expliquer la nature des

des Païs où se fait la chasse *des Castors* dont quelques-uns sont marquez sur m Carte ; il faut savoir premiérement qu'o ne sauroit marcher quatre ou cinq lieuë dans les Bois de *Canada*, sans trouver quel que petit Lac à Castor, de sorte qu'o pourroit dire que tout ce vaste Continen n'est qu'un Païs de *chassé de Castor* ; mai ce n'est pas ce que j'entens. Ces lieux d chasse dont je parle, sont quantité de petits étangs remplis de ces Animaux, & dont la distance des uns aux autres est peu considérable. Par exemple, celles du *Saguinan*, de l'*Ours qui dort*, de la *Riviére des Puants*, &c. sont de vingt lieuës de longueur, & de maniére qu'en tout cet espace de terrain, il se trouvera soixante petits Lacs de Castors plus ou moins, où certain nombre de Sauvages pourront chasser durant l'Hiver. C'est ordinairement à la fin de l'Automne qu'ils partent de leurs Villages en Canot pour s'aller poster en ces lieux de Chasse ; & comme ils les connoissent mieux que je ne connois les ruës de *Quebec*, ils conviennent entr'eux, chemin faisant, du district de chaque famille ; de sorte qu'arrivant là, ils se divisent par *Tribus*. Chaque Chasseur établissant son domicile au centre du terrain de son district, comme vous le voyez marqué dans cette figure. Il y a huit ou dix Chasseurs dans chaque Cabane, qui pour leur part ont quatre ou cinq étangs. Sur chaque étang il y a tout au moins une loge à Castors, & quelquefois deux ou trois. Ces Chas-

seurs

seurs s'occupent, dès qu'ils se sont cabanez, à faire des piéges à *Loutres*, à *Renards*, à *Ours*, à *Castors terriens* & à *Martres*, sur les bords de leurs étangs, ensuite ils les vont réguliérement visiter tous les jours; mais sur tout, ils aimeroient mieux mourir de faim que de sortir des bornes qu'ils se sont prescrites pour aller piller les bêtes prises aux piéges de leurs Camarades. Ils font très-bonne chere pendant le tems de cette Chasse qui dure quatre mois, trouvant plus qu'ils n'ont besoin, des *Truites*, des *Liévres*, des *Gelinotes de bois*, & des *Ours* en abondance, & quelquefois des *Cerfs* & des *Chevreuils*.

Les Castors se prennent rarement aux piéges, à moins que d'y mettre certain bois de tremble rouge * qu'ils aiment beaucoup, & qui ne se trouve pas facilement. On les prend l'Automne en faisant un grand trou au pied de leur digue pour faire couler toute l'eau de l'étang, ensuite les Castors se trouvant à sec, les Sauvages les tuent tous, à la réserve d'une douzaine de femelles & d'une demi douzaine de mâles, ensuite ils reparent avec beaucoup d'exactitude le trou qu'ils ont fait, & ils font en sorte que l'étang se remplit d'eau comme auparavant.

* *Qui est une espéce de Saule.*

Pour ce qui est de la chasse que l'on fait en Hiver lors que l'étang est glacé, ils font des trous aux environs de la loge des Castors, dans lesquels ils passent des rets de l'un à l'autre, & lors qu'ils sont tendus comme il faut, ils découvrent à coups de hache

hache la Cabane de ces pauvres Animaux qui se jettant à l'eau & venant prendre haleine à ces trous, ils s'envelopent dans les filets : il n'en échape pas un seul, mais comme les Sauvages ne veulent pas les détruire, ils rejettent dans les trous le même nombre de Castors mâles & femelles comme je viens de vous dire qu'il se pratique dans les chasses qu'ils font en Automne.

On peut les tuer aussi lors qu'ils nagent sur l'eau, ou quand ils viennent à terre couper des arbres, mais il faut être bien caché & ne pas se remuer, car au moindre bruit qu'ils entendent, ils se jettent dans l'eau & plongent jusqu'à leurs Cabanes. Cette maniére de chasser est proprement celle des Voyageurs, qui se trouvant campez proche de quelque étang à Castors tâchent d'en surprendre quelques-uns en s'embusquant derriére quelque souche, ou quelque gros arbre jusqu'à l'entrée de la nuit.

Les Sauvages prennent aussi d'autres Animaux dans ces Païs de Chasse de Castors, en courant de côté & d'autre. J'ai dit qu'ils faisoient des trapes où les *Renards*, les *Loups*, les *Martres* & les *Loutres* se font écraser dès qu'ils mordent à l'appas. J'ai expliqué la maniére dont on fait ces sortes de piéges dans ma Lettre onziéme. Ces machines ne différent les unes des autres qu'en grandeur. Celles des Ours sont les plus fortes, mais ils ne s'y prennent que jusqu'au commencement de l'Hiver, car alors

lors ils cherchent de gros arbres qui soient reux à l'endroit des premiéres branches our s'y nicher. Plusieurs personnes ont e la peine à croire que ces Animaux puis-ent vivre trois mois dans ces prisons sans utre nourriture que le suc de leurs pat-es qu'ils léchent continuellement. C'est ourtant un fait inconteſtable ; qui ne ne paroît pas si difficile à croire, que ce-ui d'y pouvoir grimper, sur tout dans le ems qu'ils sont si gras que deux Sauva-ges les conduisent où ils veulent avec des gaules ne pouvant presque pas marcher. C'est ce que j'ai vû trois ou quatre fois endant l'Hiver de 1687. lors que j'hi-vernai au *Fort St. Joseph :* car les *Hurons* du parti de *Saentsouan* en amenérent quel-ques-uns qui ne firent aucune difficulté d'y entrer.

Les Sauvages font aussi des trapes pour les *Castors terriens*, qui, par la raison que j'ai cité dans ma seiziéme Lettre, se lo-gent dans la terre comme les Renards, les Lapins & les Blereaux, & quoi qu'ils soient chassez & poursuivis par les autres Castors, ils font cependant leurs trous aux environs des étangs, des ruisseaux ou des Riviéres. Ceux-ci se prennent aisément à ces piéges, sur tout lors qu'on y met la tête d'un Loutre pour servir d'appas. Il y a une si forte antipathie entre ces deux sor-tes d'Animaux, qu'ils se font une guerre continuelle.

Les Sauvages m'ont raconté avoir vû quantité de Loutres rassemblez vers le mois

mois de Mai, qui ayant l'audace d'aller attaquer les Caſtors juſques dans leurs Cabanes ſe laiſſoient pourtant repouſſer & chaſſer de l'étang avec perte : & ils ajoûtoient qu'un Caſtor peut ſe défendre vigoureuſement contre trois Loutres à coups de dents & de queuë. Au reſte, les Caſtors des étangs ſe prennent rarement aux trapes, à moins qu'on n'y mette pour ſervir d'appas de ce bois de tremble, dont je vous ai déja parlé. J'ai dit que les Sauvages viſitent chaque jour leurs piéges, apportant dans leurs Cabanes la proye qu'ils y trouvent. Auſſi-tôt les eſclaves écorchent ces bêtes priſes, puis ils en étendent les peaux à l'air, ou à la gelée pour les faire ſecher ; cela dure autant que la fin de la Chaſſe, qui finit par le grand dégel, auquel tems ils mettent leurs Pelleteries en paquets, les tranſportant enſuite juſqu'au lieu où ils ont laiſſé les Canots en arrivant dans ce Païs de Chaſſe.

Quoi que les Sauvages ayent beaucoup à craindre de leurs ennemis, pendant qu'ils ſont diſperſez de côté & d'autre, occupant, comme j'ai dit, plus de vingt lieuës de terrain, ils n'ont preſque jamais la précaution d'envoyer par tout des découvreurs, ce qui fait qu'ils ſont très-ſouvent ſurpris lors qu'ils y penſent le moins. Je pourrois citer ici vingt funeſtes courſes des *Iroquois* dans les Païs de Chaſſe dont je parle, où ils ont égorgé quantité de nos Amis & Alliez. J'ai fait tout ce que j'ai pû pour faire entendre à ces derniers qu'ils manquoient

uoient d'eſprit & de conduite en cette ren-
ontre-là, puis qu'ils pouvoient facilement
e mettre à l'abri de pareilles inſultes, éta-
liſſant des Cabanes où ils poſeroient des
Corps de Garde, qui auroient l'œil au guet,
our découvrir les ennemis qui pourroient
'avancer aux environs de ces Païs de Chaſſes.
ls ſe contentent de répondre que cela eſt
aiſonnable, & qu'il eſt vrai qu'ils ne dor-
nent point en ſûreté. Enfin, ils s'imagi-
nent que leurs ennemis étant occupez à
haſſer de leur côté, ils ſont aſſez ſots pour
ne pas prendre aucune précaution. Cepen-
dant, je ſai que les *Iroquois* en uſent tout
utrement; ayant des Avant-gardes, & des
atteurs d'eſtrade qui ſont toûjours en mou-
vement, ce qui fait qu'on ne les trouble
reſque jamais dans leurs Chaſſes. Au
eſte, je ne crois pas devoir finir ce chapi-
re ſans rapporter deux occaſions où les *Iro-
quois* ont manqué leur coup en voulant ſur-
prendre leurs ennemis, quoi qu'ils ayent par-
faitement bien réüſſi dans pluſieurs autres oc-
caſions.

L'année 1680. les *Oumamis* & les *Ilinois* étant à la Chaſſe près de la Riviére des *Oumamis*, un parti de quatre cens *Iroquois* les ayant ſurpris, tuérent trente ou quarante Chaſſeurs & firent trois cens priſonniers, y comprenant les femmes & les enfans. Enſuite après s'être un peu repoſez, ils ſe préparoient à retourner chez eux à petites journées, ayant lieu de croire qu'ils auroient regagné leurs Villages avant que les *Ilinois* & les *Oumamis* euſſent eu le tems de

de ſe rallier & d'envoyer des Coureu
pour avertir ceux de ces deux Nations di
perſées qui chaſſoient en des endroits plu
éloignez. Mais ils ſe trompérent ſi fo
que ces *Ilinois* & *Oumamis* s'étant ralliez a
nombre de deux cens, réſolurent de péri
plûtôt que de ſouffrir que leurs gens fuſſe
emmenez par les *Iroquois*. Cependant, com
me la partie n'étoit pas égale, il s'agiſſo
de trouver quelque bon expédient; en ef
fet, après avoir bien refléchi ſur la manie
re de les attaquer, ils conclurent qu'on
devoit les ſuivre d'un peu loin juſqu'à c
qu'il commençât à pleuvoir. Leur proje
réüſſit & le Ciel ſembla le favoriſer, ca
un jour que la pluye ne diſcontinua poin
depuis le matin juſqu'au ſoir; ils double
rent le pas dès que l'eau commença à tom-
ber du Ciel, & paſſant à deux lieuës à cô-
té de ces *Iroquois*, ils prirent le devant
pour leur dreſſer une embuſcade au milieu
d'une prairie, que ces derniers voulurent
traverſer pour gagner un bois, où ils avoient
deſſein de s'arrêter pour faire de grands
feux. Les *Ilinois* & *Oumamis* étant cou-
chez ſur le ventre dans des fougéres, at-
tendirent que les *Iroquois* fuſſent au milieu
d'eux pour décocher leurs fléches. Enſuite
ils les attaquérent ſi vigoureuſement la
caſſe-tête à la main, que ceux-ci ne pou-
vant ſe ſervir de leurs fuſils les amorces
étant mouillées, furent contraints de les
jetter par terre pour ſe défendre avec les
mêmes armes dont ils étoient attaquez,
(j'entens avec leur caſſe-tête) mais comme
j'ai

j'ai dit ci-devant que les *Ilinois* sont une fois plus adroits & plus agiles que les *Iroquois*. Ces derniers furent obligez de ceder aux premiers, se battant en retraite jusqu'à l'entrée de la nuit, après avoir perdu cent quatre vints Guerriers. Le Combat qui ne dura qu'une heure eût duré toute la nuit, si les vainqueurs n'eussent pas craint que leurs gens étant encore liez, & demeurant derriere eux ne fussent exposez à quelque surprise dans l'obscurité, de sorte qu'après les avoir rejoints, & s'être saisi de tous les fusils des fuyards dispersez deçà & delà, ils s'en retournerent en leurs Païs, sans avoir voulu prendre un seul *Iroquois*, de peur de s'affoiblir.

La seconde affaire arriva trois ans après celle-ci, dans le Païs de Chasse des *Outagamis*, où je vous ai marqué dans ma 16. Lettre que le Chef de cette Nation me donna dix Guerriers pour m'accompagner à la *Riviére Longue*. Voici comment le coup se fit. Un corps de mille *Iroquois* étant venu en Canot à la fin de l'Automne jusqu'à la Baye des *Missisagues*, dans le Lac des *Hurons*, sans être découvert, mit pied à terre en ce lieu-là; & comme ils étoient nombreux, ils se mirent en marche, portant des filets pour pêcher dans les petits Lacs & Riviéres, en attendant la saison des glaces qui arriva peu de jours après. Dès qu'elles furent assez fortes pour passer dessus, ils continuerent leur route, côtoyant le grand Lac des *Hurons* jusqu'à cinq ou six lieuës au dessous *du Sault Sainte Marie*

où ils ne voulurent pas aller, craignant de trouver des Coureurs de Bois dans le Fort des Jesuites. Ayant traversé la Baye ils jugerent à propos de faire de très-petites journées, de peur d'être découverts; & ils eurent la précaution de marcher tous de file sur la neige, afin que si par hazard on venoit à découvrir leurs pistes on crût qu'ils ne seroient que trente ou quarante tout au plus. Ils marcherent de cette maniére jusqu'au quinze ou vintiéme de Février, sans qu'on les apperçût, mais malheureusement pour eux quatre Sauteurs les ayant vû passer en si grand nombre sur un petit Lac, coururent à toute jambe au Païs de Chasse des *Outagamis* pour les en avertir, quoiqu'ils fussent en guerre avec eux. Cependant le dégel étant survenu contre l'attente de ces *Iroquois*, qui comptoient d'avoir encore une vingtaine de jours de gelée selon la coûtume ordinaire de la saison, leur fit doubler le pas, cherchant les passages les plus étroits & les moins fréquentez. Les *Outagamis* étoient fort embarrassez du parti qu'ils avoient à prendre. Il est sûr qu'ils pouvoient ratraper leurs Villages en toute sureté, mais ils auroient été contraints d'abandonner leurs femmes & leurs enfans qui n'auroient pas eu la force de courir aussi vite que les hommes. Enfin après avoir tenu Conseil entr'eux, ils résolurent de s'avancer jusqu'à un certain passage d'une demi lieuë de longueur, & de trente pas de largeur entre deux petits Lacs, par où ils voyoient bien que les *Iroquois* devoient absolument

lument passer. Ces *Outagamis* n'étant que quatre cens jugerent à propos de se partager en deux Corps, c'est-à-dire, que deux cens se tiendroient à un bout du passage, qu'ils fortifierent aussi-tôt de pieux dans une traverse de pieux d'un Lac à l'autre; & que les deux cens qui restoient s'en iroient à un quart de lieuë à côté de l'autre bout du passage par lequel les *Iroquois* devoient entrer, afin qu'après avoir coupé chacun un pieu, ils accourussent diligemment pour le fermer, & qu'aussi-tôt que les *Iroquois* auroient enfilé le chemin les découvreurs envoyez pour observer leur marche, viendroient promptement en donner avis, ce qui fut ponctuellement executé; car dès que ce gros parti qui cherchoit les chemins les plus étroits fut entré dans celui-ci, les deux cens *Outagamis* qui étoient à un quart de lieuë à côté, accoururent de toute leur force, portant assez de pieux pour fermer ce petit espace de terrain borné par les deux petits Lacs; de sorte qu'ils eurent tout le tems de les planter & de les appuyer avec de la terre avant que les *Iroquois*, étonnez d'avoir trouvé le chemin fermé à l'autre bout, fussent revenus sur leurs pas, pour se voir renfermez entre deux barricades. Or quoique, comme je vous l'ai déja dit bien des fois, les Sauvages n'ayent jamais eu la témérité d'attaquer un reduit de cinquante pieux, ces *Iroquois* ne laisserent pas de vouloir essayer le coup; ils vinrent en foule à toute jambe pour forcer la nouvelle Barricade, mais ils lâcherent pied dès la

premiére décharge que les *Outagamis* firent entre l'eſpace des pieux, car ils n'avoient pas eu le temps de les joindre comme il faut. Les *Iroquois* ſe voyant ainſi renfermez crurent que le nombre des *Outagamis* étoit plus grand. Cependant il étoit queſtion de ſortir de cette priſon; or de ſe jetter dans l'eau pour traverſer l'un de ces Lacs il y avoit de la vie, outre qu'il falloit avoir bonne haleine & bon cœur, car le trajet étoit large & l'eau très-froide, les glaces ne faiſant que de ſe fondre: pendant ce tems-là les *Outagamis* fortifioient leurs barricades de mieux en mieux; envoyant des coureurs diſperſez de diſtance à autre ſur les rives de ces deux étangs pour aſſommer tous ceux qui voudroient aborder à la nage.

Malgré toutes ces précautions les *Iroquois* trouverent un expedient merveilleux qui fut de travailler à faire des radeaux avec les arbres dont ils étoient environnez; mais les coups de hache retentiſſant un peu trop fort, firent juger aux *Outagamis* du deſſein qu'ils avoient, ce qui fut cauſe qu'ils firent des Canots de peau de Cerfs pour roder ſur ces deux étangs durant la nuit. Ces radeaux furent faits en cinq ou ſix jours, pendant lequel tems les *Iroquois* pêcherent des Truites en quantité à la vûë des *Outagamis*, qui ne pouvoient l'empêcher. Il n'étoit plus queſtion que de traverſer l'un des Lacs, & de ſe bien battre en abordant à terre, au cas que leur navigation ſecrete fut découverte. Pour mieux réuſſir ils firent une feinte dont le ſuccès eut été infaillible,

ble, si le fonds de ces Lacs n'eut pas été bourbeux. Car ayant sacrifié vers la minuit sur l'un des deux Lacs vingt esclaves qu'ils obligerent à pousser un radeau, ils se mirent en devoir de passer l'autre étang sur la même voiture, se servant de grandes perches ou lates au lieu de rames; mais comme ces perches s'enfonçoient tellement dans la vase que nos navigateurs avoient beaucoup de peine à les retirer, cela les fit aller plus lentement; si bien que les *Outagamis*, qui d'abord avoient pris le change, en s'attachant aux esclaves, eurent le tems de courir à l'autre Lac, où ils apperceurent les *Iroquois*, éloignez du bord environ la portée du mousquet. Dès que ceux-ci se trouverent à trois pieds d'eau ils s'y jetterent fusil bandé, essuyant les vigoureuses décharges des *Outagamis* qui n'étoient que trois cens, parce qu'ils avoient laissé cinquante hommes à chaque barricade. Ce fut un miracle que les *Iroquois* ne furent pas tous assommez en gagnant terre, car ils enfonçoient dans la vaze jusqu'au genou. Il est vrai que comme c'étoit pendant la nuit, tous les coups des *Outagamis* ne portoient pas; quoi qu'il en soit, il en demeura cinq cens sur l'eau, & le reste ayant pris terre malgré la resistance de l'ennemi, ces *Iroquois* débarquez attaquerent si vigoureusement les *Outagamis*, que si les cent hommes destinez à la garde des barricades n'étoient accourus promptement au bruit de la mousqueterie, les pauvres *Outagamis* étoient en risque de rester sur la place. Ils se batirent jusqu'au

jour pêle mêle avec une rage épouvantable, dispersez deçà & delà dans le bois, les gens de même parti se tuant les uns les autres sans se connoître ; mais les *Iroquois*, qui jusques-là s'étoient obstinez à ne pas ceder le champ de bataille à cause de leurs blessez, & aussi parce qu'ils ne vouloient pas que les *Outagamis* profitassent de la chevelure de leurs morts, furent obligez de lâcher pied, sans être poursuivis, & ils s'enfuïrent à une demi lieuë, où ils se rallierent. J'ai sû par divers *Iroquois* quelques années après ce Combat, que ceux qui restoient, vouloient recommencer un nouveau choc, mais comme la poudre leur manquoit, & que d'ailleurs ils étoient obligez de repasser sur les terres des *Sauteurs* pour s'en retourner dans leur Païs par le même chemin, ils changerent de résolution, en quoi ils eurent grand tort, car étant encore au nombre de trois cens, ils eussent infailliblement été les plus forts, les *Outagamis* étant plus foibles d'un tiers, & ayant perdu la moitié de leurs gens dans ce violent combat, outre que parmi les deux cens qui restoient, il y avoit trente blessez ; ceux-ci s'étant retranchez dans le même endroit où l'action s'étoit passée, donnerent leur premier soin à panser les blessez tant ceux des *Iroquois* que les leurs, & après avoir pelé la tête de tous les morts ennemis, ils envoyerent des découvreurs pour observer la marche des *Iroquois*, ensuite ils retournerent chez eux sans rien craindre.

Arri-

Arrivez à leurs Villages, ils débuterent par une action de reconnoissance envers les quatre *Sauteurs* qui les avoient avertis de l'aproche des *Iroquois*, les proclamant grands Chefs de guerre, leur faisant part de la moitié de leur Chasse, qui se montoit à plus de 60000 écus, & prétendant que ces quatre *Sauvages* devoient hériter des Castors & des autres Pelleteries des *Outagamis* qui avoient peri dans le Combat: enfin après avoir fait à ces donneurs d'avis toute la bonne chere possible & tous les honneurs qu'ils sont capables de rendre à la maniére du Païs, ils les renvoyerent en Canot au *Saut Sainte Marie* par la *Baye des Puans* avec une escorte de cinquante Guerriers. Ceux-ci refuserent en vain les presens & le Cortege, parceque les deux Nations étoient en guerre; on les força de les accepter, & c'est ce qui fut cause que la Paix se fit entr'elles au bout de quatre mois. En voila, ce me semble, assez pour vous faire concevoir les risques que les Sauvages courent à la Chasse des *Castors:* cependant, quoique je ne fasse que finir deux avantures de guerre, je ne laisserai pas de vous aprendre dans le chapitre suivant en quoi consiste leur Art militaire, vous y verrez un détail qui pourra vous divertir & faire plaisir à vos Amis.

Guerre des Sauvages.

LE *Sauvage* nommé le *Rat*, dont je vous ai parlé ſi ſouvent, m'a dit pluſieurs fois que la choſe du monde qui embarraſſoit le plus ſon eſprit, c'étoit de voir que les hommes fiſſent la guerre aux hommes. *Vois-tu*, diſoit-il, *mon frere, nos Chiens s'accordent parfaitement bien avec ceux des* Iroquois, *& ceux des* Iroquois *avec ceux des* François. *Je ne ſache point que les animaux de la même eſpece ſe faſſent la guerre à l'exemple des hommes qui paroiſſent moins Naturels en cela que les bêtes. Pour moi, je croi*, continuoit-il, *que ſi les animaux pouvoient penſer, raiſonner, & ſe communiquer leurs ſentimens, il leur ſeroit facile de détruire tout le genre humain; car enfin ſi les Ours & les Loups étoient capables de former une République, qui les empêcheroit de s'attrouper dix ou douze mille & de venir fondre ſur nous; aurions-nous en ce cas-là de quoi nous defendre? rien ne leur ſeroit plus aiſé que d'eſcalader nos Villages pendant la nuit, renverſer nos Cabanes & nous devorer. Pourrions-nous entreprendre une Chaſſe ſans courir le danger d'être déchirez? nous ſerions reduits à vivre de glands, & de racines, privez d'armes & de vêtemens, & toûjours en riſque de tomber entre les pattes de ces Animaux feroces; ne ſerions-nous pas obligez de ceder à leur force & à leur adreſſe? Concluons donc, mon cher frere, que la Raiſon des hommes eſt le plus grand inſtrument de leur malheur, & que s'ils n'a-*

n'avoient point la faculté de penſer, de raiſonner & de parler, ils ne ſe feroient pas la guerre comme ils font ſans aucun égard à l'humanité & à la bonne foi.

Voilà la Morale d'un Sauvage, qui ſe mêle de Philoſopher ſur la coûtume de tuer les hommes avec juſtice & avec honneur. Les Jeſuites tâchent de détruire ce ſcrupule par leurs raiſons bonnes ou mauvaiſes; ce qu'ils font auſſi ſur pluſieurs autres matiéres; les Sauvages les écoutent, mais ils leur avouent franchement qu'ils ne les conçoivent pas.

Les Sauvages ſe font la guerre au ſujet de la Chaſſe ou du paſſage ſur leurs terres, parce que les limites ſont réglées. Chaque Nation connoit les bornes de ſon Païs. Mais ces *Amériquains* ſont auſſi cruels envers leurs ennemis qu'ils ſont équitables envers leurs Alliez; car il ſe trouve parmi eux des Nations qui traittent leurs priſonniers de guerre avec la derniére inhumanité; Je vous la ferai mieux connoître dans la ſuite. Lorſque les *Européens* s'ingerent de reprocher à ces Sauvages leur ferocité, ils vous répondent froidement que la vie n'eſt rien, qu'on ne ſe vange pas de ſes ennemis en les égorgeant, mais en leur faiſant ſouffrir des tourmens longs, âpres & aigus; & que s'il n'y avoit que la mort à craindre dans la guerre, les femmes la feroient auſſi librement que les hommes. A l'âge de vingt ans ils commencent à endoſſer le harnois, & le quittent à leur cinquantiéme année. S'ils portent les armes plûtôt ou plus

tard ce n'eſt que pour marauder, mais ils ne ſont point compris dans le nombre des guerriers.

Le fort des *Iroquois*, c'eſt de ſe battre dans une Forêt avec des armes à feu; car ils tirent fort adroitement, outre qu'ils ſavent très-bien menager leur avantage, ſe couvrant des arbres, derriére leſquels ils tiennent ferme ſans lâcher le pied après avoir fait leur décharge, quoique leurs ennemis ſoient quelquefois doublement ſuperieurs. Mais comme ils ſont plus grands & moins agiles que les Méridionaux, ils ſont moins propres à manier la maſſuë, & à cauſe de cela ils ſont preſque toûjours défaits en pleine campagne où l'on ſe bat avec cet inſtrument, ce qui fait qu'ils évitent les prairies autant qu'il leur eſt poſſible.

Les Sauvages ne ſe font la guerre que par ſurpriſe, c'eſt à dire que ceux qui découvrent ſont preſque toûjours aſſurez de vaincre; ayant à choiſir d'attaquer à la pointe du jour ou dans les défilez les plus dangereux.

Les Sauvages prennent toutes les précautions imaginables pour couvrir leur marche pendant le jour, envoyant des découvreurs de tous côtez, à moins que le Parti ne ſe ſente aſſez fort pour n'avoir rien à craindre; car alors ils ſe contentent de marcher fort ſerrez. Mais autant ſe négligent-ils pendant la nuit, n'ayant ni ſentinelles, ni corps de garde à l'entrée de leur camp; ils ſont la Chaſſe des Caſtors avec la même aſſurance & la même ſecurité.

rité. M'étant informé de la raiſon de cette mauvaiſe diſcipline, l'on m'a aſſûré que ces Sauvages en uſoient ainſi par préſomption, comptant aſſez ſur la réputation de leur valeur, pour s'imaginer que leurs ennemis n'auront pas l'audace de les attaquer, & que lorſqu'ils envoyent à la découverte pendant le jour, c'eſt moins par la crainte qu'ils ont d'en être ſurpris, que par le deſir qu'ils ont de les ſurprendre.

Quantité de Nations Sauvages en *Canada* tremblent au ſeul nom des *Iroquois*; car ceux-ci ſont braves, experts, entreprenants, & capables de bien executer un projet. Il eſt vrai qu'ils ſont moins alertes que la plûpart de leurs ennemis, & moins adroits pour le combat de la maſſuë; c'eſt pour cela qu'ils ne forment jamais que des partis nombreux, & qu'ils marchent à plus petites journées que les autres Sauvages. Au reſte vous avez dû voir à la table des Nations de *Canada* celles qui ſont belliqueuſes & celles qui ne ſont propres qu'à chaſſer.

Les Sauvages ont des talens merveilleux pour faire une guerre de ſurpriſe, car ils connoiſſent mieux la piſte des hommes ou des bêtes ſur l'herbe & ſur les feuilles, que les *Européens* ne le pourroient connoître ſur la neige ou ſur le ſable mouillé. Outre cela ils diſtinguent facilement ſi ces traces ſont vieilles ou nouvelles, auſſi bien que le nombre & l'eſpece qu'elles deſignent, & ils ſuivent ces veſtiges des jours entiers ſans prendre le change: c'eſt une verité

dont je ne saurois douter après en avoir été tant de fois le témoin.

Les Guerriers n'entreprennent jamais rien sans l'avis des *Anciens* auſquels ils propoſent les deſſeins qu'ils ont de faire des parties : ces Vieillards s'aſſemblent alors, & ils déliberent ſur les propoſitions des *Guerriers* ; enſuite l'Orateur ſortant de la Cabane du Conſeil déclare tout haut ce que l'on a reſolu ſur les propoſitions, afin que tout le Village en ſoit informé.

Il faut remarquer que chaque Village a ſon grand *Chef de guerre*, qui pour ſa valeur, ſa capacité, & ſon experience, a été proclamé tel d'un conſentement unanime. Cependant ce tître ne lui donne aucun pouvoir ſur les *Guerriers* ; ces ſortes de gens ne connoiſſant point la ſubordination Militaire non plus que la Civile. Cela eſt tellement vrai que ſi ce *Grand Chef* s'aviſoit de commander quelque choſe au moindre homme de ſon parti, celui-ci qui ne ſera peut-être qu'un fat & qu'un malotru, eſt en droit de répondre nettement à cette figure de Capitaine qu'il ait à faire lui-même ce qu'il ordonne aux autres ; mais le cas eſt ſi rare que je ne ſai ſi l'on en pourroit citer un exemple. Cette indépendance néanmoins ne cauſe aucun préjudice. Le Grand Chef ſans être revêtu de pouvoir & d'autorité ne laiſſe pas de trouver un parfait acquieſcement ; car à peine il ouvre la bouche pour dire, je trouve à propos ceci ou cela, il faudroit détacher dix ou vingt hommes &c. que la choſe eſt exécutée.

cutée sur le champ, & sans la moindre opposition. Outre ce *Grand Chef*, il y en a quelques autres, qui ont chacun certaine quantité de Guerriers, attachez à eux par considération & par amitié; de sorte que ceux-ci ne sont regardez comme Chefs que par les gens de leur Famille & de leur Parti.

Quand les Anciens trouvent à propos qu'un Parti de *Guerriers* se mette en campagne, le *Grand Chef de Guerre* qui se trouve toûjours au *Conseil*, a le privilége de se mettre à la tête préférablement à tout autre, ou de demeurer au Village si bon lui semble. S'il arrive qu'il veuille marcher, il fait crier dans toutes les ruës du Village par le *Crieur* de la Nation qu'un tel jour il donne un festin de Guerre aux gens qui voudront bien s'y trouver. Alors ceux qui ont envie d'être du Parti, font porter leurs plats à la Cabane de ce *Grand Chef* au jour nommé, ne manquant pas de s'y trouver avant midi. L'Assemblée étant complette, le Grand Chef sort dans la Place publique la massuë à la main, & suivi de ses Guerriers qui s'asseyoient autour de lui. Aussi-tôt six Sauvages portant chacun une espéce de timbale propre plûtôt au charivari qu'au son de la guerre, viennent s'accroupir au pied d'un poteau planté au centre de ce grand Cercle: en même tems le Grand Chef regardant fixement le Soleil, ce que toute sa troupe fait aussi à son imitation, il harangue le *Grand Esprit*; après quoi l'on offre ordinairement un Sa-

crifice. Cette cérémonie achevée, il chante sa chanson de Guerre, pendant que les Timbaliers battent la mesure à leur maniére, & à la fin de chaque période qui contient un de ses exploits, il donne un coup de massuë au poteau. Le Grand Chef ayant fini sa chanson, chaque *Guerrier* chante la sienne avec la même méthode, pourvû cependant qu'il ait fait une campagne, autrement il est obligé de garder le silence. Ensuite la troupe rentre dans la Cabane du Chef où le repas se trouve préparé.

S'il arrive que le *Grand Chef* ne juge pas à propos de commander le parti, & qu'il veuille demeurer au Village; les Guerriers, qui ont dessein de marcher, choisissent un des petits Chefs dont je viens de parler. Celui-ci observe les mêmes cérémonies de Harangue, de Sacrifice, de danses, & du festin qui se continuë chaque jour jusqu'à celui du départ.

Parmi les Sauvages de *Canada*, quelques-uns de ces Partis font la moitié ou les trois quarts du chemin en Canot. Ce sont ceux qui habitent sur les rives des Lacs, aussi-bien que les *Iroquois*; ceux-ci ont cet avantage sur leurs ennemis qu'ils sont tous armez d'un bon fusil, au lieu que les autres ne portant cet instrument que pour la Chasse, il n'y a ordinairement que la moitié du Parti pendant le voyage qui en soit pourvû, ce qui fait que plus ils approchent du Païs de leurs ennemis, moins ils s'écartent pour chasser, sur tout

avec

avec les armes à feu dont le bruit les pourroit faire découvrir. Dès qu'ils ſont à trente ou quarante lieuës du danger, ils ne chaſſent plus, ſe contentant de porter chacun un petit ſac de farine de bled d'Inde de la peſanteur de dix livres, laquelle ils mangent détrempée avec un peu d'eau ſans être cuite, n'oſant pas faire de feu.

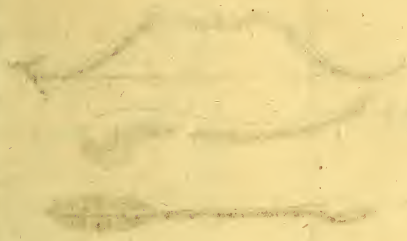
Si ces Peuples qui font la guerre aux *Iroquois*, ſont *Ilinois*, *Outagamis*, *Hurons* ou *Sauteurs*, & que ces Partis veuillent faire un coup de main, ne fuſſent-ils que trente, ils n'héſitent pas à s'avancer juſqu'au pied du Village des ennemis, comptant ſur la vîteſſe de leurs jambes, en cas qu'ils fuſſent découverts. Cependant, ils ont la précaution de marcher l'un après l'autre, & celui qui ſe trouve le dernier a l'adreſſe de répandre des feuilles pour couvrir la piſte. Après avoir franchi ce pas périlleux, & lors qu'ils ſont entrez dans les champs des *Iroquois*, ils courent toute la nuit, paſſant la journée couchez ſur le ventre dans de petits Bois ou dans des brouſſailles, tous enſemble, ou diſperſez. Vers le ſoir, ou ſi-tôt que le Soleil eſt couché, ils ſortent de leur embuſcade attaquant tous ceux qu'ils rencontrent, ſans diſtinction d'âge ni de Sexe; la coûtume de ces Guerriers eſt de n'épargner ni les enfans, ni les femmes. Lors qu'ils ont fini leur maſſacre, & qu'ils ont levé la chevelure des morts, ils ont encore la hardieſſe de faire le cri lugubre. Appercevant de loin quelques *Iroquois*, ils s'efforcent de

leur

leur faire entendre qu'on a tué quelques-uns de leurs gens, qu'ils viennent leur donner la sepulture, que l'action s'est faite par un tel Chef, & par une telle Nation, après quoi ils s'enfuyent tous le plus vîte qu'il leur est possible par des chemins différens, jusqu'à certain rendez-vous à trente ou quarante lieuës de là, sans être poursuivis des *Iroquois*, qui ne se donnent pas cette peine, sachant bien qu'ils n'ont pas les jarrets assez souples pour les pouvoir atteindre.

Si ces Partis sont de deux ou trois cens hommes, ils tentent d'entrer adroitement la nuit dans le Village, faisant escalader les palissades par un ou deux Guerriers pour ouvrir les portes, en cas qu'elles soient fermées; mais il faut remarquer que les *Outaouas* aussi-bien que les autres Sauvages, qui n'ont ni tant de cœur, ni tant d'agilité, se contentent de chercher les *Iroquois* dans leur Païs de Chasse ou de Pêche, n'osant approcher de leurs Villages qu'à la distance de quarante lieuës, à moins qu'ils ne soient assûrez d'un azile en cas qu'ils soient découverts ou poursuivis; ces lieux de refuge ne peuvent être que de petits Forts gardez par les *François*.

Les Sauvages ne font jamais de prisonniers aux portes des Villages de leurs ennemis, à cause de la diligence qu'ils sont obligez de faire, courant jour & nuit pour se sauver. C'est ordinairement dans les Païs de Chasse, de Pêche, & en d'autres lieux



RPJCB

arc

Massue apelle Cassetete

fleche

Sauuage pris en querre et bruslé par ses enemis

femme qui Condamne a mort le prisonier quon luy donne

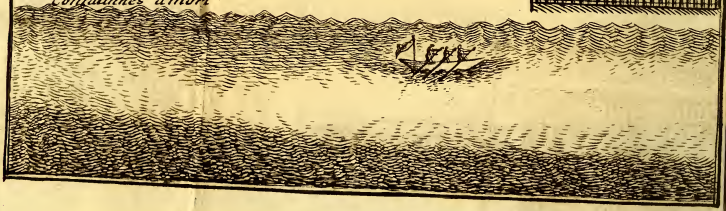
Sauuage tué acoups de fusil

Femme qui done la vie au prisonier quon luy donne

Bastonade aux prisoniers Condamnés a mort

Sauuages reuenant de porte

Vilage



lieux où l'avantage de la surprise leur donne celui de la Victoire, qu'ils se saisissent de leurs ennemis ; alors le Parti le plus foible après avoir bien combattu, étant obligé de ceder & de se battre en retraite sans ordre ni discipline, & fuyant chacun de son côté, il ne se peut faire que les Vainqueurs ne fassent des prisonniers. Il y a des Sauvages assez forts & assez adroits pour terrasser un homme, & le lier dans un moment. Mais il s'en trouve parmi les Vaincus, qui aiment mieux se tuer que de se laisser prendre; & d'autres qu'on est contraint de blesser pour en venir à bout. Dès qu'un Sauvage est lié il chante sa chanson de mort, de la maniére que je l'ai exprimé dans ma vingt-troisiéme Lettre. Les *Iroquois* qui ont le malheur d'être pris, n'ont qu'à se préparer à des tourmens affreux s'ils tombent entre les mains des *Oumamis*, des *Outaouas*, des *Algonkins*, & des Sauvages de l'*Acadie*; car ces Peuples sont extrêmement cruels envers leurs captifs ; le moindre supplice qu'ils leur font souffrir, c'est d'obliger ces misérables à mettre le doigt dans le trou de la pipe du Victorieux lors qu'il fume, ce qui sert d'amusement à celui-ci pendant le voyage. Les autres Nations en usent avec beaucoup plus d'humanité. Ce n'est pas que depuis quelques années les *François* tâchent de leur persuader de faire à leurs ennemis le même traitement qu'ils en reçoivent. L'on doit conclurre de là qu'il faut faire une grande différence entre les divers Peuples

Peuples du *Canada*, les uns ſont bons, les autres mauvais ; les uns belliqueux, les autres lâches ; les uns agiles & les autres lourds & peſants ; en un mot, il en eſt de cette partie de l'*Amérique* comme de nôtre *Europe*, où chaque Nation ne ſe reſſemble pas dans le bien & dans le mal : de ſorte que les *Iroquois*, & ceux que je viens de nommer avec eux, brûlent la plûpart de leurs captifs, pendant que les autres ſe contentent de les retenir dans l'eſclavage ſans en faire mourir aucun. C'eſt des premiers dont je parlerai dans les trois articles ſuivans. Si-tôt qu'un Parti de ces Barbares approche du Village, ils ſont autant de cris de mort qu'ils ont perdu d'hommes, & lors qu'ils n'en ſont plus éloignez que de la portée d'un mouſquet, ils recommencent le chant funeſte & le répétent autant de fois qu'ils ont tué d'ennemis. Alors la jeuneſſe au deſſous de ſeize ans, & au deſſus de douze, ſe met en haye armée de bâtons pour en frapper les priſonniers, ce qu'ils éxécutent de toute leur force, dès que les Guerriers ont fait leur entrée, portant au bout de leurs arcs les chevelures de ceux qu'ils ont tuez.

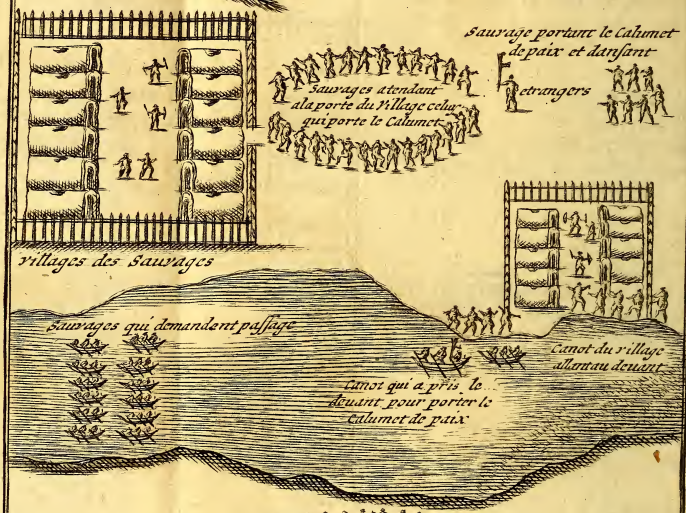
Le jour ſuivant les Anciens s'aſſemblent au Conſeil pour la diſtribution des priſonniers, qui ſont ordinairement preſentez aux femmes ou filles de qui les parens ont été tuez, ou à celles qui manquent d'eſclaves ; le partage étant fait, trois ou quatre jeunes coquins de quinze ans les prennent & les conduiſent chez ces femmes

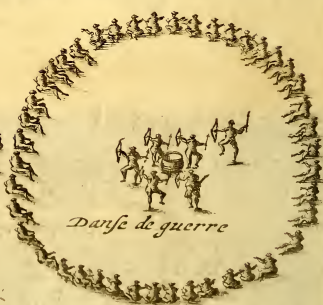
ou

RPJCB

Calumet de paix qui est une grande pipe &c.

Tom. 2. pag. 187.





ou chez ces filles. Or si celle qui reçoit le sien veut qu'il meure, elle lui dit que son pere, son frere, son mari, &c. n'ayant point d'esclave pour le servir dans *le Pais des Morts*, il est nécessaire qu'il parte incessamment : & s'il y a des preuves que ce misérable prisonnier ait tué des femmes, ou des enfans durant sa vie; ces jeunes Bourreaux le ménent au Bucher où ils lui font souffrir ces cruautez atroces, dont je vous ai parlé dans ma vingt-troisiéme Lettre, & souvent même quelque chose encore de plus horrible. Mais si l'infortuné captif peut vérifier qu'il n'a jamais tué que des hommes, ils se contentent de le fusiller. Si cette femme, ou fille, veut le sauver (ce qui arrive assez souvent) elle le prend par la main, & après l'avoir fait entrer dans sa Cabane elle coupe ses liens, lui faisant donner des hardes, des armes, & dequoi manger & fumer: Elle accompagne ordinairement cette honnêteté de ces paroles; *Je t'ai donné la vie, je t'ai délié, pren courage, sers moi bien, n'aye pas le cœur mauvais, & tu auras sujet de te consoler d'avoir perdu ton Pais & tes Parens.* Les femmes *Iroquoises* adoptent quelquefois les prisonniers qu'on leur donne pour s'en servir à leur gré, & alors ils sont regardez comme gens de la Nation. Quant aux femmes prisonniéres on les distribuë aux hommes, & ceux-ci leur accordent infailliblement la vie.

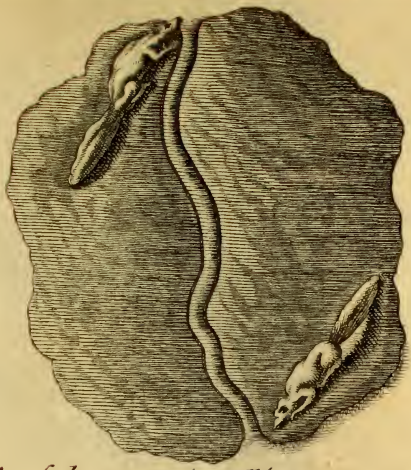
Il faut remarquer que les Sauvages de *Canada* n'échangent jamais leurs prisonniers.

niers. Dès qu'ils sont liez, ils sont considérez comme morts de leurs Parens, aussi-bien que de toute leur propre Nation, à moins qu'ils n'ayent été si fort blessez (quand on les a pris) qu'il leur ait été impossible de se tuer eux-mêmes ; en ce cas, ils les reçoivent lors qu'ils peuvent se sauver, au lieu que quand les autres reviendroient, ils seroient méconnus même de leurs plus proches, & personne ne voudroit absolument les recevoir. La maniére dont les Sauvages font la Guerre est si rude qu'il faut avoir des corps de fer, pour résister aux fatigues qu'ils sont obligez d'essuyer : Tellement que cela joint au peu de quartier qu'ils se font les uns aux autres, n'épargnant ordinairement ni femmes, ni enfans, il ne faut pas s'étonner si le nombre de leurs Guerriers est si petit ; à peine quelquefois s'en trouve-t-il mille dans une Nation.

Les Sauvages ont assez de peine à se résoudre de déclarer la Guerre. Il faut qu'ils tiennent bien des Conseils, & qu'ils soient très-assurez des Nations voisines dont ils demandent l'Alliance ou la Neutralité. Outre cela, ils veulent connoître à fonds les intentions de celles qui sont les plus éloignées, afin de prendre des mesures justes, examinant sérieusement les suites & tâchant de prévoir tous les accidens qui pourroient survenir. Ils ont la précaution d'envoyer chez les Peuples avec lesquels ils veulent s'allier, pour savoir adroitement si les *Anciens* ont d'assez bonnes têtes

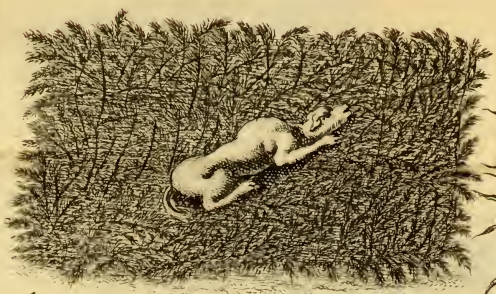
pour

RPJCB



Armes des outagamis apellés renards

Armes des outchipoues appelés Sauteurs



Armes des poutouatamis appellés puants

Armes des oumamis

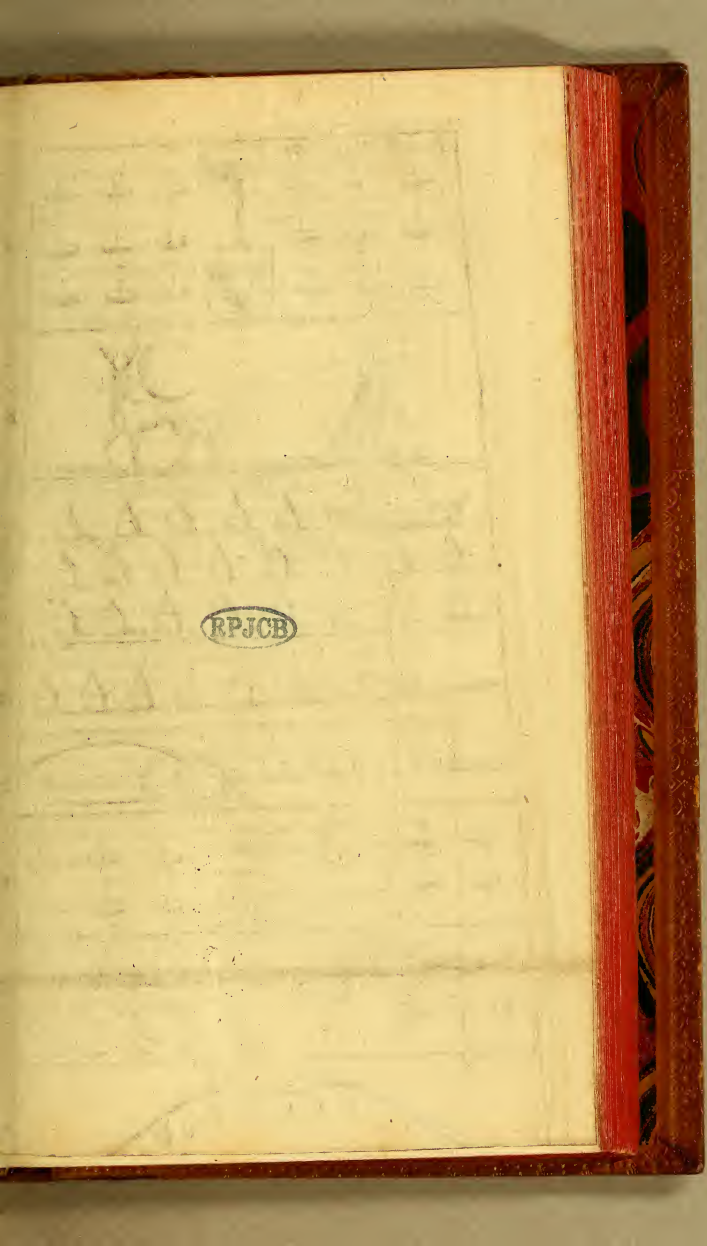
our gouverner & conseiller judicieuse-
ient & à propos leurs *Guerriers*, dont ils
eulent connoître le nombre aussi bien que
a valeur & l'expérience. Après cela ils
onsidérent les moyens de faire leur com-
nerce de Pelleteries avec les *François* sans
leſavantage, & ceux de pouvoir chasser
es Castors durant l'Hiver sans courir au-
cun danger. Ils proposent sur tout à leurs
Alliez de ne finir point la guerre, qu'a-
près avoir entierement détruit leurs enne-
mis, ou les avoir obligez d'abandonner
leur Païs. Tel fut l'engagement du *Rat*
avec Mr. *Denonville*, comme je l'ai dit ci-
devant.

La maniére dont les Sauvages se déclarent
la guerre, c'est en renvoyant un esclave de
la Nation avec laquelle ils veulent se brouil-
ler; & lui recommandant de porter au Vil-
lage de ses gens une hache dont le manche
est peint de rouge & de noir. Quelquefois
ils en renvoyent trois ou quatre, ausquels
ils font promettre avant que de partir, qu'ils ne
porteront point les armes contre eux, ce que
ceux-ci observent ordinairement sur leur pa-
role.

Il ne me reste plus qu'à vous dire com-
ment ils font la Paix. Il faut savoir que ce
n'est jamais qu'après une longue guerre que
les Sauvages tâchent d'entrer en accommo-
dement. Mais lors qu'ils connoissent qu'il
est de leur intérêt d'en venir là, ils déta-
chent cinq, dix, quinze ou vingt *Guerriers*,
plus ou moins, pour aller faire des propo-
sitions à leurs ennemis; quelquefois ces

En-

Envoyez vont par terre, & quelquefois en Canot portant toûjours le Grand *Calumet de Paix* à la main, à peu près comme un Cornette porte ſon étendard. Je vous ai dit dans ma ſeptiéme Lettre, la vénération que tous les Sauvages de *Canada* ont pour cette fameuſe pipe ; il n'y a point d'exemple qu'ils en ayent jamais violé les droits ſacrez avant l'Ambaſſade du *Chevalier Do*, en revanche de l'affaire du *Rat*, comme il eſt expliqué dans ma dix-ſeptiéme Lettre. Dès que ces Envoyez par terre arrivent à la portée du mouſquet du Village, quelques jeunes gens en ſortent, & ſe placent en figure ovale. Auſſi-tôt celui qui porte ce grand *Signe de Paix*, s'avance vers eux chantant & danſant la danſe du Calumet, ce qui ſe fait pendant que les Anciens tiennent conſeil. Si les Habitans du Village ne trouvent pas à propos d'accepter la Paix; l'*Orateur* vient haranguer le porteur du Calumet, qui va rejoindre ſes Compagnons : on régale cette bande pacifique de préſens, qui conſiſtent en tentes, bled, viande & poiſſon; mais on lui ſignifie de ſe retirer dès le lendemain. Si au contraire les Anciens conſentent à la Paix, l'on va au devant de ceux qui la propoſent, on les fait tous entrer dans le Village, & on les loge parfaitement bien, en les défrayant copieuſement pendant tout le temps de la Négociation. Ceux qui abordent par eau détachent un Canot pendant que les autres demeurent derriére, & dans le moment qu'il approche du Village, on en-


RPJCB

voye un autre Canot au devant de lui pour recevoir & pour le conduire à l'Habitation, à les Cérémonies que je viens de dire se font ussi de la même maniére. Ce *grand Calumet* ert aussi à tous les Sauvages amis qui demanent passage, soit par terre soit en Canot, our aller à la guerre ou à la Chasse.

Des Armoiries de quelques Nations Sauvages.

APrès tout ce que je vous ai dit de l'ignorance des Sauvages à l'égard des Sciences, vous ne trouvérez pas étrange de ce qu'ils ignorent aussi celle du Blason. Les figures ici jointes vous paroîtront ridicules, j'en suis sûr, car elles le sont effectivement; mais au bout du compte il faut se contenter d'excuser ces miserables sans se moquer de leur imagination extravagante. Il sufit que ces Armoiries leur servent, telles que vous les voyez, au seul usage que voici.

Lors qu'un parti de Sauvages a fait quelque coup sur les ennemis, en quelque endroit que ce puisse être, les vainqueurs ont le soin de peler des arbres jusqu'à cinq ou six pieds de hauteur à tous les endroits où ils s'arrêtent en s'en retournant en leurs Païs; ensuite à l'honneur de leur Victoire ils y peignent certaines images, avec du charbon pilé, & broyé dans la graisse ou dans l'huile. Ces marques que vous verrez dépeintes & expliquées au chapitre suivant demeurent comme gravées sur cèt arbre

arbre depouillé de ſon écorce quelquefo
dix ou douze ans ſans que la pluye les puiſ
effacer.

Ils font ceci pour faire connoître aux a
lans & aux venans l'exploit qu'ils ont fai
Les armes de la Nation & même quelqu
fois la marque particuliére du Chef du pa
ti, y ſont peintes avec les couleurs &c
dont je me ſuis aviſé de vous faire la de
cription.

Les cinq Nations *Outaouaſes* portent d
Sinople à quatre Elans de *Sable* cantonnez &
regardant les quatre angles de l'écu au
monceau de gravier en cœur.

Les *Ilinois* portent à la feuille de Hêtre
au papillon d'*argent*.

Les *Nadoueſſis*, ou *Scioux*, portent à l'é-
cureuil de *Gueule* mordant une Citrouille
d'*or*.

Les *Hurons* portent au Caſtor de *Sable*
acroupi ſur une Cabane d'*argent* au milieu
d'un étang.

Les *Outagamis* portent à la prairie de *Si-
nople* traverſée d'une Riviére ſerpentant en
pal, a deux Rénards de *Gueule* aux deux
extremitez de la Riviére, Chef & poin-
te.

Les *Ponteouatamis* appellez *Puants*, por-
tent au chien d'*argent* dormant ſur une nat-
te d'*or*. Ceux-ci ſuivent moins les régles du
Blaſon que les autres.

Les *Oumamis* portent à l'Ours de *Sable*,
déchirant de ſes deux pattes un arbre de *Sino-
ple*, mouſſu & couché en face.

Les *Outchipoues* appellez *Sauteurs* portent
à

à l'aigle de *Sable* perché sur le sommet d'un Rocher d'*argent*, & devorant un hibou de *Gueule*.

Explication des Hiéroglyphes ici dépeints vis-à-vis des Lettres A B C D E F G H I K, *placées à côté de la Colomne qui représente le pied d'un arbre supposé.*

APrendre le mot de Hiéroglyphe en sa signification naturelle, c'est uniquement la représentation des objets sacrez & divins que nos idées se forment ; cependant sans avoir égard à l'origine de ce mot Grec, me servant du privilége d'une infinité d'Auteurs, j'appellerai symboles Hiéroglyphiques, tout ce qui est dépeint à côté des Lettres suivantes.

A. Vis-à-vis de cette Lettre, vous voyez les armes de *France* & une Hache au dessus. Or la Hache est le symbole de la guerre parmi les Sauvages, comme le Calumet est celui de la Paix ; ainsi cela signifie que les *François* ont levé la Hache, c'est-à-dire qu'ils ont été à la guerre au nombre d'autant de dixaines d'hommes que vous voyez de marques aux environs, lesquelles étant au nombre de 18. font 180. Guerriers *François.*

B. Vis-à-vis de cette Lettre vous voyez une montagne qui représente la Ville de *Monreal* (selon les Sauvages) & l'Oiseau partant du sommet signifie le départ. Cette

Lune sur le dos du Cerf signifie le tems du premier quartier de celle de Juillet, appellée la Lune au Cerf.

C. Vis-à-vis de cette Lettre vous découvrez un Canot, qui signifie qu'on a voyagé par eau autant de journées que vous y voyez de Cabanes; c'est-à-dire, 21. jours.

D. Vis-à-vis de cette Lettre vous découvrez un pied, qui signifie qu'on a marché ensuite autant de jours que vous y voyez de Cabanes; c'est-à-dire, 7. journées de Guerriers, chacune valant 5. lieuës communes de *France*, ou de vingt au dégré.

E. A côté de cette Lettre vous voyez une main, & trois Cabanes, qui signifient qu'on est aproché jusqu'à trois journées du Village des *Iroquois Tsonontouans*, dont les armes sont la Cabane avec les deux arbres panchez que vous découvrez. Ensuite ce Soleil marque que c'est justement à l'Orient de ce Village qu'on a été. Car il faut remarquer que si l'on eut marché à l'Occident, les armes de ces Sauvages seroient placées à l'endroit où est la main, & la main seroit tournée & placée à l'endroit où sont ces armes d'une Cabane & deux arbres.

F. A côté de cette Lettre vous voyez douze marques, qui signifient douze dixaines d'hommes comme à la Lettre A. La Cabane avec ces deux arbres étant les armes des *Tsonontouans*, signifie que ce sont des gens de cette Nation. Et l'homme qui paroît couché marque qu'ils ont été surpris.

G. Vous

G. Vous voyez à côté de cette Lettre une maſſuë & onze têtes, ce qui ſignifie qu'on a tué onze *Tſonontouans*, & les cinq hommes debout ſur cinq marques ſignifient autant de dizaines de priſonniers de guerre qu'on amêne.

H. A côté de cette Lettre vous voyez dans un arc neuf têtes, c'eſt-à-dire que neuf des agreſſeurs ou du parti vainqueur, que j'ai ſuppoſé être *François*, ont été tuez, & les douze marques qui paroiſſent au deſſous ſignifient un tel nombre de bleſſez.

I. A côté de cette Lettre vous voyez des fleches décochées en l'air, les unes deçà les autres delà, qui ſignifient une bonne défenſe ou une reſiſtance vigoureuſe de part & d'autre.

K. Vous voyez les fleches filant toutes d'un même côté, ſuppoſé que les vaincus l'ont été en fuyant ou en ſe battant en retraite, en confuſion & en deſordre.

Tout ceci réduit en quatre mots veut dire que 180. *François* étant partis de *Monreal* au premier quartier de la Lune de Juillet navigueren vingt-un jours : enſuite après avoir fait trente-cinq lieuës à pied, ils ſurprirent 120. *Tſonontouans* à l'Orient de leur Village, d'entre leſquels onze perdirent la vie & cinquante furent pris, avec perte de la part des *François* de neuf hommes & de douze bleſſez, le combat ayant été fort opiniâtré.

Nous conclurons de là vous & moi que nous devons bien rendre graces à Dieu de

nous avoir donné les moyens d'exprimer nos pensées & nos sentimens par le simple arrangement de 23. Lettres, sur tout, de pouvoir écrire en moins d'une minute un discours dont les *Américains* ne sauroient donner l'intelligence dans une heure avec leurs impertinens Hiéroglyphes; le nombre qu'ils en ont, quoi qu'assez médiocre, est capable d'embarrasser extrémement l'esprit d'un *Européen*, ce qui fait que je me suis contenté d'aprendre les plus essentiels plûtôt par nécessité que par curiosité. Je pourrois vous en envoyer d'autres aussi extravagans que ceux-ci, mais comme ils ne vous seroient d'aucune utilité, je m'épargnerai la peine de les tracer sur le papier, en vous épargnant le tems de les examiner.

Je suis, Monsieur, vôtre &c.

CON-

CONVERSATIONS DE L'AUTEUR DE CES VOYAGES AVEC ADARIO SAUVAGE DISTINGUÉ;

Où l'on voit une Description exacte des Coûtumes, des Inclinations & des Mœurs de ces Peuples.

I. CONVERSATION.

Sur la Religion.

LA HONTAN.

O H! c'est donc vous, mon cher ADARIO, soyez le très-bien venu: J'ai une vraie joie de pouvoir vous entretenir; la Matiere comme vous savez ne peut être plus importante puisque nous sommes convenus

venus de parler de Religion ; & que je dois vous expliquer les grands Myſtéres de la mienne.

ADARIO.

Il ne tient qu'à toi de parler, MON CHER FRERE, je t'écouterai avec plaiſir, & tu m'obligeras de m'inſtruire à fonds des choſes dont les Jeſuïtes nous fatiguent les oreilles depuis ſi long-temps : mais à condition que nous parlerons avec une entiere franchiſe. Avant que de commencer, dimoi, je te prie, ſi tu es auſſi perſuadé que les Jeſuïtes prétendent l'être ? Car en ce cas-là il eſt inutile d'entrer en matiere. Ces gens-là nous debitent tant de Fables, tant de Romans, & des Sottiſes ſi groſſieres, que je leur crois trop d'eſprit pour en être convaincus ; c'eſt toute la grace que je puis leur faire.

LA HONTAN.

Je ne repondrai point du ſentiment des Jeſuites ; mais je croi que mes Raiſons s'accorderont fort bien avec les leurs. Il faut ſuppoſer d'abord que le Paradis n'eſt que pour ceux qui profeſſent la Religion Chrétienne. Le Grand Eſprit n'a permis la découverte de l'*Amerique* que pour en ſauver les Peuples par la Lumiere de l'Evangile : Oui, il faut que tu ſaches que le bon plaiſir de Dieu a été qu'on prêchât les Veritez de la Religion Chrétienne à ta Nation pour

lui

lui procurer l'entrée du Ciel qui doit être le sejour éternel de toutes les bonnes Ames. C'est un grand malheur pour toi que tu refuses de profiter pour ton salut des belles Qualitez dont Dieu a bien voulu te partager. La Vie n'est qu'un soufle ; tu peux mourir à tous momens, & le Temps est infiniment précieux. Cesse donc de t'imaginer que le Christianisme soit si rigoureux, hâte-toi de l'embrasser ; & déplore les Années que tu as passé dans l'Aveuglement, sans connoître ni le vrai Dieu ni le Culte qui lui appartient.

ADARIO.

Sans connoître le vrai Dieu ! Penses-tu donc bien à ce que tu dis ? Je crois que tu rêves. Après avoir demeuré si long-temps parmi nous, es-tu assez simple pour nous croire sans Religion ? Ignores-tu que nous reconnoissons le Créateur de l'Univers sous le titre de GRAND ESPRIT ou de Maître de la Vie, qui est en tout, & que rien ne borne. Nous croyons de plus que nôtre Ame ne meurt point, & que le Grand Esprit nous a donné le pouvoir de raisonner, & de connoître le Bien aussi éloigné du Mal que le Ciel l'est de la Terre, afin d'observer les Regles de la Justice & de la Sagesse. Ce Grand Maître de la Vie veut que nôtre Ame soit paisible & tranquille ; il abhorre le trouble & l'inquietude de l'Esprit parce que c'est ce qui rend les Hommes méchans. Nous sommes persuadez que la Vie

n'eſt qu'un Songe & que la Mort eſt le moment du Reveil, après lequel l'Ame voit diſtinctement la Nature & les Qualitez de toutes choſes. Nôtre Ame eſt d'une étendue ſi bornée qu'elle ne peut pas s'élever d'un pouce au deſſus de la Terre ; ſi bien que nous ne devons point la tourmenter ni la gâter par de vains efforts pour approfondir des choſes qui ſont auſſi peu vraiſemblables qu'elles ſont effectivement inviſibles. Voilà, mon cher Ami, le principal de nôtre Créance, & nous y ajuſtons exactement nos Mœurs. Nous ne doutons point qu'après la Mort il n'y ait un Pays des Ames ; mais nous ne conviendrons jamais avec vous qu'après cette Vie il y ait deux differentes Demeures, l'une bonne & l'autre mauvaiſe ; car nous ne ſavons pas ſi pour cela le Grand Eſprit met aſſez de difference entre ce que nous apellons le Bien & le Mal. Parce que vôtre Culte eſt different du nôtre, s'enſuit-il que nous n'ayons point de Religion ? Tu ſais que j'ai été en *France*, à la *Nouvelle York* & à *Quebec* où je me ſuis inſtruit des Uſages & des Opinions des *Anglois* & des *François*. Vos Jeſuïtes prétendent que de ſix ou ſept cens ſortes de Religions qu'il y a peut-être dans le Monde une ſeule eſt la bonne & veritable, ſavoir, la leur ; hors de laquelle perſonne ne peut éviter je ne ſai quelles Flames qui brûleront les Ames éternellement. Ils avancent hardiment cette reverie, & quand nous leur demandons des Preuves, ils nous accablent de mots qui ne prouvent rien.

LA HONTAN.

Nos Jesuïtes ont grand' raison, ADARIO, de soûtenir qu'il y a de mechantes Ames; quand il n'y auroit que la tienne elle pourroit leur servir de Preuve. En vain demandes-tu à nos gens de te convaincre par Raison. Pour être persuadé des Veritez de la Religion Chrétienne, il faut soumettre entierement son Esprit à tout ce qu'elle enseigne. Tout ce que tu as allegué en faveur de ta Cause n'est qu'une pure extravagance. Tu te figures cette demeure des Ames comme un Pays de Chasse semblable à celui-ci, & c'est une Chimere. Nos Saintes Ecritures nous donnent une idée toute differente de l'autre Monde; elles nous aprennent qu'il y a un Paradis situé au delà des Etoiles les plus élevées, lieu où le Grand Esprit fait sa principale Residence, environné de sa Gloire & des Ames de tous les bons Chrétiens: Ces mêmes Ecritures nous obligent à craindre un Enfer que nous croyons placé au Centre de la Terre; c'est-là que les Ames tant de ceux qui ont rejetté la Verité de l'Evangile que celles des mauvais Chrétiens brûleront pendant toute l'Eternité sans jamais être consumées. C'est surquoi tu dois faire une serieuse reflexion.

ADARIO.

Si bien donc que pour être éclairé par ces saintes Ecritures que toi & tes Jesuites

nous citez sans cesse, il faut debuter par cette Foi aveugle dont ces bons Peres nous étourdissent à tout moment. Mais di-moi, je te prie; avoir une pleine Foi, & être tout à fait persuadé, n'est-ce pas précisement la même chose? Tu ne me feras jamais concevoir qu'on puisse croire quelque chose sans l'avoir vû de ses propres yeux, ou sans qu'elle nous soit prouvée par des Veritez claires & solides qui nous sont déja connues? Comment donc veux-tu que j'aye cette Foi, puisque tu ne saurois ni me montrer à l'œuil, ni me prouver clairement la moindre chose de ce que tu m'avances? Croi-moi, mon cher Ami, ne t'enfonce point dans ces ténébres, renonce à tes Saintes Ecritures, ce n'est qu'un amas de Mensonges & de Visions: ne m'objecte plus ces sortes de Chimeres, ou rompons la Conversation; car il faut que tu te souviennes une bonne fois pour toutes, que nous n'admettons rien sans Preuve. Sur quel Fondement solide apuyes-tu cette opinion des bonnes Ames qui demeurent avec le Grand Esprit au delà des Etoiles, & des mauvaises qui sont tourmentées au Centre de la Terre? Supposé que Dieu ait fait un Homme pour le rendre éternellement malheureux on ne peut disculper ce même Dieu de Tyrannie & de Cruauté. Je te vois venir là-dessus avec tes saintes Ecritures; Hé bien je te les passe: mais il faut que tu tombes d'accord que si les Ames des Mechans sont tourmentées éternellement au Centre de la Terre, elle doit donc durer toûjours: or tes Jesuites

tes nous enseignent positivement le contraire. Si selon eux la Terre doit être consumée, vôtre Enfer ne subsistera plus. D'ailleurs, cette Ame étant selon toi un pur Esprit, & en effet mille fois plus legere que la fumée, comment peux-tu t'imaginer que contre sa propre Nature elle tende au Centre de la Terre? Sa legereté ne doit-elle pas plûtôt l'emporter vers le Soleil? Vous pourriez avec beaucoup plus de vraisemblance établir vôtre Enfer dans cette Etoile, vû qu'elle est incomparablement plus chaude que la Terre.

LA HONTAN.

Veux-tu m'en croire, mon cher ADARIO? c'est ton extrême Aveuglement qui fait tout ton malheur; ton insensibilité est la vraye cause qui te fait rejetter la Foi de nos Ecritures. Si tu voulois faire un bon effort pour secouer les préjugez de ta naissance, tu gouterois d'abord nos saintes Veritez. Jette les yeux sur nos Propheties, il est certain qu'elles ont été écrites avant les Evenemens qu'elles prédisent. D'ailleurs cette Ecriture que tu rejettes est confirmée par le Temoignage même des Auteurs Payens, & par des Monumens incontestables de l'Antiquité la plus reculée. Compte sur ce que je te dis. Si tu voulois réflechir serieusement sur la maniere dont la Religion Chrétienne a été établie dans le Monde & sur les grands effets qu'elle a produit parmi les Hommes; si tu voulois appercevoir ces

Caracteres de Verité, de Sincerité, & de Divinité qui brillent dans nos Ecritures; enfin, si tu te donnois la peine d'entrer dans le détail de nôtre Culte tu serois contraint d'avouer que ses Dogmes, ses Préceptes, ses Promesses, ses Menaces n'ont rien que de raisonnable, que de juste, que de conforme aux Lumieres & aux Sentimens de la Nature, en un mot qui ne convienne au Bon-Sens & à la Conscience.

ADARIO.

Voilà justement le Galimatias ordinaire de vos Jesuites. Ils prétendent que le Grand Esprit ait ordonné irrevocablement tout ce qui s'est passé depuis cinq ou six mille ans. Ils nous content comment le Ciel & la Terre ont été créez, comment l'Homme fut pêtri de la boue, & la Femme tirée d'une côte de l'Homme, comme si l'Ouvrier ne pouvoit pas former ce couple de la même étoffe. Ils jargonnent encore que cet Homme nouvellement bâti fut mis dans un Jardin fruitier, où à la sollicitation d'un Serpent il mordit à une Pomme, ce qui mit le Grand Esprit dans une telle colere qu'il fit pendre son propre Fils pour racheter le Genre humain. Si je te soûtiens qu'ils ne nous débitent en tout cela que des Imaginations & des Fables, tu ne manqueras pas de m'alleguer ton Ecriture. Examinons donc un peu l'Autorité de cette même Ecriture, qui fait le Fondement & la force de toutes tes Preuves. Je te prens d'abord par ton propre

pre aveu; tu conviens que cette Ecriture a eu un commencement, que la date de son invention n'est pas plus ancienne que de trois ou quatre mille ans, & que même elle n'est imprimée que depuis environ trois Siécles. Or quand on considere les differents évenemens qui peuvent arriver dans le cours de plusieurs Ages, il faut être d'une credulité bien ridicule pour acquiescer à toutes les fadaises contenues dans ce grand Livre auquel vous voulez nous faire sacrifier nôtre Raison. Servons-nous d'une comparaison : les Livres que vos Jesuites font sur les affaires de nôtre Pays, sont-ils autre chose qu'un amas de Fictions, de Faussetez & de Mensonges ? Si donc nous trouvons si peu de verité dans ce qui s'imprime sous nos yeux, comment me persuaderas-tu que cette Ecriture qui nous raconte des faits si extraordinaires & si anciens, qui a coulé à travers un si grand nombre de Siécles par plusieurs Langues inconnues, ait été sincere dans son Origine, ou que du moins elle n'ait pas été corrompue par l'Ignorance ou par la malice des Copistes & des Traducteurs. Je pourrois t'apporter ici quantité d'autres Raisons non moins solides que celle-là pour te convaincre que je ne dois ajoûter foi qu'à des choses visibles & probables.

LA HONTAN.

Mon pauvre ADARIO, je déplore ton Aveuglement: J'ai beau t'exposer l'évidence & la certitude de la Religion Chrétienne; bien loin de te rendre à mes Raisons, tu m'opposes des Chimeres & des grosses sottises. Ta comparaison touchant les Ecrits des Jesuites ne vaut rien; ces bons Peres ont pû être trompez par ceux qui leur ont fourni des Memoires. Tu as certainement bonne grace de mettre en parallele des minuties comme sont les Descriptions de *Canada*, avec un Livre qui traitant de la grandeur de Dieu & du salut des Hommes est de la derniere importance, & auquel Livre cent differens Auteurs ont travaillé sans se contredire.

ADARIO.

Sans se contredire! serieusement y penses-tu? Ce Livre que tu appelles saint n'est-ce pas une source inépuisable de Contradictions? Ce même Evangile que tes Jesuites ont sans cesse à la bouche, n'est-il pas une occasion éternelle de Discorde entre les *Anglois* & les *François*; & cependant vous nous assûrez d'un air de certitude qu'il n'y a pas une seule phrase dans ce Livre qui ne soit émanée de la bouche du Grand Esprit. Je te demande: si le Grand Esprit a eu dessein de se faire entendre, pourquoi parler si confusement? pourquoi tout ce qu'il dit est-il rem-

rempli de doutes & d'ambiguitez? De deux choſes l'une: Si Dieu a converſé ſur la Terre avec les Hommes, il a dû leur parler ſi clairement qu'il fut même intelligible aux Enfans, auquel cas il s'enſuit manifeſtement qu'il ne reſteroit plus rien de tout ce qu'il a dit. Si au contraire ce que vous appellez ſon Evangile eſt veritablement de lui il faut donc conclurre que Dieu n'a parlé ſur la Terre que pour y exciter des Troubles & des Diviſions, ce qui eſt incompatible avec ſa Bonté. Que je conſulte un *Anglois*, il m'aſſure que vous & lui faites profeſſion du même Evangile & cependant il y a une difference entre vos deux Religions comme du jour à la nuit. L'*Anglois* dit, ma Religion eſt conſtamment la meilleure: cela eſt faux, repond le Jeſuite, tout autre Culte que le mien eſt digne de l'Enfer. Puiſque la Terre eſt toute bigarrée de Religions, à qui faudra-t'il s'adreſſer pour connoitre ſûrement la veritable? Dans un nombre infini d'hommes qui aſpirent au ſalut par des Routes toutes oppoſées, quelle capacité peut ſuffire pour en découvrir le bon & unique Chemin? Fai fond ſur ce que je te dis, mon Ami; Le Grand Eſprit eſt ſage, toutes ſes Oeuvres ſont parfaites, c'eſt lui qui nous a formez, & lui ſeul ſait ce que nous deviendrons. C'eſt donc à nous de vivre en repos ſans nous inquieter de ce qui nous eſt impénétrable. Il t'a fait naître en *France* afin que tes yeux & ta Raiſon te fuſſent inutiles: Il m'a fait naitre *Huron* pour ne rien croire que ce que je vois & que ce que je comprens.

LA HONTAN.

Pauvre Aveugle! c'eſt faute d'écouter aſſez ta Raiſon que tu refuſes d'être Chrétien. N'oppoſe rien à la clarté de cette Raiſon, tu apercevras auſſi-tôt que nôtre Evangile eſt uniforme & qu'il ne renferme aucune contradiction. Les *Anglois* & les *François* adorent le même *Jeſus-Chriſt*, & leur Culte ſeroit tout à fait le même ſi ce n'eſt qu'ils interpretent differemment certains endroits de nôtre Evangile. Voici le principal ſujet de leurs Diſputes: Le Fils de Dieu ayant declaré avant ſa mort qu'un morceau de Pain étoit ſon Corps, les *François* prennent la choſe à la lettre alleguant pour Raiſon que Dieu ne ſauroit mentir. Le même Fils de Dieu ordonna à ſes Sectateurs de manger ſouvent en memoire de lui ce même Pain devenu ſon Corps. En vertu de cette Ordonnance les *François* célébrent tous les jours une Ceremonie qu'ils nomment la Meſſe, dans laquelle ils croyent changer le Pain au Corps du Fils de Dieu, & le mangent, perſuadez que la plus petite particule de ce Pain conſacré eſt le Corps tout entier de *Jeſus-Chriſt*. Au contraire les *Anglois* prétendent que le Fils de Dieu faiſant ſon ſejour dans le Ciel, ne peut pas avoir une préſence corporelle ſur la Terre; & ils emploient les Paroles mêmes de l'Ordonnance de *Jeſus-Chriſt* pour prouver qu'il n'eſt dans le pain que par Figure & par Reſſemblance. Voilà la grande Barriere qui nous ſepare: quant au reſte peut-être pourroit-on s'accommoder.

ADARIO.

Il eſt donc au moins certain que ce Fils du Grand Eſprit s'eſt expliqué d'une maniere embarraſſée & ſujette à contradiction, puiſque les *Anglois* & les *François* diſputent avec tant de chaleur pour trouver le ſens veritable de ſes paroles ; juſques-là qu'on peut croire que cette conteſtation eſt la ſource de la Haine implacable & de la grande Animoſité que l'on voit entre les deux Nations. Mais ce n'eſt pas ſur quoi je veux inſiſter. Veux-tu que je te diſe, mon Frere ? Les *Anglois* & les *François* ſont également foux de croire ſur l'Autorité d'une Ecriture toute remplie d'ambiguitez, que le Grand Eſprit ait pu devenir Homme ; d'une Ecriture, dis-je, où l'on trouve des groſſieretez qui ne s'accordent abſolument point avec un Etre ſi parfait. Les Jeſuites nous aſſurent que le Fils du Grand Eſprit a déclaré qu'il vouloit ſincerement ſauver tous les Hommes. Qui ne croiroit après cela que pas un Homme ne ſera damné ? Vôtre même Fils de Dieu a pourtant dit, *pluſieurs ſont appellez, mais peu ſont choiſis*. Contradiction manifeſte. Dieu, diſent les bons Peres, veut bien ſauver les Hommes, mais à condition que les Hommes voudront eux-mêmes être ſauvez. Mais Dieu a parlé poſitivement. Pourquoi donc ajoûter une condition ? Je me trompe fort ſi je ne vais pas vous dire le nœud de l'affaire. Les Jeſuites pour ſe rendre neceſſaires, prétendent ſavoir mieux que les autres le ſecret

cret du Toutpuissant. Je te pose un Cas: Le Grand Capitaine Général de *France* ordonne en Maître à tous ses Esclaves de *Canada* de venir en *France* pour y faire fortune: ces Esclaves répondent, nous n'en ferons rien. Ce Grand Capitaine Général de la *France*, quelque irresistible que soit sa Volonté, n'a pû déterminer cela sans nôtre consentement; n'est-il pas vrai, nôtre Ami, qu'on traiteroit leur Réponse de ridicule & qu'on les forceroit de faire le Voyage de *France*. Je vous défie de me répondre là-dessus. Enfin les Jesuites me proposent tant d'absurditez, tant de contrarietez tirées de vos Ecritures, que j'admire comment ils sont assez ridicules pour appeller ce Livre-là, un Livre sacré. Prenons cette Ecriture par le Fondement; elle pose d'abord que l'Homme & la Femme ne faisant que sortir des mains du Grand Esprit mangent contre son ordre du plus beau fruit du Jardin, & en sont également punis. Je n'examine point quelle a été cette punition, il est toûjours vrai que Dieu ayant très-bien sû que ces pauvres gens ne manqueroient pas de succomber à la Tentation, ils étoient en droit de lui reprocher qu'il ne les avoit formez que pour les rendre malheureux. Passons du premier Homme à sa Posterité, que les Jesuites prétendent avoir été envelopée dans son Châtiment. Est-ce donc que les Enfans sont responsables de la gourmandise du Pere & de la Mere. Si quelqu'un de nous avoit tué son Capitaine, seroit-il juste d'étendre la Punition sur toute la Famille du Meurtrier? Faudroit-il pour cela

la exterminer Pere, Mere, Freres, Enfans, Cousins, Oncles, toute la Generation? Repondrez-vous que le Grand Esprit en créant l'Homme, ignoroit ce que cet Ouvrage feroit après la Création? Ce seroit une absurdité grossiere. Mais je veux bien te passer que tout le Genre Humain ait été complice du Crime (quoiqu'au fonds il n'y ait rien de plus injuste ni de plus ridicule) comment accorder cette Punition avec le Témoignage de vôtre Ecriture qui dit que le Grand Esprit est souverainement Bon, & que sa Tendresse pour l'Homme surpasse infiniment tous ses autres Attributs. L'idée qu'on se forme de sa Puissance est si vaste que quand on concevroit tous les Hommes passez, présens & avenir réunis dans une seule Personne, ce ne seroit encore qu'un Atome en comparaison de son Pouvoir. Puis donc qu'il est encore incomparablement meilleur qu'il n'est Puissant, est-il concevable qu'il n'ait pas daigné faire grace à ce Criminel & à ses Descendans? Cela ne lui auroit coûté qu'un mot. De plus, cet Etre est Grand, Infini, Incomprehensible, & cependant vous le croyez un Homme qui a mené ici bas une vie miserable, & qui a fini par une mort infame, le tout pour une chetive Créature cent millions de millions de fois plus au dessous de lui qu'une Mouche ne l'est du Soleil & des Etoiles. De bonne foi cela peut-il entrer dans le Bon-sens? En quoi donc sa Toutepuissance lui seroit-elle utile? Où seroit ici la moindre trace de sa Grandeur? Autant que je puis le comprendre, mettre

Dieu

Dieu dans la Baſſeſſe, c'eſt avoir une fauſſe Idée de la Nature du Souverain Etre; & cela ne peut venir en nous que d'un fonds d'orgueil & de préſomption.

LA HONTAN.

Tu n'y es pas, mon cher ADARIO: C'eſt par la Grandeur de Dieu même que tu dois meſurer l'énormité du Crime, & autant le Grand Eſprit eſt parfait, autant la Désobeïſſance du premier Homme doit te paroître afreuſe. Un Exemple t'éclaircira la choſe. Que je maltraite ſans raiſon un de mes ſoldats, ma faute eſt legere; mais ſi je fais un affront au Roi, la Majeſté de la Perſonne offenſée aggrave mon Crime & le rend impardonnable. Ainſi *Adam* s'étant revolté contre le Grand Eſprit, le Roi des Rois & l'Auteur de l'Univers, & tous les Hommes étant renfermez dans *Adam*, comme dans leur Pere & leur Chef, la Juſtice Divine ne pouvoit être apaiſée par une moindre ſatisfaction que par la Mort d'un Homme-Dieu. Le Grand Eſprit, dis-tu, n'avoit qu'à prononcer le mot pour nous abſoudre, c'eſt dequoi je ne puis abſolument diſconvenir; mais pour des Raiſons qui ſont au deſſus de ta portée & de la mienne, ſon bon plaiſir a été de faire crucifier ſon Fils entre deux Voleurs, pour marquer plus ſenſiblement aux Hommes, & l'énormité de leur Offenſe & la grandeur infinie de ſon Amour. Il n'étoit pas impoſſible au Grand Eſprit, je te l'avouë, de pardonner au premier Homme im-

immediatement après sa chute, car sa Misericorde est grande, sa Clemence n'a point de bornes, & c'est sur sa seule Bonté que nous fondons toutes nos Esperances pour le Salut éternel. Mais le Grand Esprit devoit pourvoir au maintien de son Autorité; il y alloit de sa Gloire d'imprimer aux Hommes un profond Respect pour ses Ordres; & s'il avoit pardonné la premiere Offense, peut-être auroit-on eu l'insolence de mépriser ses Commandemens.

ADARIO.

Que tu me dis là des Pauvretez, mon cher Baron. Plus j'examine cette Incarnation prétenduë, moins j'y trouve de vraisemblance. Quoi? tu veux me persuader que cet Incomprehensible Auteur de l'Univers ait pû s'abaisser à une Prison de neuf Mois dans le Ventre d'une Femme, qu'il ait mené sur la Terre la Vie du monde la plus pauvre & la plus miserable, qu'il se soit associé avec des Pêcheurs tels qu'étoient ceux qui ont écrit vôtre Evangile, qu'il ait été battu, foüeté, crucifié comme un scelerat. Non, cela ne peut entrer dans la tête d'un Homme d'esprit. Les mêmes Ecrivains qui nous disent que ce Dieu Incarné n'étoit venu sur la Terre que pour mourir, nous assurent qu'il a tremblé à la vûë de la Mort. Je trouve là une double contradiction. Premierement la crainte de la Mort n'étant fondée que sur l'Incertitude de ce que nous deviendrons, le Fils de Dieu ne pouvoit pas raisonnablement être atta-

attaqué de cette frayeur, puis qu'il étoit sûr de retourner au Ciel d'où il étoit descendu: Tant s'en faut, le malheureux genre de Vie qu'il avoit choisi devoit lui causer une impatience de remonter à son Pere. Ne vois-tu pas tous les jours nos Sauvages qui se tuent sans façon pour rejoindre leurs Femmes, ou leurs Maris, quoi qu'ils soient bien moins assûrez que ton *Jesus-Christ*, du sort qui les attend après cette Vie. Que peux-tu me répondre à cela? En second lieu, vos Ecritures affirment que le Fils a le même Pouvoir que le Pere; pourquoi donc prioit-il son Pere de lui sauver la Vie? Que n'usoit-il de sa propre Puissance pour éviter la Mort? & de plus lors qu'il prioit son Pere, il se prioit soi même. Je t'avouë, mon Ami, que je ne comprens rien à tout ce Galimatias-là.

LA HONTAN.

Tu ne rencontrois pas trop mal, ADARIO, quand tu me disois il n'y a qu'un moment, que ton Ame est si bornée qu'elle ne peut pas s'élever d'un pouce au dessus de la Terre: tu ne le prouves que trop par ta maniere de raisonner. Je ne m'étonne plus si les Jesuites se plaignent de trouver chez vous autres un horrible endurcissement, lors qu'ils font tous leurs efforts pour vous faire comprendre nos saints Mysteres. Il est vrai que je ne dois m'en prendre qu'à ma sottise: J'ai tort de me commettre avec un Sauvage, incapable de distinguer un Sophisme d'avec un Rai-

Raisonnement juste, ni une Conséquence mal tirée d'avec une bonne Conclusion. Voici un exemple que je te donne. Quand tu disois tout à l'heure que cette Proposition se contredit : *Le Grand Esprit veut sauver tous les Hommes, & cependant un petit nombre d'Hommes obtiendra le Salut.* Tu t'abuses grossierement, il n'y a rien là qui ne quadre. Dieu veut bien mettre tous les Hommes dans son Paradis, mais dependamment de leur Volonté & à condition qu'ils croiront à sa Parole, & qu'ils observeront ses Commandemens. Mais comme peu d'Hommes sont capables de se soûmettre à ces deux clauses, de là vient que la Multitude est condamnée à ces Flammes qui doivent brûler éternellement les Incredules & les Impies : Pren garde que tu ne sois du nombre. J'en serois extrémement fâché pour l'amour de toi, car je ne laisse pas d'aimer ton bon Naturel. Ce seroit pour lors que nôtre Evangile te paroîtroit dans toute son évidence : tu n'y trouverois plus ni chimeres ni contradiction : tu ne demanderois pas alors de ces Preuves grossieres & conformes à ta foible Imagination : tu serois alors pénétré d'un funeste Repentir, d'avoir traité nos Saints Evangelistes d'Ignorans & de pitoyables Conteurs de Fadaises. Mais helas ! il seroit trop tard. Penses y bien, au moins, mon cher, il y va du plus grand de tous les Interêts. Pour moi, je te déclare que si tu ne te rends aux Preuves inconteſtables que je t'ai alleguées, je t'abandonne à ton Aveuglement, & de ma vie je ne te parle de Religion.

A DA-

ADARIO.

Tout beau, nôtre Ami, tout beau, ſouvien-toi que nous ſommes convenus de raiſonner ſans emportement. Pour moi, je ne t'empêche point de croire ton Evangile, je te demande ſeulement la grace de ne pas trouver mauvais que je ne croye rien de tout ce que tu me dis. Il eſt très-naturel aux Chrétiens de croire leurs Saintes Ecritures, parce qu'ayant été élevez dès l'Enfance dans cette Foi, le Préjugé a pris un tel Empire ſur leur Eſprit, qu'ils ne ſont plus capables d'écouter la voix de la Raiſon. Quant à nous autres Sauvages qui nous attachons uniquement aux Lumieres du Bon ſens, il nous eſt naturel d'examiner tout: Et je t'aſſure qu'il n'y a pas un ſeul de nos *Hurons* qui ne puiſſe oppoſer cinquante Raiſonnemens ſolides à toutes les Fables que vos Jeſuites nous débitent depuis tant d'années touchant ce prétendu Fils du Grand Eſprit. Et pour ne parler que de moi, je te déclare que je ſuis très-fortement perſuadé que ſi le Grand Eſprit étoit deſcendu ſur la Terre, il n'auroit pas manqué de ſe manifeſter à tous les Hommes: tout le Genre humain auroit ſenti les bons effets de ſa Préſence: il auroit par tout éclairé les Aveugles, redreſſé les Boiteux, guéri les Malades, reſſuſcité les Morts. Enfin il auroit donné chez toutes les Nations des Témoignages indubitables de ſa Miſſion; Il ſe ſeroit expliqué clairement, & il auroit propoſé ſans la moindre Equivoque tout ce qu'il

qu'il ordonne tant pour la Créance que pour les Mœurs. S'il avoit tenu cette conduite-là, tout le Genre humain seroit de sa Religion, & cette uniformité repandue sur la Terre auroit été une preuve constante & durable de la verité d'un Culte reçu en même tems dans tous les endroits du Monde. Mais au lieu de ce Consentement général il y a peut-être sur la Terre plus de six cens Religions, & vous autres Messieurs les *François* avez l'arrogance de soutenir que la vôtre seule est la bonne & la veritable. Veux-tu que je te parle net: Après avoir fait mille fois reflexion sur toutes ces Enigmes que vos Jesuites appellent des Mysteres, je ne puis m'empêcher d'en conclurre qu'il faut être né au delà du grand Lac, c'est à dire, *Anglois* ou *François*, pour se repaître de Chimeres si ridicules. Quand ils nous disent, par exemple, que Dieu, qui ne peut être représenté sous aucune forme, a produit un Fils sous la Figure humaine; il me vient d'abord dans l'esprit de leur répondre qu'une Femme peut donc accoucher d'un Castor: or cela est directement contraire à la Nature, puisqu'elle a disposé chaque espéce à ne produire que son semblable. De plus, si avant la venue de ce Fils de Dieu tous les Hommes étoient les Enfans du Diable, comment a-t-il pû se revêtir d'une Nature que lui-même détestoit? Que ne choisissoit-il une Espéce innocente? Que ne paroissoit-il en Pigeon, comme vous dites qu'a fait son Frere, la derniere de ces trois Personnes, que vous affirmez contre toute sorte de bon sens, & par un Galima-

tias formellement contradictoire n'être qu'un même Esprit.

LA HONTAN.

Que ton Systême est sauvage, ADARIO; où vas-tu chercher toutes ces Reveries, qui ne font rien à la question ? Je te le repete encore un coup, je perds mon tems & ma peine à t'instruire, & tu es d'une Intelligence trop épaisse pour comprendre rien aux grandes Veritez que je voudrois t'enseigner. Je laisse donc aux Jesuites la bonne œuvre de ta Conversion. Cependant tu veux bien que je t'avertisse d'une chose certaine, & qui n'est nullement au dessus de ta portée, c'est qu'il ne suffit pas de croire l'Evangile pour obtenir le Paradis : Il faut encore joindre la Pratique à la Croyance, & observer inviolablement tous les Préceptes contenus dans la Loi, n'adorer que le Grand Esprit, s'abstenir de tout travail manuel les jours consacrez à son service, honorer son Pere & sa Mere, n'avoir aucun penchant pour se divertir avec le Sexe, & n'avoir de Commerce charnel qu'avec une seule & légitime Femme, ne point contribuer ni directement ni indirectement à ôter la vie à personne, ne point médire, ne point mentir, ne point convoiter la Femme ni le Bien d'autrui, aller à la Messe toutes les fois que les Jesuites l'ordonnent, jeûner ou faire Abstinence aux jours destinez, pour mortifier la Chair. Car quand tu serois autant persuadé que nous le sommes de l'autorité des Saintes Ecritures,

res, si tu violes un seul de ces Commandemens que tu viens d'entendre, c'en est fait de ton Ame, & tu iras brûler après cette vie dans les Feux éternels, que toi & tant d'autres Incredules traitez à present de Chimere.

ADARIO.

J'approuve fort tout ce que tu viens de me dire, & il y a long-temps que je t'attendois sur ce point-là. Cet endroit n'est pas celui par où je desapprouverois ton Evangile. Je veux bien vous passer tous vos Préceptes, & je ne m'arrêterai point à te les disputer. Ne diroit-on pas que vous agissez de mauvaise foi? Vous voulez nous persuader que la croyance de l'Evangile ne sert de rien, à moins qu'on n'observe exactement ce qu'il ordonne : & cependant on ne connoit rien de ce même Evangile dans vôtre conduite & dans vos Mœurs. Quand on compare ce que vous dites avec ce que vous faites ce n'est qu'une pure contradiction. Vous affectez de trembler au seul Nom du Grand Esprit, & quand on examine à fond cette veneration, il semble que vous forgiez des termes tout exprès pour nous abuser Par exemple dans le Commerce que vos *François* font avec nous, ne jurent-ils pas faussement par le Nom de Dieu qu'ils vendent la Marchandise à moindre prix qu'ils ne l'ont achetée? Mais quand il s'agit de temoigner au Grand Esprit leur Reconnoissance par les Effets, ils sont fort soigneux de garder la Denrée & ils ne s'avisent jamais de lui sacrifier le meilleur

morceau du marché comme ils nous voyent faire tous les jours. Quant à l'obſervation des Jours conſacrez aux Exercices de Dévotion, vous avez aſſûrement bonne grace de nous en parler. Si vous diſtinguez ces Fêtes, c'eſt pour faire plus de mal : non ſeulement vous faites ces jours-là le Trafic ordinaire, mais encore vous jouez, vous vous querellez, vous beuvez ; enfin il ſemble que le temps deſtiné à honorer le Grand Eſprit vous inſpire la licence de commettre toute ſorte d'excès. Venons au Reſpect & à la Tendreſſe qu'on doit aux Parens ; ne violez-vous pas d'une maniere indigne ce beau Précepte de la Nature ? Au lieu que nous conſultons nos Peres & nos Anciens comme nos Oracles, vous mépriſez les Conſeils de ceux qui vous ont donné le Jour, vous vous ſéparez d'eux, vous les abandonnez aux malheurs de la Vieilleſſe, vous les ſucez juſqu'au ſang ſans jamais être ſenſibles à leur miſere, & s'ils ſont en poſſeſſion de quelque bien que vous ne puiſſiez leur ravir vous faites des Vœux pour leur Fin, & vous attendez leur Mort avec impatience. Vous me parlez du Celibat : ôtez moi vos Jeſuites, encore ne voudrois-je pas répondre d'eux, ſe trouvera-t'il un ſeul Homme parmi vous à qui l'on puiſſe donner l'Eloge de Chaſteté ? Ne voyons-nous pas tous les jours que vos jeunes Gens tachent de corrompre nos Femmes & nos Filles par des bienfaits ? Ne courez-vous pas toutes les Nuits de Cabane en Cabane pour débaucher nos Filles. Je m'en rapporterois à ta propre Conſcience,

& je te défie de disconvenir de tout ce que tes Soldats font là-dessus. Vous me parlez du Meurtre ? Osez-vous bien toucher ce point-là ? N'est-il pas vrai que pour la moindre bagatelle vous mettez l'Epée à la main, & que vous êtes toûjours prêts à vous entr'égorger. Il me souvient qu'étant à *Paris* jé ne me levois jamais que je n'entendisse parler de Meurtre, & l'on m'assuroit même que je ne pourrois aller jusques à la *Rochelle* sans danger. Quant au Mensonge & à la Médisance, voilà justement vôtre vilain endroit. Vous autres *François* pouvez-vous vous empêcher de vous déchirer les uns les autres, vous ne sauriez être quatre ensemble sans détruire la réputation des absens, & je crois que vous vous passeriez plûtôt de boire & de manger que du plaisir de la Médisance. Si je revelois ici ce que j'ai ouï dire à vos gens contre le Viceroi, l'Intendant, les Jesuites, & mille autres dont vous n'êtes pas excepté, vous tomberiez d'accord que vous autres *François* possedez mieux que toutes les autres Nations, l'Art de la Médisance. Et pour ne me pas arrêter plus longtems sur les Mensonges dont ils noirciſſent leurs prochains, pas un seul de vos Marchands ne troqueroit une peau de Castor sans dire mille fausſetez. S'agira-t-il des Femmes? vous êtes assûrement de jolis Messieurs quand vous nous défendez l'usage du Sexe. Hé! ne vous voions-nous pas tous les jours, sur tout quand vous avez bû, vous vanter de vos bonnes Fortunes, fausſes ou veritables, & triompher ensemble de la simplicité

des Femmes & des Filles qui vous ont accordé la derniere faveur. N'allons pas plus loin, combien nous faites-vous de petits Bâtards avec les Femmes de nos Coureurs de Bois pendant l'abſence de leurs Maris ? Il ne faut point, dites-vous, ravir le bien d'autrui, pourquoi donc vos Coureurs de Bois ſont-ils Voleurs de profeſſion, gens qui ne vivent que de Brigandage, quoiqu'on les prenne ſouvent ſur le fait, & qu'on les puniſſe ſelon leur merite? Rien n'eſt plus commun parmi vous que le vol, l'on ne marche dans vos Villes pendant la nuit qu'en tremblant, & vous n'oſeriez même laiſſer vos Portes ouvertes.

Qu'eſt ce que vôtre Meſſe ? Un certain badinage que l'on vous propoſe en Langue inconnue, & où vôtre peuple ne comprend rien ; vous y allez par routine, & le plus ſouvent pour toute autre choſe que pour prier. Je ſai que vôtre prétendu Sacrifice eſt à *Quebec* une occaſion bien favorable aux Amans pour ſe voir & pour ſe parler. N'eſt-il pas fort édifiant de voir vos Dames parées comme des Princeſſes, venir dans le Temple qui eſt un lieu d'Humiliation, s'agenouiller ſur un carreau par un principe de molleſſe & de vanité, tirer d'un ſuperbe ſac un Livre magnifique qu'elles tiennent pour la forme & pour cacher les œuillades qu'elles envoyent à leurs Galans. Enfin, que faites-vous à l'Egliſe la plûpart de vous autres *François* ? Vous cauſez, vous riez, vous prenez du tabac, & s'il vous arrive quelquefois de chanter, c'eſt plûtôt par divertiſſement que par

De-

Dévotion. Pour compatir à vos Abſtinences, vous êtes aſſûrement de rudes Jeûneurs ! helas ! que vous êtes à plaindre ! fatiguez de viande, vous vous délaſſez par tout ce qu'il y a de plus délicat en Poiſſon, vous outrez alors la bonne chere, & vous appellez cela gravement *mortifier les ſens*, & *dompter la concupiſcence*. Concluſion, nôtre Ami, vos *François* n'ont la Foi que ſur la langue, l'on ne trouve rien dans leur conduite de ce Vrai, de ce Solide, de ce Grand, qu'ils prônent ſans ceſſe: l'Ignorance & la Preſomption ſont leur veritable caractere.

LA HONTAN.

Ne vois-tu pas, ADARIO, que tu raiſonnes du particulier au général ; c'eſt là philoſopher en *Huron*. Suivant ta fauſſe & ridicule Idée le Paradis ſeroit fermé pour tous nos *François*. Mais tu t'abuſes lourdement, car il faut que tu ſaches que la *France* eſt de tous les Etats celui qui envoie de plus nombreuſes Colonies au païs des Cieux ; & je t'en fais Juge par ce grand nombre d'Images & de Statues, qu'on orne, qu'on encenſe, qu'on éclaire, qu'on invoque dans nos Egliſes. Je t'accorde que tous ceux qui font profeſſion de croire ne pratiquent pas la Morale de nôtre ſaint Evangile, mais cela vient de ce que leur Foi n'eſt pas aſſez forte. Ainſi tout le reproche que tu nous fais de contradiction, ne doit tomber que ſur ces derniers. Mais, diras-tu, puiſque ces gens-là ſont très-perſuadez que le Grand Eſprit a

donné tous ces commandemens, pourquoi refuſent-ils de s'y conformer ? Tu dois faire reflexion que l'Homme eſt un animal foible & corrompu, emporté par la violence de ſes Paſſions, panchant tout à fait vers les choſes terreſtres, & attaché à ſon interêt temporel, ce qui fait que ſa mauvaiſe pente l'entraîne ſouvent malgré l'impreſſion de la vérité, & qu'il a beſoin d'un ſecours extraordinaire pour reſiſter à la Tentation.

ADARIO.

A ce que je vois, mon cher Baron, ta Philoſophie *Françoiſe* ne vaut pas mieux que mon *Huronage*. Garde, je te prie, garde pour ta propre nation tout ce travers d'eſprit & de cœur que tu attribues au Genre humain. Graces au Grand Eſprit qui ne nous a donné que la Lumiere naturelle, nous n'éteignons point ce flambeau, nous ſuivons exactement les Préceptes de la Raiſon, & tu connois aſſez nos manieres pour être convaincu que l'Interêt temporel ne nous fait jamais renoncer à l'Equité. Mais, mon Frere, ce n'eſt pas là où j'en veux venir. Je me ſuis ſouvent entretenu avec vos *François* ſur leurs déreglements ; ils m'ont avoué qu'ils n'obſervoient pas les Préceptes, mais ils diſoient en même temps pour excuſe qu'on violentoit chez eux la nature, & qu'ils ne pouvoient pas obſerver des commandemens ſi rigoureux. Sur cela je leur demandai s'ils n'étoient pas véritablement perſuadez que l'inobſervance des Préceptes leur cauſeroit la damna-

damnation éternelle : & voici ce qu'ils me repondirent, *Que Dieu eſt ſi bon qu'il ſauvera tous ceux qui ſe confient en ſa miſericorde : Que l'Evangile eſt une Alliance de Grace par laquelle Dieu compatit aux foibleſſes de l'Homme, lui pardonnant toutes les offenſes que la force de la tentation & la foibleſſe de la nature humaine lui font commettre ; que dans ce Monde-ci tout Homme eſt ſujet à pécher, & qu'il n'y a de Perfection que dans le Roiaume des Cieux.* Cette Morale ne me choqueroit pas tant que celle de vos Jeſuites qui nous damnent pour une Peccadille. Mais je ne m'étonne pas que vous ne puiſſiez obſerver vôtre Loi. L'interêt perſonel fait toute vôtre Divinité, attachez juſques à l'acharnement au *Mien* & au *Tien*. Pouvez vous nous regarder ſans rougir, nous autres Sauvages que vous traitez de Brutaux & qui cependant ne voudrions pas nous procurer aucun bien aux dépens des autres ?

LA HONTAN.

O tu as raiſon, mon cher Ami, je ſuis édifié de vôtre maniere de vivre plus que je ne puis l'exprimer : il regne parmi vous une Innocence inconnue au reſte des nations, & c'eſt à cauſe de cela même que je ſouhaite vôtre converſion avec tant d'empreſſement. Il ne vous manque pour le Paradis que de croire à l'Evangile. Otez-moi vôtre libertinage ſur l'article des Femmes, vous pratiquez tous nos Préceptes ; mais vos Garçons & vos Filles ne ſe font point un ſcrupule de

se divertir ensemble, les Hommes & les Femmes ne se joignent que pour la commodité, & le Mariage ne tient parmi vous qu'autant que les conjoints sont d'accord. C'est pourtant un oracle prononcé par la Bouche du Grand Esprit, qu'il n'y a que l'adultere ou la mort qui puissent rompre le nœud de ce divin sacrement.

ADARIO.

Remettons à une autre fois ce Monstre d'obstacle que tu te forges dans ton imagination contre nôtre salut. Mais en attendant tu veux bien que je te dise qu'il nous revient un grand avantage de cette liberté que nous permettons entre nos Garçons & nos Filles. Premierement un jeune Guerrier ne veut point s'établir avant qu'il ait fait plusieurs Campagnes contre les *Iroquois*, afin d'exterminer les ennemis de la nation, & d'avoir un nombre d'Esclaves qui lui soient utiles pour la Chasse, pour la Pêche & pour tous les autres exercices qui servent à rendre la vie agreable, & qui sont necessaires pour faire subsister une Famille commodément. D'ailleurs ces jeunes gens ne veulent pas affoiblir par le devoir conjugal des forces qu'ils peuvent employer plus utilement au service de la Patrie: joignez à cela que s'il leur arrive d'être tuez ou faits prisonniers, ils ne laissent ni Femmes ni enfans miserables par leur mort ou par leur captivité. Mais parce que la continence perpetuelle repugne entierement à la nature, sur tout lorsqu'elle est dans

ſa plus grande vigueur, il eſt ridicule de trouver mauvais que les Garçons & les Filles s'approchent de tems en tems, chacun ſelon ſes beſoins. Si nous retranchions cette liberté, à quels deſordres n'expoſerions-nous pas nôtre Jeuneſſe? J'en juge par l'experience de quelques-uns, qui, croiant devenir plus forts & plus robuſtes par une longue abſtinence de l'uſage du ſexe, ſe ſont attirez de dangereuſes maladies; outre que nos Filles ne pouvant pas ſe contenter autrement ſeroient contraintes, pour ſatisfaire aux neceſſitez de la nature, de ſe ſouiller avec les Eſclaves.

LA HONTAN.

Tu as beau, mon cher Ami, démontrer les avantages de cette Pratique, le Grand Eſprit ne ſe paye pas de ces ſortes de raiſons. Il ordonne poſitivement ou de ſe marier ou de s'abſtenir de l'autre ſexe. Et ſon commandement eſt ſi rigoureux là-deſſus que non ſeulement toute jouïſſance & toute poſſeſſion, mais même le moindre deſir amoureux, dès qu'il eſt volontaire, eſt défendu ſous peine du feu éternel. Tu prétens que la continence eſt impoſſible: Malheureux! oſes-tu bien démentir le Grand Eſprit, qui ordonne à pluſieurs perſonnes un celibat perpetuel, & qui pourtant n'ordonne rien que de poſſible & que d'aiſé. Nous ſommes maîtres de nos cœurs, & il nous eſt libre de domter nos Paſſions. Dieu n'exige que le conſentement & la bonne volonté; tous ceux qui croyent en lui ſont obligez d'obſerver ſes

Préceptes & de resister aux tentations avec le secours de sa grace qu'il ne leur refuse jamais. Par exemple quand un Jesuite voit une jolie Fille, penses-tu que le bon Pere soit insensible, que son cœur ne soit point chatouillé, qu'il ne sente point enfin cette agréable émotion que la vûë d'un bel objet produit naturellement ? Desabuse-toi de cela, croi moi, mon pauvre ADARIO, ces saints Personnages sont pêtris du Limon commun ; ils ne sont ni de bois ni de fer non plus que les autres. Mais sais-tu ce qu'ils font pour triompher de la nature? Ils implorent l'assistance du Grand Esprit qui ne manque point d'amortir en eux les Flammes de la concupiscence & par un nouveau genre de victoire de mettre ces braves Athletes en état d'aller toûjours la Lance baissée contre les tentations de la chair. C'est à cette abstinence que nos Jesuites & nos Prêtres s'engagent lorsqu'ils prennent l'habit noir. Ils déclarent une Guerre irreconciliable à Satan, s'obligeant de repousser toutes ses sollicitations & de gagner le Ciel par violence ; d'où vient que ceux qui se défient de leurs propres forces, & qui craignent de succomber aux attaques de ce Malin Esprit, se retirent du Monde & s'ensevelissent tout vivans dans l'obscurité d'un Cloitre.

ADARIO.

Tu me fais plaisir de toucher cet article, & je ne voudrois pas pour dix peaux de Castor qu'il me fut défendu de parler là-dessus. Je trou-

trouve que vos Prêtres & vos Moines ne peuvent se lier par cet engagement que vous appellez *Vœu de Chasteté*, sans commettre un crime contre la Nature ; car je te demande pourquoi Dieu a créé les Hommes & les Femmes à peu près en nombre égal? N'est-ce pas pour travailler ensemble au grand Oeuvre de la Propagation de l'Espece? Tout multiplie ici bas, la Fécondité est l'Ame de la Nature, & fait sa conservation. Les Quadrupedes, les Oiseaux, les Insectes, jusqu'aux Arbres mêmes & aux Plantes, tout renaît & se renouvelle. Chaque Espece nous fait sur cela une Leçon constante & invariable; les Hommes qui ne la suivent pas sont inutiles sur la Terre, indignes de la nourriture qu'elle leur fournit pour le commun, & laquelle ils ont néanmoins l'ingratitude de n'employer que pour leur propre entretien. D'ailleurs cette bizarre Promesse les jette dans un autre précipice, c'est que quand la Nature est la plus forte chez eux, ils violent sans façon leur Serment, & se moquent ainsi du Contract qu'ils ont passé avec le Grand Esprit. Combien de desordres ne resultent point de cette violation? Si vos Prêtres péchent avec une Fille, ils lui raviſſent un honneur qu'ils ne sauroient lui rendre, ils cueuillent cette Fleur que vous jugez si precieuse, que vous estimez un si friand morceau, & dont vous êtes si jaloux & si avides dans vos Mariages. Je ne te dis rien de ces moyens abominables dont ils se servent pour empêcher la génération. S'ils tombent dans un Adultere, les voila responsables de l'infi-

delité de la Femme, de la honte que vous en faites au Mari, du Vol que l'Enfant supposé fait à son Pere, à ses Freres ou à ses Sœurs putatives. Mais de quelle maniére s'y prennent-ils pour assouvir leur brutalité? L'Hypocrisie, la Profanation, le Sacrilege ne leur coutent rien. Ils corrompent en particulier celles qu'ils ont instruit en public, & après avoir menacé des Foudres du Ciel les impudiques & les voluptueux, ils se radoucissent avec la Femelle, & lui font comprendre que toute cette austere Morale n'est qu'un vain Fantôme, dont on se sert pour épouvanter les simples. Je parle juste, Baron, & je te défie de m'en dedire. Etant en *France* n'ai-je pas vû vos Moines avec les Dames ne pas enfouïr le talent amoureux au fond du Capuchon? Prône tant que tu voudras ta pretendue vertu de Chasteté; Je soutiens qu'il n'est pas au pouvoir de vos gens sur tout dans un certain âge de s'abstenir des Femmes, & encore moins de desirs charnels dont vous faites un crime damnable. Quant à cette Resistance & à ces généreux efforts que tu allegues, cela m'est fort suspect; aussi bien que la fuite des occasions par la retraite dans un Couvent. Si ce lieu est un Asyle assuré contre la Tentation, pourquoi permettez-vous aux Moines de confesser le Sexe? Appellez-vous cela éviter le peril? n'est-ce pas plûtôt le chercher? A quel Homme de bon sens persuaderez-vous jamais que vôtre Confession ne soit pas un voile mysterieux, une couverture devote qui cache la Débauche & l'Iniquité? Le brave Champion pour la cau-

se

se du Célibat qu'un gros Moine bien dodu, vigoureux, rubicond, qui ne refuse rien à sa chere & precieuse nature, qui se nourrit du meilleur vin, de viandes succulentes & assaisonnées d'épiceries, veritables allumettes de la Concupiscence! Pour moi, quand je reflechis sur cette Morale, je t'avouë que je ne serois nullement surpris quand on m'assûreroit qu'aucun de vos Ecclesiastiques n'entrera dans le Paradis du Grand Esprit. Quand tu me dis que ces sortes de gens se retirent du Monde, pour se battre en retraite contre les aiguillons de la Chair, c'est se jouer de la Verité; car tu sais mieux que moi qu'il n'y a point d'Hommes plus lascifs, plus lubriques, plus addonnez au Vice que vos gens noirs & encapuchonnez. Des *François* judicieux m'ont avoué de bonne foi que la plûpart de ceux qui embrassent cette bizarre vie ne le font que par molleſſe, & pour se faire un rempart assûré contre la misere, & contre les devoirs de la Societé civile, contre les fatigues & le danger de la Guerre.

Il n'y auroit que deux moyens pour rendre vos Prêtres propres à leur Ministere, un Mariage legitime, ou ne les installer qu'après soixante ans, auquel cas ils auroient pû remplir toutes leurs fonctions, & sur tout commercer avec l'autre Sexe, sans scandale & sans peril: alors ils ne seroient plus en état de seduire les Femmes & les Filles sous le masque du Zele; & d'ailleurs inutiles par leur grand âge à l'exercice militaire, leur separation du Monde seroit moins prejudiciable à la République.

Cela eſt pitoyable: Ne vous ai-je pas déja dit qu'il ne faut jamais ſe prendre au général du défaut des Particuliers ? Je conviens avec vous que pluſieurs ne ſe font Prêtres ou Moines que pour ſubſiſter plus graſſement, & que ces gens-là oubliant les devoirs de leur Profeſſion ne penſent qu'aux Chapons du Benefice. Non, les Eccleſiaſtiques ne ſont exempts d'aucun Déreglement, la Licence ne regne pas moins parmi cette Milice Spirituelle que dans nos Armées, la difference ne conſiſte qu'à mieux ſauver le dehors: l'on voit des Prêtres & des Moines diſſolus en paroles & en actions, ſenſuels, yvrognes, addonnez à l'une & à l'autre Venus, blaſphemateurs; d'une langue acerée pour la Mediſance; d'une Avarice ſordide; d'une Vengeance implacable, & d'un Orgueil qui ne deſenfle jamais; d'une Ignorance craſſe, & enfin ſans autre Mérite que celui de leur Habit. Je ne ferai pas même difficulté de t'avouer qu'un bon Eccleſiaſtique eſt un Oiſeau bien rare. Mais cela ne donne aucun atteinte aux intentions de l'Egliſe, qui ne voudroit que des Miniſtres irreprochables, & qui les éprouve par toute ſorte de moyens avant que de les recevoir. Il eſt vrai que les précautions que l'on prend pour exclurre du Sanctuaire les Vicieux & les Scelerats, ſe trouvent ſouvent inutiles. C'eſt un grand malheur, car rien n'eſt plus contagieux que le mauvais exemple

ple des Eccleſiaſtiques ; la verité de la Parole de Dieu s'affoiblit dans leur bouche ; nos incomprehenſibles Myſtéres deviennent ſuſpects ; les Sacrements ſont profanez, & le Peuple ſecouant le joug de la Religion s'abandonne à une Licence effrenée. Mais ce Mal, quelque grand qu'il ſoit, n'eſt pas ſans Remede ; dans un tel cas nôtre Foi nous ſert de Bouclier, & nous ſavons fort bien diſtinguer entre la Doctrine qu'on nous prêche, & le Predicateur qui ne la pratique pas. Appuyez ſur le Fondement invariable de la Revelation du Grand Eſprit, la Vie ſcandaleuſe des Eccleſiaſtiques n'ébranle point nôtre Croyance ; nous ne concluons rien de leurs mauvaiſes Mœurs contre l'Infaillibilité de nos Saintes Ecritures. Et ſi tu étois auſſi accoûtumé que nous le ſommes aux Débauches & aux Deréglemens des Prêtres & des Moines, tu ne t'en ferois pas le moindre ſcrupule contre la Certitude de l'Evangile. Enfin, pour finir ce Chapitre, ſache une bonne fois que les Evêques établis par la Grace de Dieu & du Pape, ſont obligez de ne promouvoir au ſervice du Culte, que des ſujets qui en ſoient dignes, & de châtier rigoureuſement ceux qui ne répondent point par une bonne conduite à la Sainteté de leur Vocation.

ADARIO.

Tu bats la Campagne, mon cher Baron, & tu ne viens jamais au fait ; fertile en Digreſſions, les écarts ne te coutent rien : c'eſt grand

grand' pitié que je te trouve toûjours à côté de la queſtion. Faut-il qu'un Sauvage ſoit ton Maître, pour t'apprendre à raiſonner juſte ? mais je veux bien aller à la bouline & à la traverſe avec toi. Venons à ton Pape. Un *Anglois* m'en faiſoit l'autre jour un plaiſant Portrait : Il me diſoit, en ſe moquant, de vôtre ſotte Credulité, que vôtre Pape, quoiqu'un ſimple homme comme les autres, diſpoſoit en Maître abſolu du ſort des Ames dans l'autre Monde; qu'il livroit ſes Ennemis à la Fureur éternelle du Grand Diable; qu'en vertu de ſon Paſſeport il délivroit d'un moindre Enfer, dont tu ne m'as point parlé ; & qu'ayant les Clefs du Paradis, il y faiſoit entrer ceux qu'il honore de ſes bonnes graces. Suivant cette ridicule Fable, quel Homme que ce Pape ! pas un Mortel n'approche de ſon importance; rien ne ſeroit plus affreux que ſa Haine, & l'on ne pourroit trop faire pour meriter ſon Amitié. Cependant mon *Anglois* m'aſſûra que cette Autorité Papale eſt une Chimere en *Angleterre*, & qu'on la tourne en ce païs-là impunément en raillerie. Je te prie de me developer ce myſtere.

LA HONTAN.

Tu me jettes là ſur une ample & embarraſſante matiere; il me faudroit plus de quinze jours pour t'inſtruire là-deſſus. Conſulte nos Jeſuites, ils t'éclairciront ce point & te donneront une nuée de Raiſons dont tu pourras choiſir les meilleures. En attendant je me con-

contenterai de te dire que l'*Anglois* tout en riant n'a pas laiſſé de dire une partie de la verité. Il eſt certain que les *Anglois* ſe ſont affranchis de la domination du Pape; ils ont reconnu que les menaces & les Foudres de ce ſaint Homme n'étoient qu'un vain Epouvantail, & ils ont trouvé le moyen d'aller droit en Paradis ſans ſon Paſſeport, par cette Foi vive dont nous parlions tantôt, & en ſe confiant ſur la mort & ſur les merites de *Jeſus-Chriſt*. Ainſi, comme vous voyez, l'on ſe ſauve parmi les *Anglois* ſans la Doctrine des bonnes œuvres. Quant à nous autres *François*, nous ſommes terribles ſur ce Chapitre-là. Nous ſommes hors de ſalut ſans les bonnes œuvres & cependant de mille *François* à peine s'en trouve t'il un qui les pratique. Ainſi le *François* & l'*Anglois* ont tous deux la foi puiſqu'ils aquieſcent tous deux à l'autorité des Ecritures, du moins quant aux points fondamentaux; mais le *François*, quand il enfraint la loi, quand il n'obſerve pas les commandemens, contribue à ſa perte, il eſt lui même l'artiſan de ſa damnation, & c'eſt en quoi la condition du *François* eſt beaucoup plus triſte que celle de l'*Anglois*. Celui-ci jouït encore d'un autre avantage; c'eſt que dans le voyage de l'autre Monde il ira au bon gîte tout d'une traite; point de pauſe, point de ſtation, point de cette cruelle auberge que nous nommons *Purgatoire*. Car les *Anglois* ne ſont ni ſi dociles ni ſi credules que nous autres bonnes dupes de *François*. Je ne m'explique pas bien. L'*Anglois* ne ſauroit ſe mettre en tête qu'un Etre ſou-

souverainement bon puisse tourmenter pendant des milliers d'années une créature qui n'est point son ennemie, & qu'il regarde comme le prix du sang de son fils. Est-ce donc qu'on aime les gens pour leur faire souffrir des douleurs enragées? Procurer le bonheur à force de gêne, de torture & de tourmens, quelle espéce de bienveillance, quelle sorte de générosité! Enfin, dit l'*Anglois*, j'aime mieux ceder ma part du Paradis que d'y entrer par une si terrible porte. Mais le *François* raisonne mieux. On ne peut trop, dit-il, acheter les plaisirs du Ciel; posons cent millions d'années de brulure, que seroit-ce pour une joie qu'on ne peut concevoir, & qui ne finira jamais? Tu peux remarquer par là que les *François* & les *Anglois* sont directement opposez en ce qui concerne le Pape. Les *Anglois* aiment mieux nier le Purgatoire que de s'adresser au saint Pontife pour être affranchis de cet affreux tribut; ils font bien. Le Pape ayant de grandes prétensions sur les *Anglois* qui passent chez lui pour des rebelles, & pour les usurpateurs des deniers sacrez, n'auroit garde de leur accorder des passeports pour éviter le péage & le bureau du Purgatoire; tant s'en faut il leur donneroit plûtôt des Bulles & des Lettres patentes pour l'Enfer. Mais nous autres *François* qui croyons le Pape un peu moins puissant que Dieu, & qui d'ailleurs commettons beaucoup de péchez; nous negocions une quitance de peine, un acquit de satisfaction au comptoir du saint homme, & tel débauché dont la sentence porteroit

roit cent mille ans de brûlement & de rotiſſure ſera franc en vertu de la diſpenſe papale, & entrera de plein ſaut dans le païs de l'extaſe & du raviſſement. Mais adreſſe-toi aux Jeſuites; ils te diront là deſſus des merveilles; il n'y a pas de gens au monde qui entendent mieux le profond myſtere de la toute-puiſſance du Pape, & le ſecret utile des fourneaux ſouterrains.

ADARIO.

C'eſt un abyme pour moi que cette oppoſition entre vôtre croyance & celle des *Anglois*; plus j'y fais reflexion, moins je la comprens. Quelle idée nous donnez-vous en cela du Grand Eſprit? Ne lui feriez vous pas beaucoup plus d'honneur en diſant qu'il a donné aux hommes tous les ſecours neceſſaires au vrai culte & à leur ſalut? Non ſeulement il ſe trouve des contradictions formelles entre vos differentes Religions; mais auſſi une même communion eſt quelquefois toute bigarrée par la diverſité des ſentimens & des uſages. Vos Moines, par exemples ſont-ils uniformes? Chaque Inſtitut a des pratiques qui lui ſont particulieres, & ces faineantes & pareſſeuſes cohortes ne forment pas un aſſemblage moins bizarre par leurs opinions que par leurs habits. Veux-tu que je te parle franchement? Cette nombreuſe varieté de croyance dont la terre eſt couverte me feroit ſoupçonner que peu de gens ſont de bonne foi dans la Religion qu'ils profeſſent exterieurement. Je m'imagine

gine que les personnes de bon sens prennent à ce prodigieux monceau de controverses ce qui les accommode, & se font ainsi une Religion à leur guise. Est-il croyable, que le Grand Esprit, lui qui est la justice & la bonté même, perde une infinité d'innocens, & qu'abandonnant tout le reste du genre humain aux Flammes éternelles il n'accorde son Paradis qu'à un fort petit nombre de vos gens? Croi-moi, mon pauvre Baron, il fait bien obscur dans l'autre Monde; une nuit épaisse nous en derobe la vûe; les sombres & noirs habitans de ce païs-là ne se sont point encore avisez de commercer avec nous; il est très-malaisé de savoir ce qui s'y passe. Pour moi voici ma persuasion, c'est que nous autres *Hurons* nous sommes les ouvrages & les créatures du Grand Esprit, qu'il nous a faits bons & sans malice, au lieu que vous étes des scelerats amenez en ce païs-ci par la Providence afin de vous corriger sur nos exemples, & d'imiter la droiture & la simplicité de nos mœurs. Vante-toi donc, tant que tu voudras, mon Ami, de tes connoissances, de tes lumieres, de ta foi, fusses-tu le plus éclairé des hommes tu n'entreras jamais dans le bon païs des Ames si tu ne vis en *Huron*. L'éloignement du vice, l'humanite envers tes semblables, le repos d'esprit causé par un sincere & généreux desintéressement, sont trois points que le Grand Esprit exige de tous les hommes. Nous observons exactement & sans la moindre repugnance ces grands devoirs dans nos hameaux. Mais pour vous autres *Européens* vous ne connois-

sez

ſez cette aimable innocence que de nom; il n'y a point de crime qui vous effraye; vôtre principale attention c'eſt de vous ſupplanter & de vous détruire les uns les autres; vous êtes en proie à vos deſirs déreglez, & la fureur d'accumuler ou de s'agrandir vous tient dans une agitation toûjours violente, & prive vôtre cœur du précieux & ineſtimable tréſor de la tranquillité; enfin la crainte du Grand Eſprit ne vous empêche point de donner dans toutes ſortes d'excès, & je croi que vous ne penſeriez jamais à lui ſi vous n'affectiez d'en parler aux *Hurons*. Mais il eſt temps de finir; Adieu, mon cher Frere, je vais repaſſer dans ma Cabane tout ce que nous avons dit, & je ſerai demain bien ferré pour eſtocader contre le Jeſuite.

II. CONVERSATION.

Sur les Loix.

LA HONTAN.

ET bien ADARIO, tu as ouï le Jeſuite, comment t'és-tu tiré d'affaire? Ce Docteur t'aura, ſans doute, ouvert les yeux, il aura diſſipé, je m'imagine, la fauſſe lueur de toutes tes objections. Car un Jeſuite eſt tout un autre homme qu'un Cavalier pour enſeigner

ſeigner nos ſaints Myſtéres. En fait de Religion nous autres gens de guerre ne ſommes pas fort propres à défendre le terrain ; il n'eſt pas trop difficile de nous deſarmer là-deſſus, & quoi qu'il n'y ait rien de plus important que de bien connoître le ſalut, nous le ſuppoſons volontiers ; nous nous en raportons ſans peine aux Lumieres ou à la bonne foi de nos Phariſiens, & il n'y a ſi petit amuſement qui ne nous occupe plus que la grande affaire de l'interêt éternel. Mais pour un Jeſuite ? Oh ! c'eſt un excellent Apôtre ; il catechiſe avec une admirable ſubtilité : propoſez à un Jeſuite les ſcrupules les plus apparens, il interprete ſi finement à ſa maniere qu'il vous guerit. Enfin je ſuppoſe un incredule qui ſoit le plus vif & le plus profond de tous les raiſonneurs, je ſoutiens qu'un Jeſuite terraſſera ce Lion, & que le rendant un Agneau doux & docile il l'attachera ſans reſiſtance à la chaine de la Foi.

ADARIO.

Il faut aſſûrément, Baron, que je ſois un mauvais raiſonneur ; car je t'aſſure que ton Jeſuite ne m'a point du tout ébranlé ; tout ce qu'il a dit m'a paru un vrai Galimatias ; je n'y ai pas aperçû une goûte de bon ſens, & entre nous, je croi que le bon Pere admiroit lui-même la facilité qu'il a de parler long-temps ſans ſe comprendre. D'ailleurs, cet importun diſcoureur rebat ſans ceſſe la même choſe ; te ſouvient-il que je lui ai reproché devant toi qu'il rebutoit par ſes redi-

tes

tes & par ſes repetitions? Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que par la raiſon qu'il ne poſſede pas aſſez nôtre Langue, il veut que j'explique aux autres des choſes que je n'entens point; il me preſſe de fourrer dans la tête de nos *Hurons* ſon inconcevable jargon. Mais il a beau faire, il ne m'obligera jamais à débrouiller un Cahos où lui-même ne diſtingue rien nettement. Qu'il inonde tout nôtre Village de cette eau du Batême dont il ne ſauroit me donner une définition tant ſoit peu vraiſemblable, qu'il Chriſtianiſe nôtre Habitation, j'y conſens, pourvû qu'il ne m'emploie point à des ſottiſes, & qu'il me laiſſe joüir de ma Raiſon. Finiſſons ſur la matiere du Culte & cauſons un peu des *Loix*. Ce terme de Loi nous eſt tout à fait étranger; mais je m'arrête à ce qu'il ſignifie, & je croi n'être pas fort éloigné de le comprendre: j'ai trouvé ton explication bonne & les exemples dont tu l'as confirmée m'ont frapé. Quand tu cites les Loix n'entens-tu pas cette impreſſion naturelle gravée dans nos Ames, qui nous preſcrit ou qui nous défend une choſe ſuivant que cette choſe eſt conforme ou oppoſée à la juſtice & à la droite Raiſon? Tu ne m'as point, ce me ſemble, propoſé les Loix ſous une autre idée; ſi bien qu'obeïr aux Loix, c'eſt ſuivre la plus pure Lumiere de l'Eſprit, c'eſt proprement acquieſcer au Bon-ſens & à la Raiſon. Or, de deux choſes l'une, ou vôtre Raiſon eſt d'une autre eſpéce que la nôtre, ou ſûrement vous ne pratiquez point ce que la Raiſon vous ordonne.

LA HONTAN.

Où vas tu, mon Ami? tu rafines à toute outrance, & tu t'évapores dans tes distinctions. Ignores-tu à ton âge que les *François* pensent comme les *Hurons*, & que la Raison, cet attribut essentiel de nôtre Espéce, est de tout Pays, de toute Nation, qu'elle est la même par tout? Tu nous reproches donc de ne pas observer les Loix? D'accord; si chacun les suivoit, il n'y auroit plus de punition à faire, tous les tribunaux deviendroient inutiles, & ces Juges que tu as vûs à *Quebec* & à *Paris* ne pouvant plus profiter de l'injustice des hommes, seroient contraints d'avoir recours à d'autres moiens pour s'enrichir. Mais comme la sûreté publique n'est fondée que sur le maintien des Loix, c'est une necessité absoluë de punir les infracteurs; autrement la malice & la violence l'emporteroient par tout; nos biens, nôtre honneur, nos vies seroient à la merci du plus adroit ou du plus fort, & rien ne seroit plus déplorable que nôtre condition.

ADARIO.

Pourroit-elle être plus déplorable? N'êtes-vous pas déja plongez dans le plus grand des malheurs? Je ne conçoi point de situation plus violente que celle de faire ce qu'on ne veut pas, & d'agir toûjours malgré soi; c'est pourtant vôtre état à vous autres *Européens*, qui n'oseriez suivre vos inclinations,

&

& qui n'évitez le mal que par la crainte de subir la rigueur des Loix. Vous êtes indignes de porter le nom d'homme. J'honorerois bien plûtôt de ce titre nos Castors qui font voir dans leur conduite toute uniforme, du genie, de la prévoiance, de l'industrie & de l'adresse, & qui d'ailleurs ne se dérangent en rien dont on puisse leur faire un crime. Mais à qui convient proprement ce beau nom d'homme? N'est-ce pas à celui chez qui le Bon-Sens domine, & qui se porte naturellement au bien par un principe de raison. C'est précisément sur cela que roulent nôtre genre de vie & toute nôtre Morale. Uniquement & inviolablement attachez à l'inestimable maxime de ne rien introduire parmi nous qui puisse alterer cet aimable & solide repos d'esprit, & cette union fraternelle, qui forment ici bas nôtre souverain bonheur, nous ne voulons ni or ni argent, & autant vous adorez ces dangereux metaux, autant les avons-nous en horreur. Tant que nous aurons soin de nous conserver à l'abri de ce rempart, l'Interêt, ce perturbateur éternel des hommes, ne pénétrera point dans nos Cabanes, il ne rompra point les liens du sang & de l'amitié, il ne troublera point nos innocens & tranquilles plaisirs, il ne nous privera point d'un doux & paisible sommeil; nous vivrons sans Loix, sans procès, sans Juges, & nous conserverons en cela le précieux heritage que nos Péres nous ont laissé depuis la Fondation du Monde. Tu vois, au reste, que je n'avois pas tort de dire que

les Loix ne signifient rien moins parmi vous que le Droit & l'Equité, puisque les Grans & les Riches en secouent aisément le joug, & qu'il n'y a que les pauvres & les malheureux qui ne puissent s'en dispenser. Mais examinons plus amplement en quoi consistent ce juste, ce raisonnable que vous vous vantez d'observer & que vous nommez vos Loix. Les Gouverneurs de *Canada* soutiennent depuis cinquante ans que nous sommes sous la domination de leur Grand Capitaine. Nous ne reconnoissons point de Superieur ni de Maître, repondons-nous; nous vivons sans subordination & dans une égalité parfaite, un même esprit, un même cœur, nous anime, nous sommes tous libres, & nous n'apartenons qu'au Grand Esprit, incomparablement plus nobles en cela que vôtre Nation qui n'est qu'un assemblage d'esclaves sous la volonté absoluë d'un seul homme. Cette prétention des *François* est aussi ridicule qu'elle est injuste; à quel titre, de quel droit, par quelle convention nous a-t-il aquis? Sommes nous allez le chercher? Nous sommes-nous vendus à lui? Avons-nous stipulé que nous lui obeïrions & qu'il nous protegeroit? Les *François* au contraire ont traversé les Mers pour venir nous trouver; tout le pays qu'ils ont usurpé apartient de temps immemorial aux *Algonkins*; ainsi nous pourrions avec beaucoup de raison nous attribuer un droit d'empire & de commandement sur les *François*; mais la prudence nous retient, nous voulons être plus sages qu'eux; qu'ils se repaissent

ent des fruits chimeriques de leur violence, nous le tolerons par amour propre, & pour éviter les querelles & les differens. Confesse donc, mon cher Ami, confesse que la Raison de *France* est une extravagante Raison. Sur ce pied-là je te conseille, en frere, de te joindre à nous & de te faire *Huron*. Que tu és à plaindre au prix de moi! Je suis maître de ma personne & j'en puis disposer à mon gré; je ne dépens point d'un tyran, qui tout en me volant mon bien, tout en me rendant miserable, exige encore de moi de profonds respects, & veut que je tremble devant sa grandeur; je suis d'une Nation qui n'a point d'autre Souverain que le Bon-Sens, & chez laquelle le Bon-plaisir est également distribué à tous les particuliers; point de premier ni de dernier parmi nous; Les *Hurons* s'appellent freres, & le sont encore plus; je souhaiterois trouver des termes pour te faire sentir mon bonheur; pense bien à ce que je vais te dire; je n'aime les hommes que par la Raison; j'ai le dernier mépris pour leur folie & pour leur travers; je veux du bien à tous mes semblables, je n'en crains aucun, personne n'a droit de me contredire, je ne suis l'inferieur & le sujet que du Grand Esprit. Compare maintenant ta condition avec la mienne; & montre-moi, si tu le peux, que je raisonne mal. N'est-il pas vrai que ton grand Capitaine, ou ceux qui agissent sous son autorité peuvent te causer mille chagrins, & même te faire perir, fusses-tu tout à fait innocent? D'ailleurs, de combien de perils n'és-tu pas

environné? Tu ne marches que sur des précipices ; la trahison, la calomnie, le vol l'assassinat, sont des maux dont il ne t'est pas possible de te garantir, & souvent ceux en qui tu as le plus de confiance, & que tu crois tes meilleurs amis machinent ta perte. Sont-ce là des faussetez? L'experience journaliere confirme la verité de ce que je dis, & tu n'oserois m'en démentir. Vien donc, mon cher Frere, vien participer à nôtre bonheur. Mais non, un *François* ne veut point entendre parler de devenir homme; il est trop endurci à la pesanteur de sa chaine, & il préfere un lâche & vil esclavage à nôtre incomparable Liberté. Servez, rampez, à la bonne heure, enfans degradez de vôtre dignité, honte & deshonneur de la Nature qui ne vous a faits que pour jouïr de vous-mêmes, vous qui faites consister tout vôtre bonheur à dépendre d'un Tyran. Oh que le *François* est une charmante figure d'homme! Écoutez-le, personne, à l'entendre, n'a plus d'horreur que lui pour l'esclavage, qui dit *François* dit le plus intrepide de tous les bretteurs pour la gloire de la Nature humaine. Mais ne passez pas de la fanfaronnade du *François* à sa conduite ; vous y trouveriez une étrange contradiction : vous verriez alors que le *François* est le plus esclave de tous les animaux, & que s'il parle de Liberté comme un Dieu, sûrement il en jouït moins qu'une bête.

LA HONTAN.

En verité, bon Homme, je ne te reconnois point dans tout ce que tu dis là ? Est-ce toi qui as fait le voyage de *France* & de la *Nouvelle Angleterre* ? Est-ce toi chez qui j'ai trouvé tant de fois ce Bon-Sens épuré de préjugez, cette Raison toute nuë qui fait tant de plaisir à tous les gens de la bonne tournure ? Est-ce toi, enfin que je croiois tout à fait *Dehuronnisé* ? De quoi t'ont servi tes Voyages ? où est le fruit de tout ce que tu as vû parmi nous ? Qu'entens-tu par ces Loix, par cette dépendance, par cet esclavage que tu ne cesses de me prôner ? Pour moi je croi que tu ne sais mieux que tu ne dis. C'est bien à un *Huron* vraiment à nous prêcher le bonheur de la vie ! Fy, fy, n'avez-vous pas de honte, ADARIO ? Vous prétendez que vôtre Philosophie est meilleure que la nôtre ? Et à quoi, je vous prie, se termine toute vôtre Morale ? A boire, manger, dormir, fumer, chasser & pêcher; à faire un demi million de lieues pour gober quatre ou cinq *Iroquois*. Parlez-moi de nôtre Nation qui employe tout son esprit à se procurer le plaisir & la molesse. Vous m'alleguez nos Loix ? Eh ! ces Loix ne sont que pour les pauvres ou pour les sots ; on les évite par un peu d'adresse ; on s'en dispense par beaucoup de fortune ; les Grands ne les craignent presque point, & le Souverain qui en est ordinairement le plus grand infracteur ne les maintient que pour se main-

tenir soi-même. Ajoûte à tout cela que la Probité rend libre, & qu'un honnête-homme est affranchi des Loix.

ADARIO.

Je t'arrête ici, Baron ; souffre que je te le dise avec toute la candeur *Huronnoise*, tu ne sais ce que tu dis. Tu te piques de droiture; je ne voudrois pourtant pas te cautionner; car tu as la mine, nonobstant toute ta sincerité aparente, de ne pas mieux valoir que les autres; mais je te suppose irreprochable ; mais si quelcun de tes ennemis s'avisoit de susciter contre toi deux faux témoins bien ferrez, tes Loix te sauveroient-elles? N'en reconnoitrois-tu pas alors l'inconvenient ? Ne donnerois-tu pas tous les Legislateurs au D.? Interrogez nos coureurs; ils vous soutiendront avoir vû sacrifier à ces rigoureuses Loix vingt personnes dont l'innocence a été reconnue après leur injuste & cruelle mort. A toi permis de t'inscrire en faux contre leur témoignage ; mais tu ne saurois nier ce que je vais te dire, & ce que j'ai vû ; c'est qu'en *France* on livre quelquefois les innocens à des tortures afreuses pour leur arracher de la bouche par la violence de la douleur l'aveu d'un crime qu'ils n'ont point commis. La Nature se souléve là contre, cette inhumanité fait horreur ; di, di après cela que tes *François* sont des hommes. Les femmes même ne sont pas exemtes de cet horrible supplice que vous appellez Question ; Oh que ne souffre point

ce

ce tendre sexe dans ces tourmens soit par la dure pression, soit par la barbare extension des nerfs. Au reste, ces malheureux disent oui à tout ce qu'on leur demande, & presque toûjours ils prononcent eux-mêmes l'arrêt de leur condamnation. Ne font-ils pas bien? Ils s'accusent à faux, direz-vous, ils se calomnient, ils se noircissent & se font perir par un mensonge atroce; d'accord; mais aussi se délivrent-ils de cinquante morts par celle qu'ils se procurent, & je trouve qu'en cela ils ont grande raison. Car supposons qu'ils aient assez de courage pour ne pouvoir être tirez de la negative par toute la violence des tourmens, cette Question leur laisse de pitoyables restes, & se sentant toute leur vie des violentes secousses que leurs membres ont reçû dans cette épreuve, ils ne vivent plus, ils languissent & meurent à tous momens. Croi-moi, mon cher Baron, croi-moi, ces Diables noirs & cornus, dont tes Jesuites qui nous prennent pour des enfans, veulent nous faire peur & lesquels ils nous disent être occupez à rôtir, à bouillir, à griller les ames, ces Diables, dis-je, ne sont point en Enfer; non non, ils vous suivent, ils vous accompagnent par tout, & vos Loix, vôtre police, vos plaisirs, vôtre Societé leur fournissent une matiére inépuisable d'exercer leur diablerie & de tourmenter les hommes.

LA HONTAN.

Ni toi, ni tes Coureurs n'entendez rien à nôtre maniere de punir le crime, je vais t'expliquer ce que c'eſt. Deux faux témoins dépoſent contre un innocent, que fait-on? Ils ſont interrogez pluſieurs fois ſéparément. Le Juge employe toute ſon adreſſe pour voir s'ils ne ſe coupent point, & ſi leurs réponſes ſont uniformes. Si l'on a le bonheur de découvrir le complot, c'en eſt fait de leur vie, ils ſubiſſent le dernier ſupplice. Mais ſi l'on ne peut percer l'iniquité du myſtere, ſi ces témoins s'accordent dans toutes leurs dépoſitions, ſi confrontez à l'Accuſé celui-ci n'alleguant point de raiſon valable pour les recuſer, eſt obligé de s'en rapporter à leur conſcience; enfin, ſi ces témoins jurent & affirment par la verité du Grand Eſprit qu'ils ont vû commettre la mauvaiſe action dont il s'agit, alors l'Injuſtice triomphe, l'Innocence eſt opprimée, & le prétendu coupable eſt condamné à la mort. Quant à la torture, on y applique l'Accuſé lorſqu'il n'y a contre lui qu'une demi-preuve, c'eſt-à-dire, un ſeul témoin, ou lorſque l'importance & l'énormité du cas requierent qu'on l'aprofondiſſe; mais tu dois ſavoir après tout que nos Juges ne procedent pas à la légere, & qu'ils apportent tous leurs ſoins à bien diſcerner le coupable d'avec l'innocent.

ADARIO.

Que m'as-tu apris par ton explication? Ce que tu me dis là & rien, c'eſt toute la même choſe. Je veux qu'on interroge ſéparement les faux témoins; mais ces miſerables aſſaſſins, avant que de ſe produire, ne ſont-ils pas convenus de tout? Tourne, comme tu voudras, cette déteſtable Queſtion, qui fait la meilleure machine de vos Juges, il eſt toûjours conſtant que par ce moyen un Scelerat pour ſe vanger ou pour ſe divertir, peut expoſer le plus honnête homme du monde à des tourmens afreux. Quand même on tourmenteroit l'Accuſé ſur une dépoſition veritable, penſes-tu que le témoin ne me cauſeroit pas de l'horreur? Quoi un *François* peut ſauver la vie à ſon ſemblable, à ſon frere, à un autre *François*, & il n'en fait rien, quels monſtres de gens êtes-vous donc vous autres? oſeriez-vous dire que vous apartenez à nôtre Eſpéce? connoiſſez-vous ſeulement l'humanité? Mais à propos de vos Juges, je te prie de m'éclaircir ſur un point. Eſt-il vrai qu'il y a des Juges d'une ignorance ſi craſſe & ſi groſſiere qu'un certain oiſeau, fameux par ſon ramage & par ſes oreilles meritcroit autant qu'eux de porter la robbe & le bonnet. Paſſe pour l'ignorance; mais eſt-il vrai que l'amitié, que l'interêt, que l'amourette, ſe gliſſent dans la venerable Magiſtrature, & que ſouvent ce ſont ces faux poids qui reglent la balance de la Juſtice? Tu ne vas pas manquer de nier le fait

& de me soutenir que tes Juges sont incorruptibles ; mais je ne t'en croirai pas sur ta parole. Je sai de science certaine que Dame Justice, bien loin d'être intraitable, est de fort bonne composition. Le pauvre Plaideur a-t-il mis son droit dans un jour incontestable ? a-t-il prouvé clair comme la lumiere du Soleil, qu'on lui retient injustement son bien ? Sa Partie n'a qu'à faire agir ce Grand, cet Ami, cette Maîtresse, cette belle Solliciteuse, sa Partie n'a qu'à faire briller l'or ou les présens, Messieurs les Juges s'humanisent, ils se laissent desarmer, ils cedent au pouvoir de ces charmes & de ces attraits. C'est par les mêmes moiens qu'on se garantit du glaive de la Justice, & que le crime demeure impuni. Vivent donc, vivent les *Hurons*, qui sans Loix, sans Tribunaux, sans prison, sans torture, marchent sûrement à la lueur de la pure Raison, & jouissent par là d'une heureuse tranquillité dont vous autres *François* ne connoissez pas l'inestimable prix. N'ayant point d'autre Maître ni d'autre Guide que la sage & provide Nature, qui a imprimé ses Loix bien avant dans nos cœurs, un même esprit nous anime, une même volonté nous meut, & rien ne trouble la douceur de nôtre union. Affranchis du venin & des traits de la discorde, les procès, les chicanes, les querelles ne défigurent point nôtre Societé. Chacun possede sans être envié, parce que chacun possede autant pour les besoins des autres que pour les siens, & le bonheur du particulier fait infailliblement le bonheur commun.

mun. Que vôtre condition me paroit déplorable ! Vous tirez toute vôtre fûreté de vos Loix, & ces Loix pouvant être administrées par des ſtupides, par des ignorans, par des ſcelerats, où eſt le principe fixe de vôtre repos & de vôtre conſervation ? Avoüe la dette, mon pauvre Baron, tu ne ſaurois t'en défendre ; n'eſt-il pas vrai que ce qu'on nomme parmi vous Juſtice n'eſt d'ordinaire qu'un trafic honteux, qu'un infame brigandage, qu'une abominable invention pour ruiner les familles, & pour opprimer l'innocent ? Vous n'en diſconvenez pas vous autres *François*. Je me ſouviens d'avoir ouï dire à quelques rieurs de vos gens que Dame Juſtice étoit la plus riche héritiere du Roiaume, & que Monſieur le Juge aiant gobé l'huitre renvoioit les Plaideurs, chacun une écaille à la main. Je me fis expliquer la choſe, & la raillerie me parut fort bonne.

LA HONTAN.

N'entendras-tu jamais raiſon, mon Ami ? Tu crois bonnement tout ce qu'on te dit, & tu ne fais pas reflexion qu'on te raportera vingt fauſſetez contre une verité. Quoi ? accuſer nos Juges d'agir par paſſion ou par interêt, & de ſe laiſſer corrompre ? c'eſt une noire médiſance, c'eſt une calomnie atroce. Non, non, ce n'eſt pas ſous la robbe d'un Juge que la friponnerie va ſe cacher ; elle y ſeroit bien venuë, vraiment. Peut-être trouverois-tu quatre ſcelerats dans toute nôtre

Nation chicaneuſe, un à chaque coin du Roiaume, eſt-ce trop ? Enfin, c'eſt un Caſtor blanc qu'un mauvais Juge en *France*. Veux-tu que je te faſſe ici une peinture naïve de nos Magiſtrats ; mais garde toi bien au moins de prendre la choſe à contreverité. Nos Magiſtrats ſont des hommes parfaitement devoüez au maintien de la ſûreté publique : apliquez uniquement à conſerver l'ordre, & à le faire fleurir, ils ſe negligent pour les autres, & ne vivent que pour le bien commun. Toujours occupez de la préſence du Grand Eſprit, qui doit leur demander compte un jour de leur adminiſtration, & qui d'ailleurs jugera les Monarques & les Bergers par le même principe : cette préſence eſt un rempart à l'abri duquel ces Meſſieurs ſe tiennent fermes & inébranlables dans la pratique de leurs devoirs. Leur cœur eſt une glace que l'amour, avec tous ſes feux, ne ſauroit fondre ; en vain la Beauté dreſſe toutes ſes batteries contre ce cœur, fût-ce une Vénus, elle abandonne la place. Ils ne ſont pas plus ſenſibles au brillant de l'or ni à l'éclat de la Grandeur ; prendre un Juge par l'endroit de la fortune ou de l'élevation ? ſon integrité ſe revolte, le zéle qu'il a pour la Juſtice lui inſpire alors tous les ſentimens d'une Vierge avec qui l'on voudroit trafiquer un bijou qu'elle eſtime plus que ſa vie. La tentation l'irrite, & il ne pardonne jamais au tentateur. Pour donner le dernier trait à la repréſentation de nos Juges, tu dois te les imaginer dans l'exercice de leurs charges & de leurs emplois ;

com-

comme des rochers au milieu des flots, comme des coloſſes au milieu des vents, comme des hommes rares, & d'une vertu que tous les attraits & tous les appas du Monde ne ſauroient entamer. Perſonne ne connoit mieux que moi le merite angelique de la Magiſtrature *Françoiſe*. Les Juges de *Paris* m'ont fait la grace de me décharger du peſant fardeau de mon patrimoine ; & par la perte de trois ou quatre procès, ils ne m'ont laiſſé que mon épée pour vivre; mais penſes-tu qu'à cauſe de cela je les taxe d'injuſtice? tu t'abuſerois bien fort. Il eſt vrai que mes Parties dont la cauſe ne valoit rien ſe prévalurent beaucoup de leur bourſe & de leurs puiſſans amis ; mais avec tout cela mes Juges m'aſſurerent que, ſuivant leurs obligations, ils n'avoient fait qu'interpreter les Loix, que ces mêmes Loix étoient contre moi, & que c'étoient proprement elles qui m'avoient condamné ; or les Loix ne pouvant être injuſtes, je dois ſavoir bon gré à mes Juges de m'avoir reduit à la beſace, & je ne puis me plaindre que de moi-même qui ai mal expliqué la Loi.

ADARIO.

Tu me dis là de grands riens, mon cher Frere, & il faut que tu me prennes pour une groſſe dupe ſi tu te figures que je me rende à ton galimatias. Tu ne ſaurois te battre contre moi à forces égales, car la Raiſon n'eſt pas aſſez de ton côté ; pour ſuppléer à ce défaut, tu ruſes & tu voudrois m'aveugler

gler de pouſſiere, mais je ſuis en garde contre ta fineſſe, & je ſaurai me garantir. Premierement, je ne conviendrai jamais avec toi qu'on m'ait mal informé ſur l'article de vos Juges; j'ai apris leur dépravation par le raport uniforme de tant d'honnêtes gens que je ne puis raiſonnablement en douter. Pourquoi veux-tu que je te croye au préjudice de tous ces témoins, qui n'ont aucun ſujet de m'en impoſer là-deſſus? Mais quand je t'accorderois qu'on ne m'a point rapporté juſte, n'ai-je pas eu plus d'une fois occaſion de m'inſtruire ſur cette matiére par le témoignage même de mes propres yeux? Pren garde à ce que je vais te dire, &, ſi tu le peux, tire-toi de ce pas-là. J'ai vû ſur le chemin de *Paris* à *Verſailles* un Payſan prêt à être foüeté publiquement par la main du bourreau, pour avoir attrapé quelque peu de gibier. Allant de la *Rochelle* à *Paris* je rencontrai un homme condamné aux Galeres, pour avoir été trouvé portant un ſac de ſel. Ces deux infortunez ſubirent le châtiment; mais en quoi conſiſtoit leur crime? L'un avoit tué quelque bête: l'autre avoit pris ſecrétement un peu d'eau de mer condenſée; tous deux cherchoient à faire ſubſiſter leur pauvre famille, beau ſujet de punition! pendant qu'on ſe proſterne devant ceux qui volent impunément les peuples, & qui, pour fournir à leur horrible ſuperflu épuiſent la Nation; pendant qu'on adore certaines Idoles, qui, pour contenter une paſſion déreglée font couler des torrens de ſang, & dépeuplent le Genre humain; enfin, pendant qu'on fait

la

la cour à des gens que l'on sait n'être sortis de la boüe, & ne s'être élevez au dessus du commun que par la fourberie & la mauvaise foi. Vante, après cela, vante la justice & l'équité de tes Loix; ose soutenir que tes Legislateurs & tes Juges craignent le Grand Esprit, & que dans leurs reglemens ils n'ont égard qu'à la Probité. A vous entendre, il semble que nous autres *Hurons* soions des machines à figure humaine, sans Ame & sans Raison; mais que vos *François* examinent bien nos mœurs, & ils seront forcez d'avoüer que nous suivons aussi exactement les regles immuables de la Justice & de l'Equité que vous negligez, que vous transgressez ces mêmes régles. Un *Huron* ne craint de la part de sa femme ni des cornes sur le front ni des bâtards dans sa famille; sans connoître ni dettes, ni credit, ni pauvreté, nous échangeons sur le champ, ou nous donnons sans retour. Nous ne ressentons point les tristes effets du mien & du tien; si ce Lion furieux qui cause tant de ravage dans le reste du Monde, se trouve parmi nous, il a les dents tout-à-fait limées; si ce Serpent qui infecte de son venin presque tous les hommes, n'est pas absolument banni de nos Cabanes, il y entre au moins sans pointe & sans aiguillon: nous n'aimons ce qui nous appartient qu'autant que nos freres peuvent s'en passer, & le riche ne possede plus rien en propre dès qu'il s'agit de subvenir à la necessité du pauvre. Comme nous sommes unis d'une parfaite égalité, la Raison ne veut pas que le bienfaiteur exige aucune reconnois-

noissance, mais comme nous faisons profession d'être hommes. La même Raison veut que celui à qui l'on fait du bien ne soit point ingrat. Le desir insatiable d'amasser ne nous ronge point, nous jouïssons du fruit de nôtre travail, & nous en faisons jouïr ceux dont la peine a été moins heureuse que la nôtre. D'ailleurs l'envie ne trouvant par où s'insinuer nous sommes exempts de divisions, de querelles, de meurtres; nous ne sentons point les morsures funestes de la Discorde; la maladie & la guerre sont les deux seules portes par où la mort entre chez nous. Enfin, Baron, traite tant qu'il te plaira, de folle & d'extravagante nôtre République impolicée, je te soutiens qu'elle est cette République apparemment sauvage l'asile que la droite Raison bannie de la plûpart des Nations a choisi pour s'établir, & que c'est ici où vos pretendus Sages devroient venir entendre la voix de la Nature qu'ils écoutent & qu'ils consultent si peu.

LA HONTAN.

Doucement, ADARIO, tu te laisses trop emporter à ton imagination; tu ne fais que voltiger de superficie en superficie, & ton peu de pénétration ne te permet pas de rien aprofondir. Ecoute-moi sans préoccupation, & tu connoîtras bien vîte la justice de nos Loix. Quand les premiers *François* se sont unis ensemble, ils ont crû que le moyen le plus efficace pour conserver le repos, &

pour

pour augmenter le bonheur d'une Societé, c'étoit de déférer, sous de certaines restrictions que nous appellons Loix fondamentales, le souverain pouvoir à un seul homme, & de le rendre Maître absolu de toutes choses. C'est celui-là que nous nommons nôtre Prince, nôtre Monarque, nôtre Roi. Avant qu'on lui mette la Couronne sur la tête, on l'oblige à faire serment sur ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion, qu'il observera exactement les Constitutions primitives & originales de la Monarchie. Tant qu'il tient parole, tout va le mieux du Monde soit pour le général, soit pour le particulier. On execute fidélement les Traitez, & par là l'on entretient une bonne intelligence avec les Voisins; jamais de guerre que pour demander ce qui appartient incontestablement ou que pour se défendre contre la violence & l'oppression; les sujets peuples ne fournissent que ce qui est précisément nécessaire aux besoins de l'Etat. Chacun est sûr de travailler pour soi, & sur ce motif le Commerce fleurit & les Arts se perfectionnent. Le Vice est puni, le Merite recompensé; le Droit, l'Ordre, la Raison triomphent, le tort & le travers sont condamnez par tout. Mais qu'arrive-t-il, mon Ami? c'est que ces Princes religieux observateurs de leurs obligations & de leurs engagemens sont extrémement rares. Un Monarque sur son Thrône ne veut rien voir qui ne soit au dessous de soi; ces Loix auxquelles on a prétendu l'astraindre & le soumet-

mettre lui paroiſſent comme des liens incommodes qui le ſerrent, & qui l'empêchent de ſe mouvoir comme il lui plaît. Ce Roi ne veut point d'exception dans ſon indépendance, & il ſecoüe tout ce qui pourroit borner tant ſoit peu ſon autorité. Ce n'eſt plus alors le ſalut de la Nation qui eſt la Loi ſuprême, c'eſt la Volonté du Monarque. De ce deſordre capital naiſſent tous les autres défauts qui défigurent la face du Gouvernement. Le Prince n'aiant plus d'autre regle que ſon Vouloir, c'eſt une ſuite neceſſaire que tout dépende de ſes caprices & de ſes paſſions. Il ordonne des choſes injuſtes & criantes; une partie de ſes ſujets execute les ordres aux dépens de l'autre partie, & les premiers deviennent en cela les inſtrumens & les ſupôts de la Tyrannie. Si ce Prince eſt déréglé dans ſes mœurs, ſon Exemple autoriſe le crime, & ſes excès ne paſſent plus que pour des gentilleſſes. Veux-tu que je te diſe tout en peu de mots, ADARIO? Quand le Monarque regne par les Loix, rien de mieux: quand le Monarque s'érige lui-même en Loi, rien de pis.

ADARIO.

Je te comprens, mon cher Baron, & plût à Dieu que tu m'euſſes toûjours répondu auſſi ſolidement! Mais di-moi, je te prie. Lors qu'on a le malheur de tomber entre les mains d'un de ces Oppreſſeurs dont tu parles, pourquoi ne pas déthrôner le Tyran? pourquoi ne pas ſe donner un meil-

meilleur Maître? Que tout un grand Peuple gemisse pour le plaisir d'un seul homme, je ne pense pas qu'il se puisse rien concevoir de plus bizarre, ni de plus contraire à la droite Raison.

LA HONTAN.

Aussi se trouve-t-il dans nôtre *Europe* une Nation assez brave & assez courageuse pour ne pas souffrir que le Souverain transgresse les Loix, & pour s'opposer à son usurpation. Mais ce qui fait que ces dépositaires de la Liberté, que ces veritables hommes trouvent si peu d'imitateurs, c'est qu'un Tyran a de grandes ressources contre le déthrônement. Il fait accroire à ses sujets que le Grand Esprit l'ayant établi sur eux, ils doivent lui obeïr, fût-il le plus execrable de tous les Monstres: on ne cesse de rebattre cette belle Morale; les uns la prônent de bonne foi, les autres par crainte, par interêt, ou pour avoir le plaisir de défendre une mauvaise cause. Mais le peuple est toûjours la dupe de ces Docteurs, & donnant avec sa credulité ordinaire dans ce barbare dogme, il respecte la main qui le frappe, & il baise les fers dont le Tyran le tient enchainé.

ADARIO.

Oh pour ce coup-là je te tiens, Baron. Tu ne saurois me nier, sans renoncer à toute pudeur, que vos *François* deshonorent le Grand Esprit par les idées qu'ils s'en forment.

Car

Car quand ils croient qu'il ordonne sous peine des feux éternels à toute une nombreuse Nation d'obeïr à un mechant Roi, n'est-ce pas dire que le Grand Esprit est méchant lui-même, & qu'il prend plaisir à faire souffrir des innocens ? Mais revenons à la justice de vos Loix. Tu te souviens de ces deux pauvres Diables qui se refugierent l'autre année à *Quebec* de peur d'être brulez vifs ; di-moi, je te prie, de quel crime étoient-ils coupables ? On les accusoit de magie, & quelle bête est-ce que cette magie ? Apparemment rien autre chose qu'une cervelle derangée, & si un homme qui est magicien de bonne foi doit être livré au bourreau, il faut le mettre entre les mains d'un Medecin. Tu sais que nous avons aussi nos Sorciers ou nos *Jongleurs* ? Ils se vantent de guerir les malades par des prestiges, & par des enchantemens. Mais nous ne sommes pas assez stupides pour être leurs dupes : nous les regardons comme des fourbes, ou comme des fous : leurs visions, & la bizarrerie de leur conduite nous divertissent, & quant au reste, nous les laissons vivre en repos.

LA HONTAN.

Ta comparaison ne vaut rien du tout, ADARIO. Nos *Jongleurs* sont bien d'autres gens que les vôtres. Il faut que tu saches qu'en *France*, & en plusieurs autres Païs de l'*Europe* un Sorcier est plus à craindre qu'une armée. C'est un homme qui en vertu

vertu d'un certain contract qu'il a passé avec l'Esprit noir, peut faire tout le mal dont il s'avise. Il donne la rage d'amour aux personnes les plus indifferentes, & les plus froides; il glace les amans les plus emportez, & le jeune époux qui se croit au comble de son bonheur le jour de son mariage, tombe la nuit, par le malefice de l'Enchanteur, dans la paralysie, & dans l'insensibilité. Ce scelerat empêche la maturité des grossesses; il jette les plus sains dans une langueur mortelle; il fait périr les semences dans le sein de la terre, & le bêtail dans les pâturages, ou dans les étables. Quelquefois il se contente de repandre la terreur dans tout son Canton. Ayant le secret d'apparoître sous telle figure que bon lui semble, il en choisit qui causent d'horribles transes à ceux qui le rencontrent, & qui leur fait dresser les cheveux. Tantôt c'est un spectre de la hauteur d'un Chêne; tantôt c'est un quadrupede énorme, & tantôt un oiseau des plus afreux. Ses plaintes, ses cris, ses hurlemens, le bruit des chaines qu'il tire après soi redoublent l'épouvente & l'horreur. Enfin, le Diable qui est son ami de débauche, & avec lequel il se plonge la nuit dans les plus sales ordures, lui communique toute la scelerateſſe de son pouvoir. A ton avis ce Sorcier n'est-il pas bien & dûment brûlé?

ADARIO.

Tu me fais assurément bien de l'honneur, Baron, quand tu me debites toutes ces fadai-

daiſes. T'ai-je donc donné ſujet d'avoir ſi mauvaiſe opinion de mon diſcernement? Je te conſeille d'entreprendre auſſi de me perſuader qu'*Eſope* eſt un veritable & fidéle Hiſtorien, & que les bêtes ont dit, & fait toutes les choſes que ce judicieux Singe nous rapporte. Si tu as prétendu railler avec toute ta ſorcellerie, je te le pardonne; & il ne tient qu'à moi, pour te payer en même monnoye, de te forger ici des menſonges auſſi ridiculement inventez. Mais ſi tu parles ſerieux, & en homme qui croit ce qu'il dit, en verité, mon pauvre Frere, tu me fais grande compaſſion, & je déplore ton aveuglement. Je ſuppoſe qu'il y ait un mechant Eſprit, je veux que cette bête à cornes, à queue, & à pieds fourchus que vous nommez Diable, ſoit dans l'Etre des choſes, & que ce ne ſoit pas plûtôt un Fantôme inventé pour faire peur aux ſimples, quel beſoin y a-t-il de lui donner ces Miniſtres, & ces ſupôts qu'on qualifie Sorciers? Dès que le Démon auroit influence & pouvoir ſur les productions de la Nature, il agiroit de tous côtez par ſa vertu inviſible, & ſans emprunter le ſecours humain il ne tiendroit qu'à lui de cauſer ſur la Terre des maux infinis. D'ailleurs, ſi ce vilain Diable communique ſa malice ſurnaturelle aux mechans, comment le Monde ne fourmille-t-il pas de Sorciers? car tu ſais, Baron mon Ami, que le nombre des bons eſt bien petit; je gagerois, ſi cela ſe pouvoit, qu'il y a mille ſcelerats contre un homme de bien. Outre cela, j'ai ouï dire que preſque tous vos Sorciers

ciers étoient des gardeux de bêtes, des ignorans & des gueux. Comment le Diable, leur Seigneur & Maître, & auquel ils se sont donnez corps & ame, ne leur fait-il point un peu de part de ses lumieres, comment ne fait-il point leur fortune? Ses bons serviteurs, ses meilleurs amis vivent en ce monde-ci dans la crasse la plus sordide, dans la misere la plus afreuse, & pour toute recompense de lui avoir été fidéles, ils bruleront éternellement dans l'autre vie? Ne faut-il pas être bien ennemi de soi-même pour se choisir un tel Maître? Mais enfin, je ne trouve rien de plus scandaleux que cette opinion de Magie & de sortilege? Quelle idée me donnes-tu en cela du Grand Esprit? Tu veux me persuader qu'il laisse faire le Diable: en ce cas-là Dieu est donc le complice de tous les crimes & de toutes les horreurs du Grimoire; car enfin consentir à un desordre que l'on pourroit empêcher très-aisément, si ce n'est pas en être l'auteur, à ton avis cela vaut-il mieux? Je te fais une comparaison, Frere, & je te défie d'y répondre. J'ai à la chaine dans ma Cabane un chien enragé: cet animal est d'une force monstrueuse, d'une agilité surprenante, sa peau est impénétrable, & il n'y a point d'homme assez hardi pour oser lui porter un coup. Si je lâche ce chien dans le Village, n'est-il pas vrai qu'il y étranglera autant d'hommes & de bêtes qu'il en tombera sous sa patte? Mais n'est-il pas constant aussi que je serai la vraie cause de cette horrible desolation? Va maintenant au Diable, Seigneur Baron:

puis qu'il fait tant de ravage sur la Terre; pourquoi le grand & bon Esprit lui permet-il d'y venir ? que ne lui défend-il de sortir de son Enfer ? En verité si Dieu veut bien que le Diable se fourre par tout, Dieu veut bien aussi que cet Esprit pervers fomente la scelerateſſe parmi les hommes, & qu'il contribue à leur damnation; or je te demande si Dieu peut tolerer ce mal sans en être responsable ? Pour raisonner conformément à la nature & à la perfection du Grand Esprit, il vaudroit bien mieux dire qu'il a renfermé pour jamais tous les mauvais Anges, & qu'il a fixé leur condition à demeurer avec les Damnez, & à les tourmenter: on ajoûteroit que le Grand Esprit, au contraire, inspire aux hommes la vertu, les detourne du vice, & les aide dans le grand œuvre du salut. Quant aux Ames que tu prétens revenir de ton prétendu Purgatoire, autre sottise: Elles viennent, dis-tu, solliciter le secours des prieres, des offrandes & des vœux; mais les vivans que ces pauvres Ames prennent pour mediateurs valent-ils mieux qu'elles ? n'ont-ils pas assez à faire d'appaiſer Dieu pour eux-mêmes ? & d'ailleurs dès que le Grand Esprit trouve bon que ces souffrants quittent le Purgatoire, & viennent sur la Terre implorer l'assistance de leurs amis, il ne lui en couteroit pas davantage d'abreger leur peine, & de les enlever de plein vol dans son Paradis. Garde donc pour toi ta Diablerie & tes Aparitions; c'eſt un bien que je ne t'envie point, je t'en céde ma part très-volontiers. Si tu

me

me debites ces ſornettes pour te divertir, tu es fort mal adreſſé, va t'en dogmatiſer la plus chetive femmeléte de nôtre Village, encore ſuis-je bien ſûr qu'elle te regardera d'abord aux yeux, & qu'elle te prendra pour une cervelle demontée : mais ſi tu parles ſerieuſement, & ſi tu crois ce que tu dis, aſſurément, mon Gentilhomme, tu n'as guere d'obligation à la Nature, elle t'a bien mal partagé de raiſon. Il me vient encore une penſée touchant les Negromanciens. D'où vient que la Sorcellerie eſt inconnue à nos Peuples du *Canada*? Ces bonnes gens n'y entendent point fineſſe ; quoi que depourvûs de ces vives & divines lumieres dont vous vous piquez vous autres, & qui certainement ne vous rendent pas meilleurs, ils marchent à la lueur du Bon-ſens, & ils vont rondement en beſogne. Il ſemble donc que le Diable feroit bien ſes affaires avec eux, car ne ſe défiant point de lui, rien ne l'empêcheroit de leur en faire accroire : cependant nos *Canadiens* n'ont aucun commerce avec Satan. D'où je conclus, ou que vous êtes des cerveaux creux qui vous repaiſſez de chimeres, ou que vous ſympathiſez aſſez avec le Diable, pour entretenir correſpondance avec lui ; au lieu que, ou nous ne croyons rien qui ne ſoit ſolide, & conforme à la ſaine Raiſon, ou le mechant Eſprit ne s'accommode point de nos mœurs, & il nous trouve trop de droiture & de probité pour commercer avec nôtre Nation. C'en eſt aſſez, & même beaucoup trop ſur une matiere ſi ridicule :

oblige moi de ne me point repliquer là-dessus ; tu ne pourrois m'alleguer que de nouvelles extravagances ; retournons à vos Loix par un chemin plus clair, & où l'on puisse comprendre ce que l'on dit. Pourquoi souffrent-elles ces Loix qu'on trafique de l'honneur de l'autre sexe ? Ne sont-ce pas des temples fort vénerables que ces Maisons publiques où la Prêtresse de *Venus* vous donne pour vôtre argent le choix entre les Victimes qui se sont consacrées à cette lubrique Divinité ? Pourquoi permettre sans aucune autre raison que celle d'une sotte vanité de porter une épée qui sert si souvent à tuer ceux qui n'en ont point ? La juste guerre exceptée, ne faudroit-il pas éloigner tout à-fait cet instrument de colere & de fureur ? Comment laisse-t-on aux vendeurs de Vin & de liqueurs fortes de donner à des gens yvres tout autant à boire qu'ils en demandent ? N'éprouve-t-on pas tous les jours que la bouteille, comme vous parlez vous autres, produit d'étranges effets ? Combien de querelles & de meurtres à *Quebec* par la boisson ? & nos bonnes gens même ne s'égorgent-ils pas quand ils en ont trop pris ? Le Cabaretier n'est point coupable, dirastu ; il fait son métier ; mais c'est au Buveur à se connoître, & à lever le piquet lors qu'il se sent près à passer les bornes. Cette réponse ne vaut rien ; car cet homme que tu supposes avoir déja beaucoup de vin dans la tête, & qui d'ailleurs a du penchant à la débauche, est-il en état de se servir de sa Raison ? Point du tout, & dans ces moments-

là

là le Philosophe le plus phlegmatique est emporté par la vapeur du jus, & par l'attrait du plaisir. Pourquoi vos Magistrats ne veillent-ils point à moderer le jeu, & à prévenir ses excès ? Quelle source de malheurs que le jeu ? Le Pere y ruïne sa famille ; le Fils y endette son Pere ; la Femme, après avoir perdu son argent, ses bijoux & ses nipes, y engage le front de son Mari ; du jeu naissent la misere, la division, le meurtre & tant d'autres suites pernicieuses. Ce sont là, mon Frere, des abus dangereux & crians que vos Loix devroient retrancher. Au lieu de cela, vous commettez tous ces desordres impunément, & à l'abri des Loix. Une telle reformation n'est point necessaire parmi nos *Hurons* : Ils ne connoissent point tous ces travers ni tous ces dereglemens : Le Bon-sens est leur Code, & l'Equité leur Digeste ; ne faire tort ni à soi-même, ni aux autres ; faire tout le bien raisonnablement possible à sa propre personne, & à ses semblables, voilà nôtre Jurisprudence, ce sont toutes nos Loix.

LA HONTAN.

Mon Dieu ! que tu bats la campagne, ADARIO ; que tu t'échaufes, & que tu emploies de paroles pour rien ! Je n'ai qu'un mot à te répondre, & tu n'as guere de cette Raison que tu prônes tant si tu ne t'en paies pas. Nos Loix font digue au débordement, & à l'inondation du vice autant que cela se peut ; mais parce que la plûpart de nos Vil-

les sont trop étendues pour que le Magistrat puisse avoir l'œuil sur la conduite de chaque particulier, on fait des défenses générales, on les observe avec toute l'exactitude possible, & du reste on tolere ce qu'on ne peut empêcher.

ADARIO.

Je voudrois que tu disses vrai. J'aime d'inclination les bons *François*, & je ne puis mieux leur marquer ma bonne volonté qu'en leur souhaitant une vie libre & tranquille, telle qu'est la nôtre. Mais comment vos Loix pourroient-elles vous procurer ce sûr & agréable repos ? N'ai-je pas vû qu'elles sont le plus violées par ceux qui sont obligez de les administrer ou de les soutenir ? Qu'est-ce que c'est chez vous que ces lieux si redoutables établis pour punir le crime, pour autoriser le droit, pour exercer la Justice ? Ces Tribunaux ne sont-ils pas trop souvent des coupe-gorge, des endroits de vol, de brigandage & de violence ? Un Plaideur, venu peut-être de cent lieuës pour demander son bien, se consume en frais, pendant que les Supots de ce Repaire que vous nommez Barreau s'enrichissent des depouilles de ce malheureux, & si après qu'on l'a épuisé par des longueurs, des ruses & des chicanes, il gagne sa cause, à peine lui reste-t-il assez pour paier les Dépens ; il ne profite que du parchemin. Tu sais mieux que moi ce que l'argent, la faveur & l'amour peuvent sur le cœur d'un Juge, tu

sais

ſais combien ces puiſſantes machines jettent de veuves, d'orphelins, d'innocens, dans la miſere & dans l'oppreſſion. Allons du Palais à la Cour: ſe peut-il rien de plus inique & de plus barbare que les Loix qui émanent du Conſeil de vôtre Maître? Il diſpoſe du bien de ſes ſujets ni plus ni moins que nous diſpoſons quand il nous plaît de ce qui apartient à nos Eſclaves: Le particulier ne jouït de quoi que ce ſoit dont il ne paye le tribut: on le taxe même pour ſa tête & pour les élemens, & lors qu'il s'imagine qu'on ne ſauroit plus rien lui demander, il eſt tout étonné de voir qu'on le pille, & qu'on le repille plus que jamais. Encore paſſe ſi le Prince, je ne dirai pas, voloit; j'adoucirai le mot, ſi le Prince prenoit le bien de ſes ſujets d'une maniere équitable, je veux dire ſi chacun contribuoit ſelon ſes forces; mais helas! il s'en faut bien. Les plus pauvres ſont les plus chargez à proportion, & tel miſerable artiſan qui n'a pour tout capital que l'uſage de ſes bras donne preſque tout ſon gain, pendant que Monſieur le gros & gras Financier ſe fait grand honneur & grand plaiſir de ce qu'il derobe au Public. Voilà les excellens fruits que vous retirez de vos Loix. Comparez maintenant vôtre condition avec la nôtre. La Raiſon eſt nôtre unique & Souverain Juge: Elle nous ordonne de nous rendre heureux les uns les autres, & de concourir au bonheur commun par une égalité de biens, nous lui obeïſſons exactement: elle nous commande encore de travailler pour l'abondance &

pour la sûreté du Village, c'est ce que nous faisons de bon cœur ; qu'arrive-t'il ? Bannissant par là de chez nous le *Mien* & le *Tien*, ces deux grands Perturbateurs du Monde, nous menons une vie exemte d'ambition & de dispute, & conséquemment nous goutons une solide & inalterable felicité. En voilà bien assez pour aujourdhui : aussi bien mon *François*, qu'est ce que je dis ? aussi bien mon Esclave me vient querir. Le reste à demain. Adieu.

III. CONVERSATION.

De l'Interêt propre.

LA HONTAN.

QUoi si matin ? Oh bon homme ! tu n'as pas l'ame contente, & tu en veux decoudre encore, je le vois bien. Mais croi-moi, ADARIO, plus de controverse ; tenons-nous-en chacun à nos sentimens, & vivons bons amis. Pour moi je t'abandonne à ton aveuglement. C'est avec chagrin, néanmoins ; car je t'estime beaucoup : tu as de l'esprit, de l'experience & de la valeur ; je me serois fait un grand plaisir de t'arracher à tous tes préjugez sauvages, & comme ta Nation, qui te venere, a pour toi toute la déference possible, comme tu es l'oracle des *Hurons*, j'aurois crû les convertir

tous

tous en te convertiſſant. Mais encore un coup j'y renonce; il n'y a pas moien de te faire entendre raiſon. Tu éludes la force de mes preuves, tu conclus du particulier au général: enfin tu prens toûjours à gauche, & pour ne te rien deguiſer, après avoir bien batu la campagne tu reviens à ta prévention.

ADARIO.

Tu te contredis groſſierement ſur mon chapitre, Baron, & dès là j'ai ſujet de te croire le diſcernement faux. Selon toi j'ai de l'eſprit, & cependant je ne puis diſtinguer le vrai d'avec le faux; je raiſonne comme un entêté, comme un fat; ajuſte cela ſi tu le peux. Que j'aie du genie ou que je n'en aie point il eſt toujours vrai que tu me fais injuſtice. Afin que tu le ſaches, quand je diſpute contre toi je ne ſuis ni *François*, ni *Huron*; je mets tout préjugé à part & je tâche de ne me ſervir que de mon Bon-ſens. Sur ce pie-là je ſuis autant en droit de me plaindre de ton entêtement que tu es en droit de crier contre mon opiniâtreté. Cela eſt plaiſant: parce que les Jeſuites ſont Jeſuites, & que les *François* ſont *François*, ils ſont infaillibles, & parce que nous ſommes *Sauvages* & *Hurons*, il faut neceſſairement que nous aions tort. Hé! par quel endroit, s'il vous plaît, vôtre ſens eſt-il meilleur que le nôtre? Tant s'en faut. Nous devons raiſonner beaucoup plus juſte que vous; car nos vûes ſont plus ſimples, & nous n'obſcurciſſons

cissons point la lumiere naturelle par tant de préjugez, & par l'impression d'un si prodigieux nombre d'objets. Ne t'imagine donc pas, mon Frere, m'étourdir de ton galimatias. Non, vous ne connoissez point le vrai bonheur, vous autres *Européens* ; vous donnez tout à l'imagination, & presque rien à cette belle partie de nous-mêmes, qui nous fait raisonner ; enfin vous ne meritez pas le beau nom d'Homme. Par exemple je te soutiens qu'une Nation parmi laquelle l'Interêt propre domine, & dont l'argent est l'ame, le lien & le nerf, je te soutiens, dis-je, qu'une telle Nation doit être necessairement défigurée par toutes sortes de crimes & d'excès. Il est inutile d'en venir à l'induction : la chose est claire comme un & un sont deux ; toi-même tu n'en doutes pas. Mais je consens que tu soutiennes la gageure. Prouve-moi, donc s'il est possible, que vous êtes aussi innocens, aussi tranquilles, aussi heureux avec vôtre argent que nous qui détestons ce pernicieux metal, & que le craignons comme la peste.

LA HONTAN.

Je t'accorderai, si tu veux, que le Tien & le Mien sont une occasion de grands desordres parmi nous ; mais l'institution n'en est pas moins bonne & la conservation n'en est pas moins necessaire. Il n'y a rien de si bon sur la Terre qu'il ne puisse degénerer en abus, ou tourner en mal. Ne conviens-tu pas, ADARIO, que les mains & les bras ornent l'hom-

l'homme, & que ces instrumens lui sont tout à fait necessaires? Cependant il est certain que si la Nature avoit fait les hommes sans bras, les hommes ne se tueroient point comme ils font, en cela plus furieux que les bêtes les plus feroces. Il en va de même de nôtre argent & de nôtre proprieté: s'il en resulte de grands maux, il en revient aussi de grands avantages. Et, sans nous donner la peine de descendre dans un détail d'où nous ne sortirions jamais, n'est-ce pas à l'argent que nous devons la force & le lustre de nos Societez? Le Prince met sur pié de nombreuses armées; il étend ses frontieres, & il se fait la terreur de ses ennemis; les autres Nations n'oseroient l'attaquer, & se tiennent trop heureuses qu'il les laisse en repos: quel est le ressort de cette puissance? c'est l'argent. Ce metal n'influe pas moins au dedans de la Nation pour l'ordre, & pour la beauté. Nos Rois ont des thrésors & des richesses immenses, il est vrai; mais sans cela seroient-ils en état d'apuier les Loix, d'empêcher les revoltes, de punir le vice, de recompenser la vertu, de soutenir l'éclat de leur dignité? Si vous retranchez la diversité d'interêt, le théatre des Grands, des Nobles & des Riches tombe; leur luxe, leur faste, leur fracas s'evanouït, ils seront confondus dans la foule, & ils n'auront plus rien qui les distingue de leurs Compatriotes. Mais combien aussi la Societé perdroit-elle à ce changement? Nous ne verrions plus ces Hôtels superbes, ces Palais magnifiques, ces riches ameublemens; nos villes ne retentiroient plus du

bruit des Caroſſes : tant d'autres belles choſes que je ne te dis point ? quand nous ne perdrions que le plaiſir de voir un Fat que la naiſſance ou la fortune ſemblent n'avoir mis en place que pour étaler ſes defauts de corps & d'eſprit & que pour montrer la baſſeſſe d'ame des flateurs que lui font la Cour, nous perdrions l'un des plus divertiſſans ſpectacles de la Scene.

ADARIO.

Tu prétens donc que la force & l'ordre d'une Nation ſoient fondez ſur le *Tien* & le *Mien* ? abus, mon Ami, abus. Je ſupoſe, ce qui probablement n'arrivera pas ſi-tôt, qu'on aboliſſe la Roiauté en *France*, & que chaque Ville devenant Souveraine établiſſe une communauté de biens entre ſes habitans ; en quoi vôtre *France* ſeroit-elle moins puiſſante ? Ces Villes n'auroient qu'à s'unir toutes contre l'Ennemi commun ; elles fourniroient plus ou moins de troupes, à proportion qu'elles ſeroient plus ou moins peuplées ; enfin ces Villes feroient ce que font nos Villages lors qu'il s'agit de faire la guerre aux *Iroquois*. Quant au bon ordre, ne vois-tu pas, mon cher Frere, qu'il ſeroit beaucoup mieux obſervé dans le cas de ma ſupoſition ; car chaque Chef de famille aiant abondamment ſon neceſſaire en jouïroit paiſiblement ſans troubler perſonne, & ſi quelcun s'émancipoit à faire le moindre tort à ſon Compatriote, tous les autres s'éleveroient contre lui pour le maintien du bonheur

heur commun. Pour ce qui eſt de ce luſtre & de cette beauté qui frapent les yeux, tu me la donnes belle, Baron. Di plûtôt que c'eſt une laideur, une ombre, une affreuſe diformité. Je te fais encore une comparaiſon. L'on te préſente deux femmes: l'une a le viſage parfaitement regulier, la gorge & les mains belles, mais tout le reſte du corps eſt affreux: l'autre n'eſt pas une de ces Beautez éclatantes; mais elle n'a rien qui choque, tant elle eſt bien proportionnée, on diroit que la Nature en formant cet ouvrage s'eſt étudiée à n'y pas laiſſer gliſſer le moindre defaut. A ton avis, Seigneur Baron, de laquelle de ces deux Princeſſes t'accommoderois-tu le mieux? Tu ne balancerois pas d'un moment pour la derniere, & comme tu ne manques ni de bon goût ni d'apetit, il me ſemble te la voir prendre avidement par la main. Tu vois, je m'aſſure, où j'en veux venir. Ces deux femmes, ce ſont deux Nations ou deux Societez. La premiere de ces femmes eſt la figure du Corps civil où regnent le *Tien* & le *Mien*. Ce Corps eſt beau & agréable à voir par ſa partie ſuperieure: la Cour & le Château de ce Monarque, la Maiſon & les Equipages de ce Grand, les Feſtins & la dépenſe de ce Riche, voila les endroits brillans de la Societé. Mais lors qu'e nonobſtant un grand nombre d'Hôpitaux, on ne laiſſe pas de voir vos Carfours aſſiegez de pauvres & de mendians; lors que dans un tems de famine on trouve les morts dans les grands chemins & dans les rues, pendant que Monſieur le Riche

n'en rabatroit pas d'un denier pour ſa moleſſe & pour ſes plaiſirs ; lors qu'on voit le villageois, l'artiſan, le menu peuple privé des douceurs de la vie, & ſouffrir la faim & la nudité pour fournir aux deſirs inſatiables d'un ſeul homme, qu'en dis-tu, mon Ami, vos Societez ne font-elles pas horreur par cette dégoutante & afreuſe moitié ? Oppoſe maintenant à ce Corps civil une Nation qui ait bani pour jamais de chez elle toute difference en matiere de richeſſes, & d'honneur ; toute ſubordination en fait d'autorité. Ces hommes concourent avec un empreſſement mutuel à ſe rendre heureux ; perſonne ne travaille pour ſoi : Chacun conſacre ſon adreſſe & ſon induſtrie au bonheur commun : la diſette & la haine n'entrent point dans une telle Societé ; l'abondance & l'amitié en ſont les deux liens principaux. Enfin cette Nation eſt uniforme en tout : cela ne vaut-il point infiniment mieux que vôtre haut & bas ? je te defie d'en diſconvenir de bonne foi.

LA HONTAN.

Tu bâtis ſur l'impoſſible & par conſéquent tu tires tous tes coups en l'air. Afin que ta ſupoſition devint effective & ſe tournât en réalité, il faudroit que le Grand Eſprit envoiât un nouveau Déluge ſur la face de nôtre vaſte Continent, & que couvrant la ſuperficie de la Terre d'une autre Peuplade, ces nouveaux hommes euſſent à choiſir ſur le biais, & ſur les moiens de ſe rendre heureux.

reux. Dans l'état où ſont les choſes tu juges bien, ADARIO, qu'on en viendroit plûtôt à un maſſacre général que d'en venir à une égalité de biens. Les opulens de la premiere volée perdroient trop; ceux qui ſont dans la mediocrité n'y gagneroient pas aſſez; le plus gros profit iroit aux pauvres, & comme ces derniers font le parti le plus foible, comment s'y prendront-ils pour contraindre les deux autres partis à renoncer à la proprieté?

ADARIO.

Arrête, Baron; j'ai été en *France*, comme bien tu ſais; je connois le Gouvernement & je te ſoûtiens qu'en ton païs les gens ſans capital & ſans fortune font le plus grand nombre: rien n'empêcheroit donc qu'ils ne ſe rendiſſent les plus forts: Ils pourroient le faire d'autant plus aiſément que le gros de la puiſſance de la Nation eſt de l'ordre des Infortunez. Car di-moi, je te prie, qu'eſt-ce que c'eſt que ces trois cens mille ſoldats plus ou moins, que vôtre Monarque a dans ſon Roiaume, & qui le rendent ſi formidable & ſi fier? Ne ſont-ce pas trois cens mille gueux qui moiennant quelques ſols par jour veulent bien ſe faire tuer, & pour qui? pour le Riche depuis le premier juſqu'au dernier; pour la conſervation de ſa plenitude; pour le maintien de ſes plaiſirs & de ſes excès, pour l'augmentation de ſa proſperité. Mais tous ces milliers de ſoldats procurent-ils par l'effuſion de leur ſang & par la perte de leur

vie

vie le moindre avantage à ceux de leur Categorie & de leur Classe, je veux dire, aux Habitans destituez de bien? aucun si ce n'est d'accroitre leur misere, & d'en multiplier le nombre. Il ne tiendroit donc qu'à ces Troupes de faire rentrer la Nation dans ses droits, d'anéantir la proprieté des particuliers, de faire une égale & juste compensation des biens, en un mot d'établir une forme si humaine, un plan si équitable de Gouvernement que tous les membres de la Societé participassent, chacun suivant sa portée, à la felicité commune.

LA HONTAN.

Quand tu me proposes le secours du soldat pour l'execution de ton Grand Oeuvre, j'aimerois autant que tu conseillasses aux bêtes de se réunir toutes pour se soustraire à la tyrannie, à la cruauté, à la gourmandise de l'Homme. Est-ce qu'un Général ne méne pas ses Troupes au feu à peu près comme un Boucher conduit ses bœufs & ses moutons à la tuerie, sans que les uns ni les autres s'avisent de demander pourquoi l'on veut qu'ils meurent, sans qu'ils s'informent si c'est justement ou injustement qu'on les fait perir? D'ailleurs, on persuade aux soldats qu'ils sont obligez en conscience de se soumettre aveuglément, & l'on punit leur resistance comme le plus énorme des crimes, parce qu'en effet, il n'y a rien de plus dangereux pour les Grands & pour les Riches. Si le soldat se mêloit de philosopher, s'il

s'il vouloit entendre raiſon, s'il s'ingeroit de prendre connoiſſance de la conduite du Prince, de l'opreſſion des ſujets, des abus & des injuſtices qui ſe commettent dans l'adminiſtration publique, combien de Coloſſes ſeroient renverſez? Mais enfin, ſans la ſubordination militaire il n'y a plus de ſureté au dehors, ni au dedans d'un Etat; l'anarchie & la confuſion ſuccederoient à la tranquillité; le monde ne ſeroit plus qu'un Cahos, & cela eſt ſi vrai que vous autres *Hurons*, vous avez pour vos Chefs, quoique vos égaux, la même deference & le même aquieſcement que s'ils étoient vos Superieurs.

ADARIO.

Oh, mon Brave, ſi je voulois je ne demeurerois pas court ſur tout cela: le Bonſens me fournit de quoi foudroier tes reponſes, & les battre en ruïne; mais comme ce n'eſt pas mon deſſein de te déplaire, je ne repliquerai point à tes dernieres inſtances, & je me contenterai de t'alleguer une raiſon dont tu ne ſaurois raiſonnablement te ſcandaliſer. J'ai ouï dire aux Jeſuites que tous les hommes tendent toujours au plus grand bien: je ſens en moi-même qu'ils ont raiſon, & ſi je concevois auſſi bien tout le reſte de ce qu'ils me prêchent, j'irois au plûtôt me faire laver la tête avec cette eau merveilleuſe qui blanchit l'ame, & je ſerois Chrétien & Catholique à bruler. J'ai dit que je ſentois bien en moi-même qu'ils avoient raiſon; car en effet je m'aperçois que ſans examiner

&

& sans refléchir je vise toûjours au meilleur & je quite le moins bon pour prendre ce qui m'acommode le mieux. Or il faut que tu tombes d'accord que nôtre genre de vie est beaucoup plus doux & incomparablement plus agréable que le vôtre; donc vous devriez l'embrasser, & vous allez contre l'impression de la Nature, vous faites violence à cette bonne Mere quand vous ne vous rendez pas aussi heureux que nous le sommes.

LA HONTAN.

Quoi un Sauvage moraliser si finement! Je ne desespere plus de ta conversion, ADARIO; & puisque nos Jesuites ont bien pû te faire pénétrer dans le dernier repli du cœur humain, ils pourront bien aussi t'introduire dans la connoissance de nos Mystéres.

ADARIO.

Nous ne saurions être plus opposez, Seigneur Baron: tu t'étonnes qu'un Sauvage dont l'ame est dans son affiéte naturelle & dont l'esprit n'est point gâté par un amas de fausses idées, ni par le trouble des passions, comprenne les premiéres veritez de la Philosophie, & moi j'admire comment vous autres qui êtes acoutumez dès l'enfance à croire ce que vous ne concevez point, conservez encore assez de lumiere pour discerner le vrai d'avec le faux. Touchant ce que tu nommes ma conversion, je te conseil-

seille en ami de ne pas esperer trop fort car tu pourrois bien avoir le chagrin de t'être trompé. Vois tu, mon Ami, quand les Jesuites me parlent raison, je les entens: si j'ai de la peine à les comprendre d'abord, j'en viens à bout avec un peu de reflexion, & alors je me rejouïs à la vûë de la Verité; je la goûte, j'en savoure la douceur, & cela me fait un certain plaisir que je ne te saurois exprimer. Mais quand tes Jesuites me parlent Mystere, qu'ils m'ordonnent de fermer les yeux pour voir; c'est comme s'ils me tiroient de la clarté du Soleil & du jour pour me faire entrer dans une Caverne où plus l'on avance, plus on descend dans une nuit épaisse: franchement j'aime à voir clair, & je veux savoir où je mets le pié.

LA HONTAN.

Ne t'offre-t-on pas le flambeau de la foi pour t'éclairer & pour te conduire dans ces routes obscures? Mais ne nous rembarquons point sur l'immense & profond Ocean de la Controverse. J'aime mieux répondre à la derniere preuve que tu as alleguée contre l'Interêt propre. Nous tendons toûjours au plus grand bien, dis-tu? D'accord. La vie des *Hurons* est un plus grand bien que la nôtre; c'est ce que je te nie absolument. Apelles-tu bonheur d'employer la plus grande partie de son tems à la chasse, à la pêche, & à la guerre? Ces trois exercices n'entrainent-ils pas immanquablement beaucoup de peine, de travail, de fatigue, & quantité d'ac-

d'accidens facheux ? Vôtre loisir & vôtre repos ne sont guere plus agréables. Vôtre train de vie est tout uni, & conséquemment très-ennuyeux. Vous savez à vôtre reveil tout ce à quoi vous devez passer la journée ; chaque matin vous savez la même chose, & vous ne connoissez point le ragoût piquant de l'avanture, ni du changement.

ADARIO.

Je suis d'avec toi, Baron : Nôtre maniere de vivre ne convient nullement à ces hommes effeminez, à ces idoles vivantes qui croient n'être au Monde que pour courir de délices en délices, & qui passent tout leur tems à rafiner sur le plaisir & sur la volupté. Mais en bonne foi, ces hommes moûs & indolens ne font-ils pas honte à nôtre Espéce, & meritent-ils d'en être les individus ? Tous les honnêtes gens sont de mon sentiment, & les *François*, comme les *Hurons*, pour peu qu'ils soient raisonnables ont un souverain mépris pour ces Ventres Paresseux dont toute l'inquietude est de reveiller & d'irriter leurs sens par quelque nouvel apas. Ces voluptueux & ces faineans qui jouïssent si lâchement des travaux de leurs Peres, & qui dissipent brutalement ce qu'on leur a aquis avec des soins, de la vigilance, de la conduite, & de la sobrieté, ces faineants, dis-je, ne font pas chez vous autres le gros & le genéral de la Nation. Le nombre de ceux qui s'occupent, soit pour l'utilité publique, soit pour leur interêt

rêt particulier, est incomparablement plus grand. Mais quand toute la *France* ne seroit peuplée que d'indolens, que de sensuels, que de débauchez, penses-tu que pour cela j'estimerois les *François* plus heureux que les *Hurons*? A Dieu ne plaise. J'ai étudié autant que j'ai pû, pendant mon voyage en *Europe*, ces Partisans declarez du plaisir: je te jure, mon Frere, que je n'ai jamais envié tant soit peu leur condition. Toûjours dans le bruit & dans le tumulte, la bonne disposition de l'ame, le contentement d'esprit, la joie solide & tranquille ne sont point du tout pour eux. Ce doux amusement qui les a étourdis pendant quelques heures, s'est-il envolé? Mes gens, pour s'être trop rassasiez, tombent dans le degoût; on rentre en soi-même avec chagrin; on bâille, on s'étend, on s'ennuie; l'imagination & les forces sont épuisées, rien ne fait plaisir, & il semble qu'on se perde dans un triste & insupportable anéantissement. D'ailleurs quelles sont les suites & les fruits de l'indolence & de la volupté, quelle qu'elle soit, dès qu'on passe les bornes? des incommoditez tant & plus qui rendent la vie onereuse, & qui en abregent le cours.

LA HONTAN.

Laisse là ces Frelons: quoi que dans la Republique, ils lui sont étrangers, & nous les regardons comme la vermine & l'excrement de la Societé. Parlons des Membres utiles, & du Corps de la Nation. N'est-il pas

pas vrai que le Commun de nos *François* vivent avec un tout autre agrément que ne vivent les *Hurons* ?

ADARIO.

Je soutiens que non. En quoi s'il vous plaît ?

LA HONTAN.

En tout. Nourriture, sentimens, besoins & commoditez de la vie, amitié, conversation, frequentation, que sai-je moi ? tant d'autres bonnes choses semblables, & pour comble de bonheur, c'est que par le moyen du commerce on nous prévient dans nos necessitez & dans nos desirs, un habitant de grande Ville trouve presque à sa porte tout ce qu'il peut souhaiter.

ADARIO.

Di donc aussi qu'il y trouve souvent ce qu'il convoite avec passion, & ce qu'il ne peut obtenir faute de monnoye ; ce qui ne le fait pas mal pester contre la rigueur de son destin. Mais pour te répondre en forme, oserois-tu, Baron, toi qui nous connois & qui vis avec nous, oserois-tu mettre en parallele nos manieres & nos coûtumes avec les vôtres. Vous cherchez dans les alimens la délicatesse, la propreté, la diversité, l'assaisonnement : nous ne voulons point de tout cet attirail dans nos repas,

pas, & comme nous ne mangeons que pour entretenir la vie, nous tâchons de ne donner à la Nature que ce qu'elle demande, nos repas ſont plus ſimples, plus courts, & moins delicieux que les vôtres ; mais que l'on balance les avantages de nôtre frugalité avec ceux de vôtre bonne chere, lequel des deux crois-tu qui l'emporte, mon Ami ? Nous ſommes toûjours frais, robuſtes, allertes, faiſant bien toutes nos fonctions ; nous n'avons pas beſoin de Medecins qui exercent leur charlataniſme aux dépens de nôtre ſanté ; nous n'avons pas beſoin d'Apothicaires qui nous empoiſonnent pour nôtre argent ; nous n'avons pas beſoin de Chirurgiens qui nous ouvrent les veines, qui nous tailladent, qui nous cicatriſent, & qui emploient le fer & le feu ſur nos corps ; nous n'avons point tant de morts précoces & avancées ; nos gens parviennent à une verte & vigoureuſe vieilleſſe ; ils finiſſent avec la chaleur naturelle, & la lampe s'éteint après que toute l'huile eſt conſumée. Voi, Baron, voi ſi c'eſt le même en *France*, & chez les autres Nations de vôtre Continent. Veux-tu que j'en vienne aux habits ? Tu ne devrois pas le ſouhaiter pour l'honneur de tes Compatriotes. Tu n'ignores pas qu'ils ſont traitez de fous ſur ce chapitre, & même par ceux de leurs voiſins, qui ont le travers & le ridicule de ſe vêtir comme eux. Quelle inconſtance, quelle legereté, quelle bizarrerie dans ce que vous nommez Mode ? On ne doit s'habiller preciſément que pour ſe garantir de l'intemperie de l'air, & que pour ca-

cacher certaines parties du corps, que la bienſéance & la pudeur ne permettent pas de découvrir ; c'eſt à quoi les *Hurons* s'en tiennent uniquement, & comme rien n'eſt plus propre à cet uſage que les peaux de bêtes, ce ſont auſſi ces fourrures qui nous garantiſſent du froid & de la nudité. Nous ne tournons point en parure & en ornement l'effet de nôtre foibleſſe & de nôtre honte, & nous ne tirons point vanité de ce que la Nature nous a traitez moins favorablement que les bêtes. Nous n'avons point d'ailleurs, la ſotte & folle vanité de nous charger le corps d'un riche & brillant ſuperflu. Chez nous on ne voit point les hommes courbez ſous le poids d'une ample perruque, qui bien que deſtinée à la ſeule tête, cache la moitié de la perſonne, & qui peut-être, outre le crin de cheval, eſt tiſſue des cheveux d'un ſupplicié : on ne les voit point s'acrocher par tout ni derober à table la ſauce de leurs voiſins avec de longues & larges manches : on ne les voit point ſuer ſous la peſanteur d'une étoffe payée cherement & qui paroit à peine, tant elle eſt chargée d'or & d'argent. Il en eſt de même de nos Femmes ; le luxe ne les fait point tomber dans l'extravagance, & la ſeule Raiſon les guide dans leurs habillemens : bandent-elles tous les reſſorts de leur feconde imagination, épuiſent-elles toute leur induſtrie & toute leur adreſſe pour ſe préparer une coeffure ? Que de tours & de retours, que de plis & de replis, que de peine, de ſoin & de dépenſe le ſexe emploie chez vous pour ſe couvrir

vrir la tête? Telle femme dont le crane eſt bien foible & bien mal tourné ne laiſſe pas de porter ſur ce crane un ſuperbe édifice à trois & quatre étages; telle femme dont le viſage tirant ſur la guenuche a la vertu d'éteindre les feux d'un amour criminel, ne laiſſe pas d'enchaſſer ce même viſage dans un précieux & magnifique étui, ce qui fait dire aux rieurs qu'elles n'épargnent rien pour donner un grand relief à leurs défauts. Tu ne l'ignores pas, mon Ami. Le reſte du vêtement & de la parure ſuit à proportion. J'ai vû à *Quebec*, & encore plus en *France* des Dames qui me paroiſſoient comme enſevelies dans leurs ornemens; c'étoit une bigarrure d'étoffe, de frange, de dentelle, de ruban, de galon, de pierreries; j'avois peine à les trouver dans cet amas confus; je croi que de ce qu'elles avoient de trop on en auroit habillé fort honnêtement une centaine de pauvres Demoiſelles: je me fâchois ſur tout contre ces queues monſtrueuſes qui ſuivent de ſi loin les Nymphes, qui les trainent. A quoi bon cette queue, diſois-je? A nettoier la ruë, à cueillir la pouſſiere d'un plancher, ou à fatiguer le bras d'un domeſtique? Peut-on prodiguer ainſi l'argent, & voir ſon frere & ſon ſemblable mourir de faim & de froid? Il faut n'avoir pas le moindre ſentiment d'humanité.

LA HONTAN.

Quel Evangile me viens-tu prêcher là? Eſt-ce que je ſuis obligé de me priver du

moindre plaisir pour soulager un malheureux?

ADARIO.

Si tu y es obligé? Outre que la Nature te l'inspire, la Religion que tu professes, ne te recommande autre chose, & j'ai ouï plus d'une fois les Jesuites assurer qu'au dernier jour tous ceux qui auront refusé d'assister les pauvres seront maudits & livrez au feu éternel.

LA HONTAN.

Cela est vrai: les Jesuites le prêchent; tous nos Gens le croient, & tous nos Gens, sans en excepter même les Jesuites, n'en font rien. Si la gageure étoit faisable, je poserois en fait que de cent mille Chrétiens il n'y en a pas dix qui soient d'humeur à sacrifier un leger contentement pour le secours de ceux qui pâtissent. Oui, je t'avouë, mon bon homme, que *Jesus-Christ* condamne à l'Enfer tous les hommes qui pouvant faire du bien aux miserables les laissent souffrir, & que ce divin Legislateur fait presque rouler toute sa Philosophie sur la Charité; mais il faut bien qu'on se persuade qu'il exagere, & qu'on ne prenne pas sa Morale dans le serieux: autrement, le Faste & le Plaisir ne l'emporteroient pas infiniment par tout sur la Libéralité: Les Riches qui se vantent d'aspirer au Ciel ne differoient pas au luxe, à la bonne chere, au

vin,

vin, aux femmes, au jeu, aux spectacles, & à tous les autres amusemens ordinaires, un bien dont ils pourroient faire tant d'heureux dans la Societé; un Monarque dévot, & qui ne cederoit pas sa bonne part du Paradis, n'emploiroit pas de centaines de millions à ses menus & gros plaisirs pendant que le tiers de ses sujets meurt de faim.

ADARIO.

Tu ne m'aprens rien là de nouveau; j'avois déja fait la même remarque, & je t'aurois dit tout ce que tu viens de me dire, si mon sujet m'y avoit conduit. Je suis ravi, Baron, que tu ne me deguises point l'un des plus grands maux qu'il y ait parmi vous autres. Cette sincerité me plaît beaucoup, & pour la tourner à mon profit, tu me permettras de douter d'une Religion dont on se jouë, & où l'on fait tout le contraire de ce qu'elle ordonne le plus formellement. Tu ne manqueras pas de me repliquer que cet abus, quoi que général, ne fait rien à la certitude & à la verité du Christianisme; soit; tu ne saurois au moins disconvenir que si vôtre *Jesus-Christ* n'est pas un imposteur, vous êtes presque tous des impies, des hypocrites, de faux Chrétiens: Le Grand Esprit me preserve donc d'être des vôtres; je craindrois la contagion, & j'aurois peur que la foule ne m'entraînât vers le feu éternel. Mais tu m'as tiré de la garderobe de vos femmes; j'y veux retourner. Un *François* me fit bien rire dernierement sur cette

matiere-là. Nos *Françoises*, me disoit-il, font mettre sans façon de belle & bonne étoffe toute neuve en capilotade, devinerois-tu pourquoi ? Pour faire sur leurs jupes & sur leurs écharpes certains cercles de plis qu'elles nomment *Falbalas*: je crus d'abord qu'il badinoit; mais il m'assura la chose fort serieusement, & comme je connoissois d'ailleurs la probité du Personnage, je n'osai le contredire.

LA HONTAN.

Tu aurois eu grand tort. On m'écrit de *Paris* cette nouvelle fureur de mode, & mon Ami me mande, en plaisantant, que les femmes ne sachant plus qu'inventer pour l'ornement de leurs corps, se sont tellement depitées contre les étoffes qu'elles les ont mises en petits morceaux; mais étant revenues de cet emportement, elles ont rassemblé tous ces petits morceaux, & se sont avisées de s'en parer.

ADARIO.

Ne ferois tu pas plus d'honneur aux *Françoises*, si tu disois qu'elles emploient tous ces fragmens comme autant de materiaux propres à construire des murs, des avant-murs & des remparts sur leurs jupes?

LA HONTAN.

En verité, ADARIO, nos Dames te ſont bien redevables; tu as aſſez bonne opinion d'elles pour les croire des places fortifiées : ce n'eſt pourtant pas leur ordinaire de reſiſter long-tems, & communément elles capitulent avant même qu'il y ait brêche. Celles de ces Fortereſſes vivantes qui ſont le mieux revêtues tombent aſſez ſouvent le plûtôt, & ſi l'on en excepte l'ouvrage à corne qui ſubſiſte long-tems, toutes les autres parties de la fortification n'y ſervent de rien.

ADARIO.

Quoi que les Sauvages ſoient de mauvais Ingenieurs, j'entens à peu près ce que tu veux me dire. Mais laiſſant la foibleſſe ou la force de ces aimables Citadelles, finiſſons l'article des habits. Tu ne peux me conteſter que la Mode ne ſoit un maître fâcheux, bourru, vetilleux, inconſtant, qui ſe jouë de tous ceux qui ſuivent le torrent, qui fait tourner au gré de ſes caprices cette multitude innombrable d'hommes & de femmes, qui n'ont ni la ſageſſe, ni le courage de s'affranchir de cette tyrannie : Elle eſt onereuſe aux Grands & aux Petits ; aux Riches & aux Pauvres ; au Negociant & à l'Artiſan. La Mode fait faire aux Grands des dépenſes qui alterent leurs revenus déja bien écornez. Tel Seigneur ſe fait trainer habillé

magnifiquement, & dans un équipage pompeux, qui feroit compaſſion ſur le pavé s'il avoit ſeulement payé la moitié de ſes dettes ; telle Dame qui porte en ajuſtemens & en bijoux toute une terre ſur ſa perſonne, ne marcheroit plus qu'en ſimple Griſette, ſi elle proportionnoit ſon luxe au délabrement des afaires de ſa maiſon.

LA HONTAN.

Briſe ſur cette matiere, je t'en prie, ADARIO ; tu ne finirois pas aujourd'hui.

ADARIO.

Tu dis vrai, Baron : car avant que je t'euſſe fait un détail de tous les inconveniens qui reſultent de vos Modes, ſoit pour la ſanté, ſoit pour la bourſe, ſoit pour la douceur & la commodité de la vie, je croi qu'en effet il ſeroit tems de nous ſeparer. Je te fais donc grace de ce qui me reſtoit à dire là deſſus. Mais j'ai à te répondre ſur un autre point, c'eſt celui de la fréquentation & de l'amitié.

LA HONTAN.

C'eſt où je t'attendois. Tu ſeras bien habile ſi tu me prouves que par cet endroit-là nous ne ſommes pas plus heureux que les *Hurons*.

ADA-

ADARIO.

Te voilà logé, mon Frere, à la préſomption *Françoiſe*, & tu te figures preſque avec toute ta Nation qu'il n'y a point de gens au Monde comme vous autres, pour l'agrément du commerce de la vie & de la Societé. Voions donc ſi je pourrai t'ouvrir les yeux de ce côté-là. Je debute par t'accorder que les *François* obſervent parfaitement le dehors & l'exterieur de l'amitié. Moi-même j'y fus pris, mais pris comme une groſſe dupe, pendant mon ſejour en *France*. Sans être *Huron* tout Etranger de bonne foi eut donné dans le panneau. Les Hommes s'inclinent & ſe courbent profondément les uns devant les autres; ils s'embraſſent, ſe baiſent, ſe prennent & ſe ſerrent la main: les femmes plient ſouplement le jarret, & ſe font auſſi des careſſes reciproques. Tout cela ſe fait d'un air aiſé, naturel, ouvert, & l'on jureroit que toutes ces honnêtetez viennent du cœur. Les paroles dont on ſe ſert communément dans ces rencontres quadrent admirablement avec les poſtures & les geſtes. Comment vous en va? n'y a-t-il rien pour vôtre ſervice? croiez-moi le meilleur de vos amis, diſpoſez de ma bourſe & de mon credit; Adieu, je ſuis tout à vous. Hé, qu'en dis-tu, mon Brave? ne ſont-ce pas là de ces phraſes tendres & onctueuſes que vous nommez Complimens? D'ailleurs, je confeſſe encore que vos Gens ſont de grands faiſeurs de viſites.

C'eſt l'occupation dominante de la pluſpart de ceux qui n'ont rien à faire qu'à vivre, & qui ſemblent n'être nez que pour faire nombre dans la Societé. Ils ſe font une loi & une obligation de ſe voir tour à tour chez eux : une heure ou deux à l'un, autant à l'autre; ainſi le tems ſe coule, & la vie qui ſans cela leur ſeroit à charge ſe paſſe avec moins d'ennui. Que l'on demande à quoi bon toutes ces viſites? C'eſt, diſent-ils, pour entretenir l'amitié: en effet, ces deux gens ſe voient, donc ils ſont amis, c'eſt chez vous un raiſonnement concluant. Enfin, j'ai remarqué que vos *François* mangent, boivent, & jouent ſouvent enſemble : ils ſe donnent & ſe rendent des repas ſomptueux; ils pouſſent la débauche juſqu'à noier la Raiſon dans le vin : Les femmes, celles même, qui ſe piquent d'une je ne ſai quelle chimere de qualité, n'en cedent pas aux hommes quelquefois là deſſus ; Bacchus a des Prêtreſſes & des victimes parmi le beau ſexe, & ſi vos *Françoiſes* ont aſſez de retenue pour n'oſer ſe commettre avec le vin, elles s'en dédommagent par d'autres boiſſons, qui ſans faire bouillir la cervelle, fourniſſent au plaiſir de boire & de choquer enſemble. J'ai fait quelque ſejour dans une Ville, où je me faiſois un plaiſir de faire à certaine heure un tour de ruës, pour voir vos *Françoiſes* courir le Caffé ; je ne manquois point de les rencontrer par bandes comme des biches, toutes aiant la joie peinte ſur le viſage, comme étant toutes remplies de l'idée du doux paſſe-tems qu'elles alloient goûter.

Quant

Quant au jeu tu sais combien son influence sur la Nation est étendue.

LA HONTAN.

Je commence à me fatiguer, mon bon Homme: as-tu donc resolu de faire passer toutes nos mœurs en revûë? Au fait, ADARIO, au fait. Il s'agit de savoir s'il y a moins d'amitié parmi nous que parmi les *Hurons*: prouve moi l'afirmative de cette question, & je te quite.

ADARIO.

Oh vîte vîte, voila mon *François* aux champs! Vous êtes gens à courte patience, vous autres. C'est vous lasser que d'établir ses principes: en toutes choses, & de toutes maniéres vous courez à la conclusion. Avec cette pénetration & cette sagacité dont tu es si bien pourvû ne decouvres-tu pas où j'en veux venir? J'ai voulu étaler à tes yeux le voile, le masque, l'apparence & le beau semblant de l'amitié *Françoise*; voions à present ce qu'il y a de caché sous ce beau dehors. Tu sais mieux que moi quel fond on doit faire sur ces salutations, sur ces embrassades, sur ces serremens de main, sur ces termes obligeans, sur ces invitations, ces offres, ces promesses dont vous vous regalez presque toûjours à la rencontre. Le son d'une cloche ou d'un instrument & cela c'est toute la même chose: une Societé de Singes ou de Perroquets qui auroient étudié les

hommes là-dessus agiroient ou parleroient tout de même. Ce Compatriote qui vous salue tout bas, & avec un visage si riant, qui vous flatte & qui vous caresse, en est-il moins rongé d'envie contre vôtre pouvoir, contre vôtre fortune, contre vos talens? Il met sa tête à vos pieds & il souhaiteroit voir d'une autre maniere la vôtre aux siens: cette même Langue dont il vous felicite & vous louë, vient peut-être & tout recemment de vous accommoder de toutes pieces; & ce même homme qui dit prendre tant de part à vôtre bonheur vous dénigroit tout à l'heure, déchiroit vôtre reputation, & machine actuellement vôtre perte. Il n'y a pas plus de droiture & de sincerité dans les autres moiens dont on prétend se servir pour fomenter & pour entretenir la bienveillance reciproque. Les visites ne sont-elles pas une academie de medisance, & cette même personne qui défraie si bien aujourd'hui la conversation aux dépens des absens, divertira demain autre part sa compagnie à vos propres dépens. C'est un vrai tribunal qu'une visite, mais un tribunal d'iniquité. Une avanture est-elle arrivée à quelcun de la connoissance du Cercle? Ce quelcun est-il chargé de soupçons? Court-il de lui dans la Ville le moindre bruit desavantageux? On lui fait son procès à toute rigueur & sans l'entendre; tous les visiteurs & tous les visitez sont ses Juges & ses Parties: on le condamne par contumace; on flétrit son honneur; on le déclare indigne de toute estime, & notez que si ce prétendu coupable est en place & fait

fait figure, ſes Juges iront peut-être dès le même jour ramper devant lui pour en obtenir quelque faveur. Vos feſtins, vos débauches, & vos jeux ne ſont pas des indices moins équivoques, ou plûtôt moins impoſteurs de l'amitié. Chacun cherche en tout cela ſon plaiſir ou ſon interêt. Le Gueux reparé fait montre de ſon opulence ſur ſa table ſplendidement couverte: il ſe fait gloire d'y voir aſſis des Grands dont la nobleſſe décrepite rentre en roture par le délabrement du bien: ceux-ci comparoiſſent à l'heure de l'invitation, mangent & boivent largement à bon compte; mais ils n'ont pas plûtôt remercié leur hôte & pris congé de lui qu'ils vont turlupiner ſa ſotiſe & le dauber ſuivant ſon merite. Les Compagnons ou les Compagnes de débauche peuvent à peine ſe ſouffrir de ſang froid, & les joueurs & joueuſes ſont toujours prêts à quereller ceux qui gagnent leur argent.

LA HONTAN.

Quelle conſéquence tireras-tu de cette Morale? Il y a chez nous quantité de faux amis? je te l'accorde: donc il n'y en a pas un aſſez grand nombre de veritables & de généreux pour rendre nôtre Societé plus heureuſe que celle des *Hurons*; c'eſt-ce que je te nie abſolument.

ADARIO.

Un assez grand nombre, bon Dieu ! hé où les prendrois-tu, mon pauvre Baron ? Fai moi le plaisir de me les amener tous ; nous logerons cette précieuse troupe dans nos Cabanes, & je suis certain que nous ne serons point obligez pour cela ni d'en sortir, ni de les agrandir.

LA HONTAN.

Tu crois donc nos *François* de grands trompeurs, & de grands fourbes ?

ADARIO.

Oui sans doute sur ce chapitre-là ; je suis fâché de te passer une déclaration si désagréable ; mais la candeur *Huronne* ne me permet pas de faire autrement.

LA HONTAN.

Oui, mais ta candeur *Huronne* te permet-elle de juger si mal d'une Nation aussi polie & aussi prévenante qu'il y en ait au monde ?

ADARIO.

Un *Huron* de bon sens doit raisonner des exemples particuliers au général. Or j'ai tant vû d'ingratitude & de dureté parmi vous autres

tres *François* que je croi pouvoir charger la Nation de ces deux vices sans lui faire tort. Cependant je ne prétens point que mon imputation donne aucune atteinte à l'honneur des belles & bonnes ames: il y en a quelques unes, je le sai, mais il n'y en a guere, & plus la troupe en est petite, plus j'ai pour elle de vénération.

LA HONTAN.

A ce que je vois tu n'as étudié nos *François* que par leurs défauts. Si tu les avois examinez du bon côté, tu aurois fait attention à leurs largesses & à leurs bienfaits. N'as-tu donc point vû dans nos Eglises des baffins ou des sacs remplis d'argent? n'as-tu point vû dans nos Villes de grands & riches hôpitaux pour les pauvres & pour les malades?

ADARIO.

J'ai vû ce que tu dis, & j'ai vû encore plusieurs autres Liberalitez que tu ne dis pas, & qui seroient trop longues à raporter ici. Mais ça je m'en raporte à ta conscience, Baron; crois-tu que toutes ces largesses coulent de la bonne source? Crois-tu que communément elles viennent d'un noble & louable panchant à faire du bien, & à adoucir la malheureuse condition de son semblable? N'est-il pas vrai que l'ostentation, la coûtume & la crainte sont parmi vous les mobiles ordinaires de la Charité? Otez moi de

vos Societez l'envie d'être estimé riche ou généreux; l'aprehension d'être noté d'avarice ou d'inhumanité; la crainte de l'enfer si l'on ne restitue le bien mal aquis, si du moins on ne le rectifie en le consacrant à des usages pieux, si l'on ne rachete ses péchez par des aumônes, retranchez-moi, dis-je, de vos Societez ces ressorts & ces motifs, on verra tomber bien vîte toutes ces largesses que vous nommez des œuvres de charité, d'humanité, & qui ne sont au fond que les productions de l'Amour propre.

LA HONTAN.

Suivant ton compte, il n'y aura point de veritable générosité sur la Terre; car l'Homme cherche par tout à contenter son amour propre, même lors qu'il s'apauvrit & qu'il se ruïne, & le plus ouvert des prodigues ne s'aime pas moins que le plus fermé des avares.

ADARIO.

Tu as raison. Aussi regardai-je l'Amitié desintereſſée, la Charité pure, l'Humanité sans retour, comme des couleurs & des nuances dont nôtre Orgueil se pare, je les regarde comme de grands noms dont on se fait un merite imaginaire. Prens y garde un peu de près, mon cher Baron, les vertus ne sont que des phantômes brillans: nous voulons le bien & le mal selon la disposition mechanique & machinale du temperament,

&

& à proportion que nôtre vouloir est fort ou foible, nous sommes bons ou mauvais. Je t'avouerai donc très-volontiers que les hommes dans toutes leurs actions ne font que suivre l'impression de l'Amour propre, mais ils n'en sont pas moins estimables, lors qu'ils sont humains, charitables, généreux, & fidéles amis. Ce patriote ne s'aime que pour soi; dès lors il est indigne de vivre dans la République, & quand même il lui rendroit des services, elle n'est point obligée de lui en tenir compte, pourquoi? C'est qu'il ne travaille que pour son propre interêt. Mais cet autre Patriote s'aime pour ses proches, pour ses semblables, pour le Corps civil dont il est membre; il fait du bien autant que son avoir & sa Raison le permettent, tu conviendras que ce dernier differe du précedent comme une pierre précieuse differe d'une pierre fausse, comme le jour differe de la nuit.

LA HONTAN.

Je ne desaprouve point ta comparaison; mais qui t'a dit que la *France* n'abondoit pas en ces habitans que tu fais ressembler aux pierres précieuses?

ADARIO.

C'a été ce prodigieux nombre d'infortunez qu'il n'a tenu qu'à moi de remarquer dans vos Villes, dans vos Bourgs, & dans vos Campagnes. Comme je les voiois pâles, maigres, decharnez, enfin de vrais squéletes

tes vivans, & d'ailleurs tout nuds, à quelques haillons près, j'étois curieux de m'informer quel accident les avoit reduits dans ce pitoiable état. On m'alleguoit diverſes raiſons : c'étoit d'abord la débauche, le libertinage & la faineantiſe. Je confeſſe que ceux-là me touchoient le moins ; il m'échapa même de répondre qu'ils étoient juſtement punis : Mais après y avoir fait reflexion je me diſois, après tout ils ne font tort qu'à eux-mêmes, & d'ailleurs ſi tous ces gens dont on reléve ſi fort la ſageſſe, la prudence & la bonne conduite étoient nez de la même humeur & dans les mêmes circonſtances que ces miſerables ; Meſſieurs les ſages n'en auroient pas moins fait. Sur cette penſée la compaſſion me ſaiſit, & je ſouhaitai que la République comme une tendre mere, comme une bonne tutrice, contraignît ces enfans devoiez à vivre plus commodément, & leur en fournît les moiens.

LA HONTAN.

Tu n'y entens rien, ADARIO ; ces Gueux qui te choquent ſi fort la vûë cachent ſous le dehors afreux de leur mendicité des délices qu'ils ne changeroient pas contre une honnête & profitable occupation ; mais de plus, il eſt bon de ne pas ôter cette vermine : elle tire le mauvais air du Corps politique, & les eſprits bien reglez aiant horreur d'une ſi baſſe & ſi mepriſable condition s'excitent & s'encouragent à travailler.

ADA-

ADARIO.

Abandonnons donc ces paresseux à leur mauvais genie & à leur travers, j'y consens. Mais que ferons-nous d'une infinité d'innocens qui soufrent sans avoir contribué en rien à ce denûment total où ils sont plongez? Un homme n'a point d'autre patrimoine que son labeur; quelque peine qu'il se donne, quelques efforts qu'il fasse il ne peut fournir à ses besoins, ni à ceux d'une famille; les subsides & la mal-tôte lui enlevent tout le fruit de son travail; à peine peut-il paier sa cotte part pour l'ambition, pour le luxe & pour les plaisirs du Monarque, & s'il ne peut atteindre jusque là, on le confine dans une prison, & il lui en coûte sa liberté. Voilà donc nôtre homme qui meurt de faim pendant que les Commis & les Financiers se regorgent de sa substance: & quel est le riche de son voisinage ou de sa connoissance qui s'en inquiete, & qui lui offre le moindre soulagement?

LA HONTAN.

C'est un mal necessaire, ADARIO, & cet inconvenient est inévitable dans un Gouvernement Monarchique. N'as-tu jamais ouï parler de ce Conte, où l'on feint que tous les membres du corps humain se revolterent contre l'estomac? Toutes les parties de la machine, sur tout la tête, les mains, & les pieds se plaignent qu'ils languissent de fatigue

gue & de laſſitude pendant que l'eſtomac reçoit tout le boire & le manger, & qu'il ne s'occupe que de digeſtion. Sur cela on prend la reſolution dans le Conſeil des membres de ne plus rien faire pour ce Maître pareſſeux, & ils comploterent tous de ſe tenir en repos. Qu'arriva-t-il?

ADARIO.

Je le ſai: ces bêtes de membres s'aperçurent qu'ils jeûnoient avec l'eſtomac, & qu'infailliblement ils periroient avec lui s'ils ne recommençoient à le nourrir. Y ſuis-je?

LA HONTAN.

Tout juſte, & quand tu aurois été témoin oculaire de l'évenement, tu ne pourrois pas en mieux expliquer la concluſion.

ADARIO.

Tu me la donnes belle avec ta guerre civile du Corps humain. Il eſt ridicule de vouloir bâtir la Verité ſur une reverie & ſur un menſonge; mais d'ailleurs ton Apologue n'y vient point du tout. Cet eſtomac qui ſe charge d'abord de toute la nourriture ne la digere qu'à condition qu'enſuite le ſuc ſera diſtribué aux membres à proportion de leurs beſoins; mais dans vôtre Gouvernement le Seigneur Eſtomac n'a que ſon enbonpoint en vûë; il n'influe que de ſon trop, il ne donne que ce qu'il ne peut garder, & pendant

dant qu'il eſt plongé dans la moleſſe, les pieds & les mains du corps, je veux dire l'Artiſan & le Laboureur meurent de faim; il n'y a pas juſqu'aux yeux, j'entens les Magiſtrats, & juſqu'aux parties nobles, j'entens les Gentilshommes, qui ne ſoient dans l'abatement.

LA HONTAN.

Arrête, *Huron*, j'ai l'honneur de manger le pain du Roi, & ſi tu continuois ſur ce tonlà il ſeroit de mon devoir de te faire taire.

ADARIO.

Ne voila t'il pas mon vil eſclave? Dimoi indigne *François*, es-tu plus à ton Roi qu'à ta Patrie? Eſt-ce le pain du Roi que tu manges? N'eſt-ce pas celui de la Nation, & conſéquemment n'eſt-ce pas le tien? Mais vous en êtes tous logez là vous autres gens de vôtre Continent qui dépendez de l'Autorité ſuprême d'un ſeul homme: Ce n'eſt pas aſſez qu'il vous épuiſe & qu'il vous ſuce juſqu'à la moelle des os, vous autoriſez encore ſes violences en le traitant de Proprietaire Univerſel: c'eſt l'Armée du Prince, ce ſont les vaiſſeaux du Prince, c'eſt l'argent du Prince, & fût-il le plus grand tyran du Monde, de l'aveu de ſes ſujets même il ne prend que ce qui lui apartient. Mais puis que ta ſervitude t'aveugle aſſez pour ne pouvoir entendre ces veritez ſans ſcrupule & ſans chagrin, je veux bien avoir pitié de ta foibleſſe, & n'aller pas plus avant.

LA

LA HONTAN.

Tu me fais plaisir, ADARIO, laisse là nos miseres, & jette-toi plûtôt sur le bonheur des *Hurons*.

ADARIO.

Ah! ah! mon Brave, tu commences donc à ouvrir les yeux? L'image de vos miseres vous paroît hideuse, elle revolte vôtre imagination, & pour vous tirer de cet objet degoûtant il vous faut de l'humanité *Huronne*? hé bien oui, vous en aurez. Veux-tu que je te fasse d'après nature le tableau d'une Societé de *Hurons*? Ce sont des hommes chez qui le Droit naturel se trouve dans toute sa perfection. La Nature ne connoît point de distinction, ni de préeminence dans la fabrique des individus d'une même espéce, aussi sommes-nous tous égaux, & le titre de Chef ne signifie autre chose que celui qu'on juge le plus habile pour conseiller & pour agir. Le pauvre denué de tout secours, & de tout moyen pour vivre a un droit naturel sur le superflu des Riches; mais nous ne sommes jamais à la peine de faire valoir ce principe, & d'observer cette loi, & bien differens de vous qui par une précaution barbare fouëtez & pendez un malheureux qui dans un tel cas auroit dérobé, l'un de nos plus grands soins c'est d'empêcher qu'aucun de nos Compatriotes ne tombe dans l'indigence. La Loi naturelle inspire

pire de ne rompre avec un ami que par l'endroit de sa noirceur & de son infidelité; aussi pratiquons-nous exactement cette maxime: nous aimons nos amis dans leurs foiblesses & dans leurs disgraces, & il n'y auroit que la perfidie & la trahison qui nous empêcheroient de partager avec eux nôtre cœur, nôtre bourse, & nôtre secret. Enfin l'équité veut que nous aions de la reconnoissance pour nos bienfacteurs; aussi sommes-nous exempts, graces à nôtre bon destin, de ces lâches ingratitudes qui sont si communes parmi vous. On ne nous voit point faire des honnêtetez & des protestations d'un souvenir éternel à quelcun pour l'engager à nous rendre un service important, quelquefois même dangereux, puis laisser là ce quelcun & lui tourner le dos après en avoir obtenu ce que nous voulions. On ne nous voit point abandonner avec la fortune cet homme à qui nous avons fait assidûment nôtre Cour tout aussi long-tems qu'il a pû nous être bon à quelque chose. La vieillesse de nos parens & de nos proches ne nous rebute point; nous ne soupirons point après leur mort, soit pour être déchargez de ce qu'ils nous coûtent, soit pour nous emparer de leur succession

LA HONTAN.

Que tu es un terrible homme, ADARIO! il faut que ton humeur satirique te rentraine de par tout. Tu dois me parler de la felicité *Huronne*, & au lieu de cela tu nous pinces, & tu nous mords plus que jamais.

ADA-

ADARIO.

C'eſt que vous étes nos vrais antipodes pour les mœurs, & je ne puis pas examiner nôtre innocence ſans reflechir ſur vôtre corruption. Remarque donc bien, mon Ami, que cette aimable obſervation du Droit Naturel eſt proprement le ſeul & l'unique lien de nôtre Societé : c'eſt elle qui nous tient lieu de Loix, d'uſages, & de coûtumes. Nôtre paix domeſtique, nôtre abondance, & nôtre ſureté pour le dehors ne ſont fondées que là-deſſus. Pourquoi n'y a-t-il point parmi nous de procès, de querelles, ni de diviſions ? Pourquoi vivons-nous avec la ſimplicité, la droiture, le contentement des enfans ? Pourquoi le *Huron*, qui va eſſuier les fatigues de la Pêche & de la Chaſſe ne porte-t-il point d'envie au *Huron* qui reſte tranquillement dans ſa Cabane ? Pourquoi enfin ſommes-nous tous animez d'une même ardeur contre les *Iroquois*, & contre nos autres ennemis ? C'eſt que nous conſultons uniquement la Lumiere naturelle, & que nous y ajuſtons nos ſentimens & nos volontez. Nous ne nous contentons pas de dire que nous ſommes les membres d'un même corps, nous le croions effectivement, & nous agiſſons de même. Voici quelcun qui m'apelle, le reſte à une autre fois. Adieu.

DICTIO-

DICTIONAIRE
DE LA LANGUE
DES SAUVAGES.

DICTIONNAIRE

DE LA LANGUE

DES SAUVAGES.

DICTIONAIRE
DE LA LANGUE
DES SAUVAGES.

J'Aurois bien pû vous envoyer un Dictionaire de tous les mots Sauvages, ſans en excepter aucun, avec pluſieurs phraſes curieuſes, mais cela ne vous eût été d'aucune utilité; il ſuffit que vous voyiez les plus ordinaires dont on ſe ſert à tout moment. Il y en a ſuffiſamment pour un homme qui voudroit paſſer en *Canada*; car ſi pendant la traverſe il apprenoit tous ceux qui ſont ici, il pourroit parler & ſe faire entendre des Sauvages après les avoir fréquentez deux ou trois mois.

Il n'y a que deux Meres Langues en toute l'étenduë du *Canada*, que je renferme dans les bornes du Fleuve de *Miſſiſipi*, au delà duquel il y en a une infinité d'autres que peu d'*Européens* ont pû apprendre juſqu'à preſent, à cauſe du peu d'habitude

qu'ils ont eu avec les Sauvages qui y ſont ſituez.

Ces deux Meres Langues, ſont la *Huronne* & l'*Algonkine*. La premiére ſe fait entendre des *Iroquois*, n'y ayant pas plus de différence entr'elles que du Normand au François. Il y a auſſi des Sauvages qui habitent ſur les Côtes de la *Nouvelle York* qui ont le même langage, à quelque choſe près. Les *Andaſtoguerons*, les *Torontogueronons*, les *Errieronons* & pluſieurs autres Nations Sauvages que les *Iroquois* ont totalement détruites, parloient auſſi la même Langue, s'entendant parfaitement bien. La ſeconde Langue eſt auſſi eſtimée en ce Païs-là que le Grec & le Latin le ſont en *Europe*, quoi qu'il ſemble que les *Algonkins*, dont elle eſt originaire, la deshonorent par le peu de gens qui reſte de cette Nation, n'étant pas deux cens hommes tout au plus.

Il faut remarquer que toutes les Langues de *Canada*, à la reſerve de celles dont je viens de parler, ne différent pas tant de l'*Algonkine*, que l'Italien de l'Eſpagnol, ce qui fait que tous les Guerriers & les Anciens de tant de Peuples différens ſe piquent de la parler avec toute ſorte de délicateſſe. Elle eſt tellement néceſſaire pour voyager en ce Païs-là qu'en quelque lieu où l'on puiſſe aller, on eſt aſſuré de ſe faire entendre à toutes ſortes de Sauvages, ſoit à l'*Acadie*, à la *Baye de Hudſon*, dans les Lacs & même chez les *Iroquois*, parmi leſquels il s'en trouve quantité qui l'ont appri-

appriſe par raiſon d'Etat, quoi qu'il ſe trouve plus de différence de celle-ci à la leur que de la nuit au jour.

La Langue *Algonkine* n'a ni tons ni accens, étant auſſi facile à la prononcer qu'à l'écrire, & n'ayant point de lettres inutiles dans les mots. Elle n'eſt pas abondante non plus que les autres Langues Américquaines; car les Peuples de ce Continent n'ont la connoiſſance ni des Arts, ni des Sciences: Ils ignorent les termes de cérémonies & de complimens, & quantité de verbes dont les *Européens* ſe ſervent pour donner plus d'énergie à leurs diſcours: Ils ne ſavent parler que pour ſavoir vivre, n'ayant aucun mot d'inutile & de ſuperflu. Au reſte, cette Langue n'a ni *F*, ni *V*, conſone.

J'ai mis à la fin quatre tems de l'Indicatif du verbe *j'aime*. L'indicatif ſe forme de l'infinitif, y ajoûtant la note perſonnelle *ni*, qui veut dire en abregé *moi* ou *je*; tellement que *Sakia* ſignifie *aimer*, au lieu qu'ajoûtant cette note perſonnelle *ni* à l'infinitif, on fait *ni ſakia*, qui veut dire *j'aime*. Il en eſt ainſi de tous les autres verbes.

Il eſt facile de conjuguer les verbes de cette Langue, dès qu'on ſait le preſent de l'indicatif. On ajoûte à l'imparfait *Ban* qui fait *Sakiaban*, c'eſt à dire, *j'aimois*; au parfait on met *ki* après la note perſonnelle, par exemple, *ni kiſakia*, *j'ai aimé*; & de même au futur un *ga*, par exemple, *ni gaſakia* ou *nin gaſakia*, *j'aimerai*. On peut faire tous les autres tems d'un verbe avec

le preſent de l'indicatif, comme par exemple, *j'aimerois*, *ningoſakiaban*; *j'euſſe aimé*, *ni kioſakiaban*; en un mot, quand on ſait bien le preſent de l'indicatif, & les particules qu'on doit ajoûter aux autres tems, on apprend cette Langue en très-peu de tems. Pour ce qui eſt de l'impératif, il ſe forme d'un *a* qu'on met à la tête de l'infinitif; par exemple, *ſakia*, veut dire *aimer : Aſakia*, veut dire *aime*, & le plurier *aimons*, ſe fait en ajoûtant *ta* à la queuë de l'infinitif, par exemple, *ſakia*, c'eſt *aimer*, & *ſakiata* veut dire *aimons*. Il ne nous manque plus que les notes perſonnelles, c'eſt à dire,

Je *ou* Moi, *Nir*, Vous, *Kiraoua.*
Tu *ou* Toi, *Kir*, Vous & Nous, *Kiraoueint.*
Il *ou* Lui, *Ouir*, Ils *ou* Eux, *Ouiraoua.*
Nous, *Niraoueint.*

A.

ABandonner, délaiſſer, j'abandonne, *Packitan.*
Accourir, j'accours, *Pitchiba.*
Agréer, plaire, j'agrée, *Miroüérindan.*
Aider, aſſiſter, *Maouineoua.*
Aimer, chérir, *Sakia.*
Aiguille à coudre, *Chabounikan.*
Aller par terre, je vas, *Tija.*
Aller par eau, *Pimiſca.*
Appeller, nommer, *Tichinika.*
A preſent, *Nongom.*
Arriver, j'arrive, *Takouchin.*
Aſſez, c'eſt aſſez, *Mimilic.*

Ava-

Avare, *Safakiſſi.*
Aviron, *Appoué.*
Aujourd'hui, *Ningom.*
Avoir, *Tindala.*
Autrefois, *Piraouigo.*
Autre, *Coutac.*
Avoine, folle Avoine, inconnuë en *Europe*, *Malomin.*
Anglois, *Ouatſakamink dachirini.*
Admiration des Sauvages, c'eſt admirable, *Pilaoüa*, en ce cas c'eſt par dériſion.

B.

BArbe, *Miſchiton.*
Baril, *Aoyentagan.*
Bague, anneau, *Dibilinchibiſon.*
Bales, *Aloüin.*
Barbuë, Poiſſon, *Malamek.*
Batefeu, fuſil à faire du feu, *Scoutekan.*
Bas, chauſſes, *Mitas.*
Battre, je bats, *Packité.*
Brave, courageux Soldat, *Simaganis.*
Beau, *Olichichin.*
Beaucoup, *Nibila.*
Bien-tôt, *Kegatch.*
Bien, voilà qui eſt bien, *Oüeoüelim.*
Bien, & bien, & donc, *Achindach.*
Bois à brûler, *Mittik.*
Bled d'Inde, *Mitamin.*
Blanc, *Ouabi.*
Boire, je bois, *Minikoue.*
Bon, *Kouelatch.*
Borgne, *Paskingoé.*
Bouclier, *Pakakoa.*

Boyau, *Olakich.*
Boüillon, ou ſuc, *Oüabou.*
Bord, de l'autre bord, ou côté, *Gaamink.*
Boiteux, *Kakikaté.*
Bouteille, *Chichigoué.*
Brochet, *Kinongé.*
Bouillie, ou ſuc de farine de bled d'Inde, *Mitaminabou.*

C.

CAſtor, animal, *Amik.*
Ca, or ſus, *Mappe.*
Capot, *Capotioüian.*
Canard, *Chichip.*
Caſtor, peau de Caſtor, *Apiminikoüe.*
Canot, *Chiman.*
Camarade, chez mon Camarade, *Nitché, Nitchikioüe.*
Cachetè, en cachete, *Kimouch.*
Cabane, *Oüikioüam.*
Capitaine, Chef, *Okima.*
C'en eſt fait, *Chayé.*
Cerf, *Micheoué.*
Cendre, poudre, pouſſiere, *Pingoé.*
Cela, *Manda.*
Celui-là, *Maba.*
Chauderon, *Akikons.*
Chaudiere, *Akik.*
Chevreuil, *Aoüaskech.*
Chemiſe, *Papakiouian.*
Chaſſer, je chaſſe, *Kiouſſe.*
Chercher, je cherche, *Nantaouerima.*
Chemin, *Micḳan.*
Chaud, *Akichatté.*

Che-

Cheveux, *Lissis.*
Chez moi, *Entayank.*
Chien, *Alim.*
Petit Chien, *Alimons.*
Chacun, *Pepegik.*
Changer, je change, *Miscoutch.*
Ciel, terre d'enhaut, *Spiminkakouin.*
Corps, *Yao.*
Connoître, je connois, *Kikerima.*
Coucher, *Ouipema.*
Comment, *Tani.*
Couteau, *Mockoman.*
Couteau crochu, *Coutagan.*
Courage, j'ai courage, *Tagoüamissi.*
Couverture de laine blanche, *Ouabiouian.*
Combien, *Tantasou* ou *Tanimilik.*
Courir, *Pitchibat.*
Cul, *Miskoasab.*
Culotes, circonlocution, ce qui cache le cul, *Kipokitie Koasab.*
Champs enfemencez, *Kittegaïnk.*
Chanter, *Chichin.*
Conſtruire Vaiſſeaux ou Canots, *Chimanike.*
C*, *Maskimout.*
Croire, *Tikerima.*
Cuillere, *Mickouan.*

D.

DAnſer, je danſe, *Nimi.*
Danſe des Sauvages, au ſon des calebaſſes, *Chichikoue.*
Darder, je darde, terme uſité pour dire &c. *Patchipaona.*

D'abord, *Ouibatch.*
Déliberer, réſoudre, je détermine, *Tibelindan.*
Dérober, *Kimoutin.*
Dents, *Tibit.*
Demain, *Ouabank.*
Après demain, *Ouſouabank.*
Dire, je dis à quel, *Tita.*
Dit-il, il dit, terme fort uſité, *Youa.*
Dieu du Ciel, Maître de la vie. Grand Eſprit, être inconnu, *Kitchi-Manitou.*
Donner, je donne, *Mila.*
Doucement, *Peccabogo.*
Dormir, *Nipa.*
D'où, *Tanipi.*
Diable, méchant eſprit, *Matchi Manito.*
Deça en deça, *Undach.*

E.

EAu, *Nipi.*
Etre, reſter, *Tapia.*
Eau de vie, Suc ou bouillon de feu, *Scoutioüaboü.*
Enſemble, *Mamaoue.*
Entendre, *Niſitotaoua.*
Enſuite, *Mipidagh.*
Et, *Gaye* ou *Mipigaye.*
En vérité, *Keket.*
Enfant, petit enfant, *Bobilouchins.*
Et bien, & donc qu'eſt-ce, *Taninentien.*
En autre endroit, ailleurs, *Coutadibi.*
Encore, *Minaouatch.*
Entiérement, *Napitch.*
En avant dans les bois, *Nopemenk.*

Eſti-

Eſtimer, je conſidere, j'honnore, *Napitelima.*
Ecrire, j'écris, *Maſinaike.*
Epée, *Simagan.*
Eſprit, avoir de l'eſprit, *Nibouacka.*
Eſprit, intelligence, être inviſible, *Manitou.*
Eſclave, *Ouackan.*
Etoile, *Alank.*
En deçà, *Undachdibi.*
Egal, ſemblable, l'un comme l'autre, *Tabiſcoutch.*
Eſturgeon, poiſſon, *Lamek.*
Etonnant, c'eſt étonnant ou admirable, *Etteoué.*

F.

FAire, je fais, *Tochiton.*
Fatiguer, je ſuis fatigué, *Takouſi.*
Faim, j'ai faim, *Packaté.*
Fâcher, je me fâche, *Iskatiſſi.*
Faire ou tirer du feu d'une pierre, *Scoutecke.*
Faire la cuiſine, je fais chaudiére, terme, *Poutaoue.*
Feu, *Scoute.*
Fer, *Pionabik.*
Femme, *Ickoue.*
Fille, *Ickoueſſens.*
Fort, fortereſſe, *Ouackaigan.*
Fort, ferme, dur, *Maſchkaoua.*
Fort, homme de force, *Mach Kaoueſſi.*
Fourche, *Naſſaouakouat.*
Frere, *Nicanich.*

France, Païs des François, *Mittigouchiouek endalakiank.*
Froid, avoir froid, *Kikatch.*
Fuzil, *Paskiſignan.*
Fumer, je fume du tabac, *Pentakoe.*
Fumer, faire fumée, *Sagaſſoa.*
François, appellez conſtructeurs de Vaiſſeaux, *Mittigouch.*
Fils, enfant, *Nitianis.*
Fortifier, je fais des forts, *Ouackaike.*

G.

GArder, je conſerve, *Ganaouerima.*
Gagner au jeu, je gagne, *Packitan.*
Grand, en mérite, valeur, courage, &c. *Kitchi.*
Grand, haut, *Mentitou.*
Gouverner, je diſpoſe, *Tiberima.*
Graiſſe, *Pimite.*
Gens, peuples, *Irini.*
Guerre, *Nantobali.*
Guerriers, *Nantobalitchik.*
Gouverneur Général de Canada, *Kitchi okima ſimaganich*, c'eſt-à-dire *grand Capitaine de guerre, ou grand Chef des Soldats.*
Guerroyer, faire la guerre, *Nantoubalima.*
Geler, *Kiſſin.*
Il gele fort, *Kiſſina magat.*

Hair,

H.

HAïr, j'abhorre, *Chinguerima.*
Hache grande, *Agackouet.*
Hache petite, *Agackouetons.*
Haut, en haut, *Spimink.*
Herbe, *Myask.*
Hiver, *Pipoun.*
Hier, *Pitchilago.*
Homme, *Aliſinape.*
Honorer, *Mackaouala.*
Hiverner, je paſſe l'hiver, *Pipounichi.*
Hurons, peuples, *Nadouek.*

I.

IRoquois, au plurier, *Matchinadoaek.*
Jamais, *Kaouicka.*
Jaune, *Ouzao.*
Jeſuite, robe noire, *Mackate ockola.*
Jetter, je jette, j'abandonne, terme de répudier ſa femme, *Ouebinan.*
Jeune, *Ouskinekiſſi.*
Ici, *Achonda* ou *achomanda.*
Joli, propre, *Saſega.*
Jour, un jour, *Okonogat.*
Jouër, *Packigoué.*
Incontinent, *Ouibatch.*
Iſle, *Minis.*
Iſle, peninſule, *Miniſſin.*
Ivre, fou, ivrogne, *Ouskonebi.*
Impoſteur, *Malatiſſi.*

L.

LAisser, *Packitan.*
Langue, *Outon.*
Lac, grand Lac, *Kitchigamink.*
Là, parlà, *Mandadibi.*
Là loin, par là haut, *Ouatsadibi.*
Las, je suis las, *Takousi.*
Lievre, *Ouapous.*
Liberal, *Oualatissi.*
Loup, *Mahingan.*
Long-tems, il y a long-tems, *Chachayé.*
Loin, *Ouatsa.*
Loutre, *Nikik.*
Lumiere, clarté, *Vendao.*
Lettre, *Masinaygan.*
Lune, l'Astre de la nuit, *Debikat Ikizis.*

M.

MArcher, je marche, *Pimousse.*
Marier, je prens femme, *Ouiouin.*
Manger, *Ouissin.*
Mauvais, méchant, parlant des *Iroquois Malatissi.*
Malicieux, fourbe, qui a le cœur mauvais, *Malatchitehe.*
Maîtresse, amie, *Nirimousens.*
Male, *Nape.*
Malade, *Outineous.*
Mari, qui est marié, époux, *Napema.*
Marchandises, *Alokatchigan.*
Mer, grand Lac sans bornes, *Agankitchigaminck.*

Me-

Medecine, breuvage, *Maskikik.*
Miroir, *Ouabemo.*
Mort, *Nipouin.*
Mourir, je me meurs, *Nip.*
Moucher la chandelle, atizer le feu, *Ouasacolendamaoua.*
Moitié, *Nabal.*
Mal, cela va mal, cela ne vaut rien, *Napitch, Malatat.*

N.

NOn, nenni, *Ka.*
Nez, *Yach.*
Nouvelles, *Tépatchimou Kan.*
Nouvelles, je porte nouvelles, *Tépatchimou.*
Nuit, *Debikat.*
Noir, *Mackate.*
Nager, ramer, *Tapoue.*
Naviguer, je navigue, *Pimisca.*

O.

OUi, *Mi* ou *Mincouti.*
Oui sans doute, vraîment oui, *Ante* ou *Sankema.*
Oiseau, *Pilé.*
Orignal, Elan, *Mons.*
Ours, *Mackoua.*
Ourſin, petit Ours, *Makons.*
Où eſt-il? De quel côté eſt-il? *Tanipi api.*
D'où viens-tu? de quel côté viens-tu? *Tanipi endayenk.*
Où vas tu? de quel côté vas tu? *Taga Kitija.*

Orignal, jeune & petit, *Manichich.*
Où, *Ta.*

P.

PArler, *Galoula.*
Pain, *Pa bouchikan.*
Part, en quelle part, *Ta nipi.*
Païs, *Endalakian.*
Paix, *Peca.*
Faire la Paix, *Pecatchi.*
Parent, *Taouema.*
Payer, je paye, *Tipaham.*
Pas encore, *Ka Maſchi.*
Parce que, ou, d'autant que, *Miouinch.*
Pareſſeux, *Kittimi.*
Perdrix, *Pileſioue.*
Peau, *Packikin.*
Perſonne, *Kagouetch ou Kaoüia.*
Penſer, avoir opinion, *Tilelindan.*
Petit, *Ouabiloucheins.*
Pere, mon pere, *Nouſcé.*
Pendant que, *Megoatch.*
Peu, *Me Mangis.*
Peine, être en peine, être inquiet, *Talimiſſi.*
Piſſer, *Minſi.*
Pile, mortier de bois à piler du bled d'Inde, *Poutagan.*
Pitié, avoir pitié, *Chaouerima.*
Perſuaſion, *Tirerigan.*
Pierre, *aſſin.*
Pipe, calumet, *Poagan.*
Pluye, *Kimiouan.*
Plein, *Mouskinet.*

Plat

Plat d'Erable, *Soule Mickoan.*
Puis, enſuite, *Mipidach.*
Poiſſons, *Kikons.*
Poiſſons blancs, *Attikamek.*
Pourcelaine, grain de pourcelaine, *Aoüiés.*
Point du tout, *Kamamenda.*
Poil des animaux, *Pioüel.*
Portage, *Cappatagan.*
Porter, *Pitou ou Pita.*
Pourſuivre, *Nopinala.*
Point du tout, *Kagouetch.*
Pourquoi, *Taninentien.*
Poudre à tirer, *Pingoe Mackate.*
Prendre, je prens, *Takounan.*
Printemps, *Mirockamink.*
Propre, *Saſega.*
Prier Dieu, *Talamia Kitchi Manitou.*
Proche, *Pechouetch.*
Perdre au jeu, je pers, *Packilague.*

Q.

QUi eſt-ce? *Ouaneouiné.*
Qui eſt celui-là? *Ouaneouiné Maha.*
Qu'y-a-t'il? *Kekouanen.*

R.

RAcine, *Ouſtikoues.*
Raiſon, avoir raiſon, *Tepoa.*
Rencontrer, *Nantouneoua.*
Répoſer, *Chinkichin.*
Regarder, *Ouabemo.*
Régreter, *Goüiloma.*
Riviére, *Sipim.*

Rien,

Rien, *Kakegou.*
Rire, *Papi.*
Robe, *Ockola.*
Roi de France, grand Chef des François, *Mittigou, Kitchi Okima.*
Rouge, couleur, *Miſcoue.*
Rouge, poudre rouge eſtimée des Sauvages, *Oulamar.*
Renard, *Outagami.*
Raiſin, *Choemin.*
Reſpecter, *Talamiska.*

S.

SAc, *Maskimout.*
Sachet à tabac, *Caſpitagan.*
Sans doute, *Antetatouba.*
Sang, *Miſcoue.*
Saluer, *Mackaoula.*
Sable, *Negao.*
Savoir, *Kikerindan.*
Soldat, *Simaganich.*
Soleil, *Kiſis.*
Souliers, *Mackiſin.*
Suër, *Matoutou.*
Songer, penſer, *Tilelindan.*

T.

TAbac, *Sema.*
Taſſe d'écorce, *Oulagan.*
Terre, *Acke* ou *Ackouin.*
Tête, *Ouſtikouan.*
Tems, il y a long-tems, *Chachaye Piraouigo.*

Tout

Tout par tout, *Alouch bogo.*
Tomber, *Pankiſin.*
Tourterelle, *Mimi.*
Toûjours, *Kakeli.*
Tout, *Kakina.*
Troquer, *Tataouan.*
Très, fort, *Magat.*
Triſte, être triſte, *Talimiſſi.*
Trouver, *Nantouneoua.*
Trop, *Oſſam.*
Trop peu, *Oſſame mangis.*
Tuer, *Niſſa.*
Tien, pren, *Emanda.*
Tous, *Miſſouté.*

V.

VAiſſeau, ou grand Canot, *Kitchi Chiman.*
Valeur, c'eſt de valeur, de conſequence &c. *arimat.*
Verſer, *Sibikinan.*
Vérité, en vérité, *Keket.*
Vent, *Loutin.*
Ventre, *Miſchimout.*
Venir, *Pimatcha.*
Vite, *Ouelibik.*
Village, *Oudenanc.*
Vin, ſuc ou bouillon de raiſin; *Choemin abou.*
Viſiter, rendre viſite, *Pimaœtiſſa.*
Vieux, *Kiouecheins.*
Vivre, *Noutchimou.*
Viande, *Oüias.*
V*, *Patchagon.*

Voi-

Voilà, qui eſt bien, *Oueouelim.*
Voler, piller, dérober, *Kimoutin.*
Voir, *Ouabemo.*
Vouloir, *Ouiſch.*
Vie, *Noutchimoüin.*

Y.

YEux, *Ouskinchic.*

Je me contente de mettre ici ſeulement les quatre tems de l'indicatif d'un ſeul verbe, ſur quoi on pourra ſe régler pour tous les autres. J'aurois bien pû m'étendre un peu plus ſur cette matiére ; mais il y auroit tant de choſes à dire qui m'entraineroient de l'une à l'autre, qu'il faudroit à la fin me réſoudre à faire une Grammaire en forme.

Aimer, *Sakia.*

Preſent.
J'aîme, *Niſakia.*
Tu aimes, *Ki ſakia.*
Il aime, *Ou ſakia.*
Nous aimons, *Ni ſakiamin.*
Vous aimez, *Kiſakiaoua.*
Nous & vous aimons, *Kiſakiaminaoua.*
Ils aiment, *Sakiaouak.*

Imparfait.
J'aimois, *Ni ſakiaban.*
Tu aimois, *Ki ſakiaban.*
Il aimoit, *Ou ſakiaban.*

Nous

Nous aimions, *Ni ſakiaminaban.*
Vous aimiez, *Ki ſakiaouaban.*
Nous & vous aimions, *Ki ſakiminaouaban.*
Ils aimoient, *Sakiabanik.*

J'ai aimé, *Ni kiſakia.*
Tu as aimé, *Ki kiſakia.*
Il a aimé, *Ou kiſakia.*
Nous avons aimé, *Ni kiſakiamin.*
Vous avez aimé, *Ki kiſakiaoua.*
Nous & vous avons aimé, *Ki kiſakiaminaoua.*
Ils ont aimé, *Kiſakiaouak.*

J'aimerai, *Ningaſakia.*
Tu aimeras, *Ki gaſakia.*
Il aimera, *Ou gaſakia.*
Nous aimerons, *Nin gaſakiamin.*
Vous aimerez, *Ki gaſakiaoua.*
Nous & vous aimerons, *Ki gaſakiaminaoua.*
Ils aimeront, *Gaſakiaouak.*

Aime, *Aſakia.*
Aimons, *Aſakiata.*

A l'égard des noms ils ne ſe déclinent point, le plurier ſe forme d'un *k*, qui finit en voyelle à la fin du mot, par exemple : *Aliſinape*, qui ſignifie un homme; on dit au plurier *Aliſinapek*, c'eſt à dire, des hommes ; & s'il finit par une conſone, on n'a qu'à ajoûter *ik*, par exemple *minis*, ſignifie une Iſle, auquel mot poſant *ik* à la fin, on trouvera *Miniſſik*, qui ſont des Iſles. De même que *Paskiſigan*, qui ſignifie un fuſil au ſingulier, & *Paskiſiganik*, des fuſils au plurier.

Manière

tre eux ils ne parlent que leur langue maternelle.

Il n'y a point de Sauvages en *Canada* qui veuillent parler *François*, à moins qu'ils ne croyent qu'on pourra concevoir la force de leurs paroles, tellement qu'ils le veulent bien savoir avant que de s'exposer à vouloir s'expliquer, à moins que la nécessité ne les y oblige, lors qu'ils se trouvent avec des Coureurs de bois qui n'entendent pas leur Langue.

Je dis donc, pour revenir à celle des *Hurons*, que n'ayant point de lettres *labiales*, non plus que les *Iroquois*, il est presque impossible que les uns ni les autres puissent jamais bien apprendre le François. J'ai passé quatre jours à vouloir faire prononcer à des *Hurons* les lettres *labiales*, mais je n'ai pû y réüssir, & je crois qu'en dix ans ils ne pourront dire ces mots, *Bon*, *Fils*, *Monsieur*, *Pontchartrain*; car au lieu de dire *Bon*, ils diroient *Ouon*; au lieu de *Fils*, ils prononceroient *Rils*; au lieu de *Monsieur*, *Caounsieur*, au lieu de *Pontchartrain*, *Contchartrain*.

J'ai mis ici quelques mots de leur Langue, afin que vous voyiez par curiosité la différence qu'il y a de la précédente à celle-ci; dont vous pourrez faire telle remarque qu'il vous plaira. Au reste, elle se parle avec beaucoup de gravité, & presque tous les mots ont des aspirations, l'*H* devant être prononcée le plus qu'il est possible.

Je ne sache point qu'aucune Langue Sau-

Sauvage de *Canada* ait de *F.* Il eſt vrai que les *Eſſanapés* & les *Gnaeſitares* en ont; mais comme ils ſont ſituez au delà du *Miſſiſipi* ſur la *Riviére Longue*, ils ſont au delà des bornes du *Canada.*

Quelques mots Hurons.

Avoir de l'eſprit, *Hondioun.*
Eſprit, Divinité, *Ocki.*
Le feu, *Tſiſta.*
Le fer, *Aouiſta.*
Femme, *Ontehtien.*
Fuſil, *Ouraouenta.*
Se fâcher, être fâché, *Oungaroun.*
Il fait froid, *Outoirha.*
Graiſſe, *Skoueton.*
Homme, *Onnonhoue.*
Hier, *Hiorheha.*
Jeſuite, *Tſiſtatſi.*
Loin, *Deherén.*
Loutre, *Taouinet.*
Non, *Staa.*
Oui, *Endae.*
Calumet, pipe, *Gannondaoua.*
Proche, *Touskeinhia.*
Soldats, *Skenraguetté.*
Saluer, *Igonoron.*
Des Souliérs, *Arrachiou.*
Je trafique, *Attendinon.*
Tout à fait, *Tiaoundi.*
Tous, *Aouetti.*
Tabac, *Oyngoua.*
C'eſt de valeur, difficile, de conſéquence, *Gannoron.*

S'en

TABLE.

Adorations des Sauvages. 127
Leurs Amours & leurs Mariages. 132
Maladies & Remedes des Sauvages. 146
Leur Chasse. 157
Guerre des Sauvages. 176
Des Armoiries de quelques Nations Sauvages. 191
Explication des Hiéroglyphes &c. 193

CONVERSATIONS DE L'AUTEUR AVEC UN SAUVAGE, où l'on voit une Description exacte des Coûtumes, des Inclinations & des Mœurs de ces Peuples.

I. CONVERSATION, *sur la Religion.* 197
II. CONVERSATION, *sur les Loix.* 239
III. CONVERSATION, *de l'Interêt propre.* 272

DICTIONAIRE *de la Langue des Sauvages.* 313

FIN.

E705
L184v
2